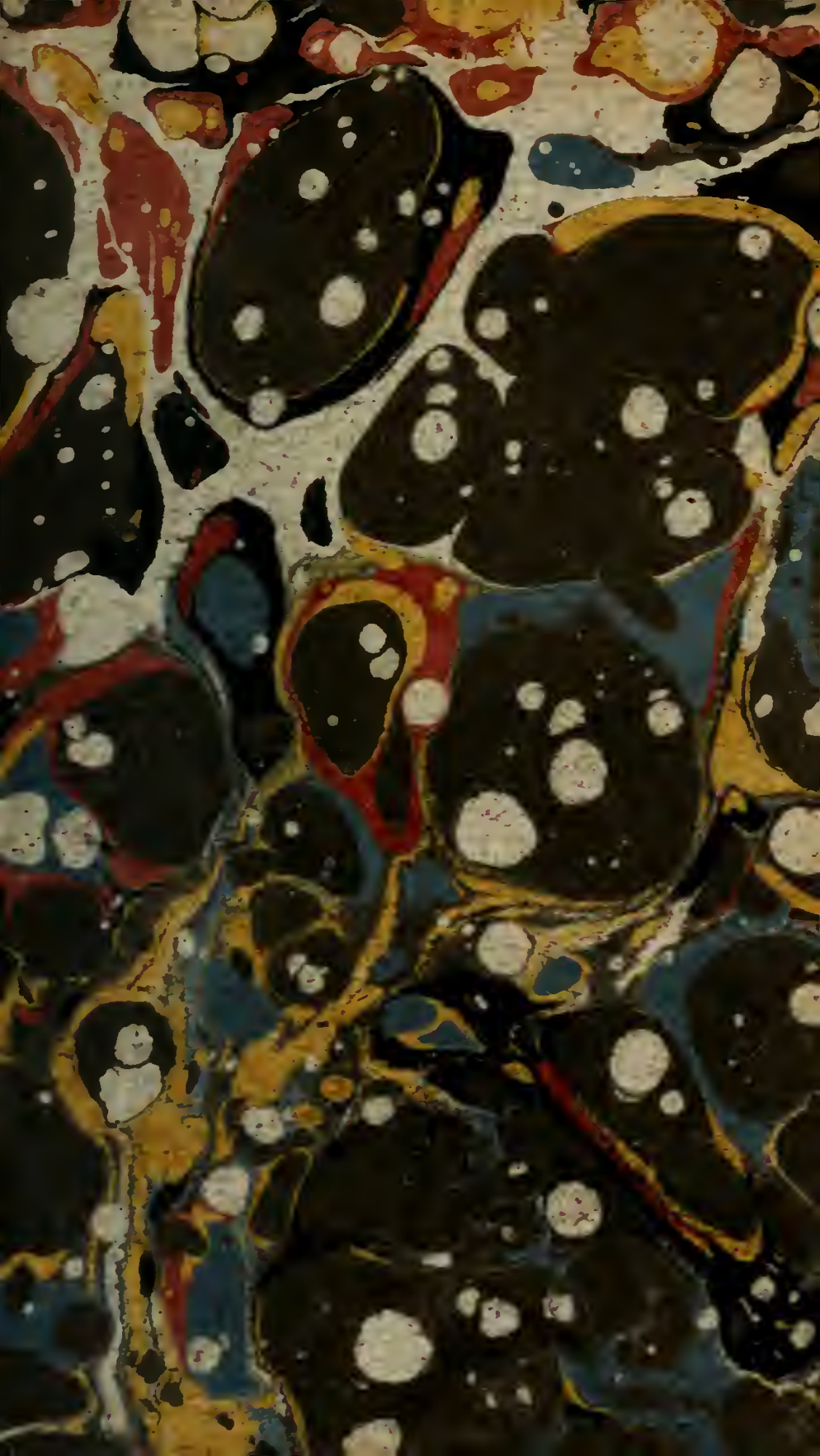
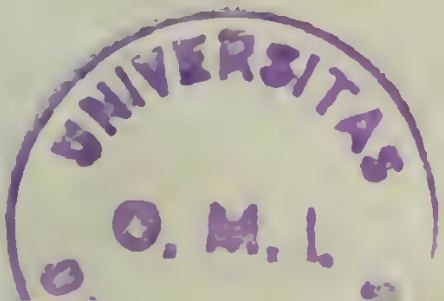


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/p6bpetitebiblioth02baud

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

21



On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

EX LIBRIS PETITES ANNALES

A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

UNIVERSITÉ

ŒUVRES

DE

LA FONTAINE.

A PARIS;

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

PQ
1211
.P4
1783
v. 2/6B

JEAN DE LA FONTAINE
La Chaussee Sculp.

VIE
DE LA FONTAINE.

JEAN DE LA FONTAINE, né à Château-Thierry, en Champagne, le 8 Juillet 1621, étoit fils de Jean de La Fontaine, d'une honnête famille de Bourgeoisie, et de Françoise Pidoux, fille d'un Bailli de Colommiers, en Brie. Le pere de LA FONTAINE possédoit la charge de Maître-Particulier des Eaux et Forêts, et avoit assez d'aisance pour lui donner une bonne éducation ; cependant, il le laissa jusqu'à dix neuf ans entre les mains des Instituteurs de sa petite Ville, qui ne purent lui enseigner qu'un peu de latin. LA FONTAINE eut le desir d'entrer dans l'Ordre de l'Oratoire ; mais à peine eut-il connu la gêne des regles qu'il faut observer dans les maisons Religieuses, qu'il donna la préférence au monde, et il abandonna la retraite au bout de dix-huit mois. Il n'avoit

point de vues fixes sur aucun état ; et d'après le caractere d'insouciance que lui avoit donné la nature, il n'étoit pas possible que jamais il songeât à sa fortune. Son pere crut y pourvoir, en se démettant de sa charge en sa faveur, et en lui faisant épouser la fille d'un Lieutenant au Bailliage Royal de la Ferté-Milon, en l'Isle de France, et appellée Marie Héricart. LA FONTAINE se laissa conduire dans tous ses arrangemens, par pure complaisance et parce qu'il n'avoit point d'autres projets ; mais il n'avoit aucun goût pour le mariage, ni pour sa femme en particulier, de laquelle il eut pourtant un fils. Elle avoit de la beauté, de l'esprit et une certaine fierté qui auroit exigé des soins dont son époux n'étoit pas capable : elle lui montra une humeur un peu impérieuse, et il n'en fallut pas davantage pour l'éloigner d'elle. On a prétendu qu'il l'avoit en vue, lorsque dans sa Nouvelle, intitulée *Belphégor*, tirée de Machiavel, il traça le portrait de Madame *Honesta ;* laquelle étoit, dit-il,

« Belle et bien faite. . . . . .
» . . . . . Mais d'un orgueil extrême ;

» Et d'autant plus que de quelque vertu
» Un tel orgueil paroissoit revêtu. »

LA FONTAINE quitta donc sa femme et s'en vint à Paris, où il fit quelques liaisons utiles, que lui procurerent ses talens pour la Poésie. Son pere, qui aimoit beaucoup les vers, sans pourtant en avoir jamais pu faire, l'engagea, dès son plus bas âge, à s'exercer dans ce genre de travail; mais l'assujettissement des regles de la versification l'en dégoûta long tems, et ce ne fut que par une espece d'enchantement subit et irrésistible qu'il devint Poëte. Son inertie, jusques-là si constante, ne put tenir contre le charme des beautés de Malherbe : elles le pénétrerent, l'exalterent tellement qu'il s'en trouva comme inspiré, à une lecture qu'il entendit faire de son Ode sur l'assassinat de Henri IV. Il lut et relut sans cesse ce pere de notre Poésie : il voulut l'imiter; mais son génie, simple et ennemi de toute contrainte, n'étoit pas propre à s'élever au ton de l'Ode héroïque. Il nous l'apprend lui-même dans son Épître à M. Huet, Évêque d'Avranches, en lui envoyant un Quin-

tilien, et c'est avec toute la candeur d'un enfant qui a tenté de vains efforts.

« Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître ;
» Il pensa me gâter : à la fin, grace aux Dieux,
» Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
» L'Auteur avoit du bon, du meilleur ; et la France
» Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
» Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi !
» Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.... »

LA FONTAINE montra ses premiers essais à son pere, qui en fut enchanté, et à un de ses parens, nommé Pintrel, Procureur du Roi à Château-Thierry. Celui-ci avoit du goût et cultivoit les Lettres. On a trouvé après sa mort une Traduction qu'il avoit faite des Épîtres de Sénèque, et que LA FONTAINE a donnée au Public. Pintrel dirigea le nouveau Poëte, et lui fit connoître qu'en voulant suivre Malherbe, il courroit risque de s'égarer. Il lui conseilla de lire Horace, Virgile, Térence, et lui promit que cette lecture ne lui seroit pas infructueuse.... Dès-lors, LA FONTAINE ne quitta plus ces Auteurs ; mais il leur associa Platon, Plutarque,

l'Arioste, Bocace, Rabelais, Marot, Durfé; et l'on sait de quel utile secours ils lui ont été : Platon et Plutarque, pour la morale de ses Fables; l'Arioste, Bocace, Rabelais, pour la gaieté de ses Contes; Marot et Durfé, pour la naïveté de son style et la richesse de ses descriptions. Mais si l'on peut dire qu'il ne fut gueres qu'un imitateur, on ne peut s'empêcher d'ajouter qu'il imita de maniere à devenir à son tour inimitable.

Il jouissoit déja de quelque réputation, lorsque la Duchesse de Bouillon, niece du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle aimoit les Arts; et LA FONTAINE, qui lui fut présenté, lui plut sur-tout par le genre de gaieté qui régnoit dans ses Ouvrages. On croit même que c'est au desir d'être agréable à cette Dame, de laquelle il satisfaisoit le goût, que nous sommes redevables de la plupart de ses Contes. Ce qui est certain, c'est qu'il n'eut jamais dans la conversation, ni en société, ni avec ses amis les plus intimes, ce ton libre que l'on reproche à ces productions légeres, où son esprit eut plus de part que son cœur.

La Duchesse, rappellée à Paris, y amena

LA FONTAINE, et le présenta à sa sœur, Madame de Mazarin, et à plusieurs autres personnes de sa connoissance. Il se trouva parfaitement bien dans cette Capitale. Il y jouissoit de cette heureuse indépendance qu'on y laisse assez communément aux Gens de Lettres, et ne songeoit à retourner auprès de sa femme que quand leurs affaires l'exigeoient absolument; c'est-à-dire, quand il falloit vendre quelque partie de leurs biens, car ils savoient tous les deux si peu les administrer, que les revenus, quoique suffisans pour leur état, ne pouvoient les faire vivre, et qu'ils étoient obligés de détacher chaque année une partie du fonds. Il faisoit ordinairement ce voyage vers le mois de Septembre, et étoit toujours accompagné de quelques amis, tels que Boileau, Racine, Chapelle ou autres.

LA FONTAINE ne fut pas long-tems à Paris sans y rencontrer Jannart, un de ses parens, qui étoit attaché au Surintendant Fouquet. Il eut facilement accès chez ce moderne Mécene, et en reçut une pension. Ils se lierent ensuite si étroitement, et LA FONTAINE conserva une telle reconnoissance des bienfaits du Surinten-

dant, que lors de la disgrace de ce Ministre, il eut le courage d'exprimer ses plaintes dans une Élégie qu'il publia, et d'implorer pour son ami la clémence du Roi, par une Ode qu'il lui adressa à lui-même. Jannart eut le même sort que son Maître : on l'exila à Limoges, où LA FONTAINE voulut l'accompagner. Mais ils revinrent bientôt, parce que Jannart fut rappellé. On donna à LA FONTAINE une charge de Gentilhomme chez la Princesse Henriette d'Angleterre, premiere femme de MONSIEUR ; et sans la mort qui vint trop tôt ravir cette Princesse, il se seroit vu dans une situation fort brillante du côté de la fortune. Il s'étoit acquis aussi la protection de MONSIEUR, du Prince de Conti, du Duc de Vendôme ; et Mesdames de Bouillon et de Mazarin ne l'abandonnerent point. Madame de la Sabliere, qui aimoit les Sciences et les Lettres, et pour laquelle le Philosophe Bernier fit l'Abrégé de Gassendi, voulut que LA FONTAINE allât loger chez elle, et elle se chargea de tous les soins de sa personne, sachant combien il étoit peu propre à s'en occuper lui-même. Dès qu'il fut dans cette maison, il se

lia avec Bernier, que Madame de la Sabliere logeoit aussi, et il en prit des leçons de Physique, qui ne lui furent pas inutiles dans la composition de ses Ouvrages, sur-tout pour la partie descriptive.

Après avoir passé près de vingt ans chez Madame de la Sabliere, il eut le malheur de la perdre, et se retrouva dans le même embarras où il étoit avant d'y entrer. L'âge, qui avoit encore accru ses besoins, et la longue habitude où il étoit qu'on y songeât pour lui, le rendoient plus que jamais inhabile à y pourvoir. La nécessité alloit le forcer de chercher en Angleterre un asyle que lui offroient le Duc de Devonshire, le Lord Montaigu, le Lord Godolphin, Madame Élisabeth Montague, veuve du Chevalier Harvey; et que Saint Évremont, et Mesdames de Bouillon et de Mazarin, qui y étoient alors, le sollicitoient fort d'accepter. Ce voyage le chagrinoit. Cependant il apprenoit déja l'Anglois pour l'effectuer, lorsqu'une maladie dangereuse qui lui survint, en 1692, changea tous ses projets.

Comme il avoit toujours vécu dans une grande

indifférence sur les devoirs de la Religion, cette maladie éveilla la sollicitude du Curé de Saint-Roch, son Pasteur, qui chargea son jeune Vicaire, l'Abbé Poujet, depuis entré à l'Oratoire, d'aller le visiter, et de tâcher de le préparer à recevoir les sacremens. LA FONTAINE étoit lié avec le pere de l'Abbé Poujet, et cela suffit pour prétexte à la premiere visite qu'il lui fit. Il le trouva très-disposé à entamer cette grande affaire, du succès de laquelle il a rendu un compte fort détaillé dans une lettre qu'il adressa, en 1717, à l'Abbé d'Olivet, et qui est imprimée dans différens Recueils, et dans presque toutes les éditions des Œuvres diverses de La Fontaine.

Dès cette premiere entrevue, il dit à l'Abbé Poujet, avec sa naïveté ordinaire : « Je me suis mis, depuis quelque tems, à lire le Nouveau Testament; je vous assure que c'est un fort bon livre : oui, par ma foi ! c'est un bon livre; mais il y a un article sur lequel je ne suis pas encore rendu, c'est celui de l'éternité des peines. Je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. » L'Abbé Poujet le vainquit sur cet article comme sur tous

les autres, en dix ou douze jours qu'il le visita deux fois chaque jour, et il parvint à lui faire faire une confession générale et à l'administrer. LA FONTAINE voulut que cette cérémonie eût toute la solemnité possible : il invita l'Académie Françoise, dont il étoit Membre, depuis quelques années, à y assister par députés, et il témoigna en leur présence les plus vifs regrets d'avoir composé ses Contes, renonçant, en outre, au bénéfice d'une édition qu'il en faisoit faire alors en Hollande. Le Duc de Bourgogne, qui n'avoit qu'onze ans, apprenant ce sacrifice de LA FONTAINE, lui envoya, sans y être excité par personne, cinquante louis, qui étoient tout ce qu'il possédoit dans ce moment, lui faisant dire « qu'il lui en auroit envoyé davantage avec plus de joie, s'il l'avoit pu, parce qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus pauvre pour avoir fait son devoir ; » et dès ce moment il se fit un plaisir d'être compté au nombre de ceux qui, par leurs bienfaits, empêcherent LA FONTAINE de quitter sa Patrie.

La lettre du pere Poujet nous apprend qu'il engagea LA FONTAINE à jeter au feu une Piece de

de Théatre « qui avoit eu l'applaudissement de tous ceux qui l'avoient lue, que les Comédiens attendoient pour la représenter, et qu'ils n'ont jamais eue, parce que LA FONTAINE n'en garda aucune copie. » On ne sait pas qu'elle étoit cette Piece ; mais les Comédiens en mirent une au Théatre, un an après, sous le titre de *Je vous prends sans Vert*, et que l'on attribue généralement à LA FONTAINE.

Il revint de cette maladie, et s'occupa d'Ouvrages de piété, comme il l'avoit promis : il paraphrasa, en vers François, le psaume dix-septieme, *Diligam te Domine*, et la prose *Dies iræ ;* mais ne se trouvant pas la force nécessaire à ce genre de Poésie, il l'abandonna, et se livra encore quelquefois à son goût dominant, ainsi que nous le voyons dans le Prologue de son Conte de *La Clochette*.

Une amie, touchée de la situation incertaine où des secours précaires le laissoient, voulut le prendre chez elle, et lui tenir lieu de Madame de la Sabliere ; c'étoit Madame d'Hervard, femme d'un Conseiller au Parlement. On ne sait ce qui fait le plus d'honneur à Monsieur et

Madame d'Hervard, ou à LA FONTAINE, de la générosité prévenante de ceux-là, ou de la confiance ingénue de celui-ci. Lorsque M. d'Hervard fut le chercher pour lui proposer un logement dans sa maison, il le rencontra dans la rue, qui lui répondit, sans étonnement et sans démonstration de reconnoissance : « J'y allois. »

LA FONTAINE ne jouit que deux ans des soins obligeans qui lui furent prodigués chez Madame d'Hervard. Il s'affoiblit, peu-à-peu, et sentit renaître la ferveur que lui avoit inspiré sa conversion. Il passa ses derniers jours dans les plus grandes austérités de la pénitence, et mourut le 13 Mars 1695, âgé de soixante-treize ans et quelques mois. Il fut enterré dans le Cimetiere de Saint-Joseph, au même endroit où l'on avoit mis son ami Moliere, vingt-deux ans auparavant.

L'Abbé d'Olivet, qui a fait une Vie de LA FONTAINE, dans sa continuation de l'Histoire de l'Académie Françoise, dit avoir vu entre les mains de Maucroix, Chanoine de Reims, et intime ami de notre Auteur, le cilice dont on l'a trouvé couvert à sa mort.

On a beaucoup parlé de sa grande facilité à se laisser conduire comme on vouloit : rien ne le prouve mieux que son aventure avec un nommé Poignan, Capitaine de Dragons, retiré à Château-Thierry, homme déja avancé en âge, et qui n'étoit rien moins que galant ; mais qui, par désœuvrement, passoit une partie de son tems auprès de Madame de La Fontaine, à laquelle il avoit été présenté. Quelqu'un voulant s'amuser aux dépens du mari, pendant qu'il demeuroit encore à Château-Thierry, lui persuada que cette liaison entre sa femme et Poignan faisoit courir des bruits désavantageux dans la Ville, et qu'il falloit qu'il en eût raison. Plein de cette idée, LA FONTAINE va un jour, de grand matin, chez Poignan, l'éveille, le prie de s'habiller et de le suivre, sans lui apprendre le lieu où il le mene. Arrivés au-delà des portes de la Ville : « Je veux me battre avec toi, lui dit LA FONTAINE : on me l'a conseillé ; » et, après lui avoir dit pourquoi, sans autre explication, il met l'épée à la main et le force à en faire autant. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans vouloir abuser de l'avantage que

l'exercice des armes lui donnoit, fit, d'un coup de fouet, sauter l'épée de LA FONTAINE à dix pas. Celui-ci la ramassa, parut content de cette satisfaction, et ramena Poignan chez lui, où ils s'expliquerent en déjeûnant. Poignan lui dit qu'il ne reverroit plus sa femme, puisque cela l'inquiétoit. LA FONTAINE répondit, en lui serrant la main : « J'ai fait ce que le public vouloit ; maintenant je veux que tu viennes chez moi, tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi. ».

Lorsqu'il fut tout-à-fait établi à Paris, et qu'il parut avoir oublié sa femme, dont il avoit à se plaindre, ses amis, particuliérement Racine et Boileau, lui représenterent que cette séparation n'étoit pas décente, qu'il devoit se raccommoder avec elle. Il partit sur le champ, sans autre délibération. Arrivé chez elle, à Château-Thierry, il ne trouva qu'un domestique qui ne le connoissoit pas, et qui lui dit que Madame de La Fontaine étoit au salut. Ennuyé de l'attendre, il alla dans la Ville voir une de ses anciennes connoissances, qui le retint à souper et même à coucher. Le lendemain matin il oublia l'objet

de son voyage, se remit dans la voiture publique et s'en revint à Paris. Ses amis lui demanderent quel étoit le succès de sa démarche : « J'ai été pour voir ma femme, leur répondit-il ; mais je ne l'ai point trouvée : elle étoit au salut. »

Il avoit fait venir son fils auprès de lui ; mais il ne l'y garda pas long-tems. M. du Harlay, qui devint depuis premier Président, le prit, l'adopta, se chargea de son éducation et de sa fortune. Quelques années après que LA FONTAINE l'eut perdu de vue, on les fit trouver ensemble, dans une maison où l'on vouloit jouir de la surprise du pere. Il entendit parler le jeune homme : il lui trouva de l'esprit et d'heureuses dispositions. On lui apprit que c'étoit son fils : « Ah ! j'en suis bien-aise, » répondit-il, sans plus d'étonnnement, ni de satisfaction.

Cette espece d'insensibilité qu'il montroit pour ce qui le touchoit de plus près, il l'eut toujours pour lui-même. Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra un matin assis seul à rêver sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le retrouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît très-

froid et qu'il n'eût pas cessé de pleuvoir toute la journée.

C'est dans de semblables lieux qu'il travailloit le plus souvent. Jamais il ne songea à avoir ni cabinet commode, ni bibliotheque ornée. La seule fantaisie qu'il eut en ce genre, ce fut de faire faire le plus qu'il étoit possible de bustes en terre cuite des anciens Écrivains, et de les rassembler chez lui dans un petit réduit qu'il appelloit *la chambre des Philosophes*.

Il étoit sujet à des distractions étonnantes ; et cependant une fois qu'un objet l'avoit frappé fortement, il en restoit quelque tems si préoccupé, qu'il ne voyoit rien autre chose. Un jour que Racine l'avoit entraîné à l'office de ténebres, en feuilletant la Bible à l'endroit des Prophetes, il tomba par hasard sur la priere des Juifs, dans Baructh : « Quel étoit ce Baructh ? demanda-t-il à Racine. Savez-vous que c'est un beau génie ? » Pendant plusieurs jours, il ne pensa qu'à Baructh, et demanda à tous ceux qu'il vit : « Avez-vous lu Baructh ? c'étoit un beau génie ! »

Un autre jour, chez Despréaux, où étoient son frere le Docteur Boileau, Racine, M. de

Valincourt et autres, on parloit de Saint Augustin et de ses Ouvrages. LA FONTAINE, qui avoit été long-tems sans rien dire, s'adressant à l'Abbé Boileau : « Croyez-vous, lui demanda-t-il, que Saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ? » Le Docteur, interdit d'une telle question, le regarda de la tête aux pieds, et lui dit, pour toute réponse : « Prenez garde, M. de La Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers ; » et c'étoit vrai, en effet.

Rien ne pouvoit troubler ses méditations, comme rien ne pouvoit l'interrompre lorsqu'il exprimoit une suite de ses idées. A un dîner qu'il fit avec Moliere et Despréaux, on dissertoit sur l'Art dramatique ; il se déchaîna fort contre les *à parte* : « Rien, disoit-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le Parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle. » Il s'échauffoit tellement, qu'il n'y avoit pas moyen de lui rien objecter. « Il faut, dit alors Despréaux, à haute voix, il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraud ! » et il répéta plusieurs fois ces paroles, sans que LA FONTAINE cessât

de parler. Enfin tout le monde se mettant à rire, il s'interrompit : « De quoi riez-vous donc ? » demanda-t-il. « Comment ! lui répondit Despréaux, je m'épuise à vous injurier fort haut, et vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous que je vous touche ! et vous êtes surpris qu'un Acteur, sur le Théatre, n'entende point un *à parte* qu'un autre Acteur dit à côté de lui ! »

Racine et Despréaux s'amusoient ainsi souvent aux dépens de LA FONTAINE, qu'ils appelloient *le bon homme*. Ils pousserent la plaisanterie un peu loin, à un souper qu'ils firent avec lui chez Moliere. Celui-ci, touché de la patience de LA FONTAINE, ne put s'empêcher, en sortant de table, de dire à Descôteaux, célebre joueur de flûte, l'un des convives : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon homme. »

On peut dire qu'il étoit presqu'imperturbable, car il ne se fâcha jamais qu'une seule fois : encore ne fût-ce qu'à la sollicitation de ses amis. Il avoit été trompé par Lully, qui lui avoit fait, pour ainsi dire, malgré lui, composer les pa-

roles d'un Opéra dont il devoit faire la musique. Le Poëme achevé, Lully l'abandonna pour s'occuper de l'*Alceste* de Quinault. LA FONTAINE eut regret au tems qu'il avoit perdu ; on excita *le peu de bile qu'il avoit*, dit-il, dans son Epître à Madame de Thiange sur cette querelle, et il fit le Conte du *Florentin*, espece de satyre contre Lully, de laquelle il se repentit bientôt, et dont il s'excuse auprès de Madame de Thiange. On a prétendu que la Comédie du *Florentin*, que LA FONTAINE donna en 1683, dix ans après cette querelle, avoit la même source que le Conte du même titre. Cela n'est pas vraisemblable ; car, indépendamment de ce que LA FONTAINE n'etoit pas capable de garder une si longue rancune, on ne trouve dans le caractere d'Harpagême aucun trait qui puisse appartenir à Lully particuliérement. C'étoit un Tuteur jaloux de sa pupille que LA FONTAINE vouloit peindre : il savoit que les Italiens, et sur-tout les habitans de Florence, sont portés à la jalousie ; il a appellé son jaloux le *Florentin*. Cela est tout simple, et n'offre aucune allusion personnelle.

Ceux qui connurent bien LA FONTAINE ne lui supposerent point d'intentions malignes ; témoin sa garde-malade, qui, à ce que rapporta le Pere Pouget à l'Abbé d'Olivet, dit au premier, lorsqu'il s'occupoit de la conversion du bon homme : « Eh ! ne le tourmentez pas tant ; il est plus bête que méchant. Dieu n'aura jamais le courage de le damner ; » et Madame de la Sabliere, venant de congédier tous ses domestiques à la fois, et disant à quelqu'un : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et mon La Fontaine ; » et Madame de Bouillon qui l'appelloit un *Fablier*, portant des Fables, comme un pommier porte des pommes ; et Fontenelle qui disoit que « c'étoit par bêtise que LA FONTAINE se mettoit au-dessous de Phedre, et que cela ne tiroit pas à conséquence. »

Autant les écrits de LA FONTAINE sont agréables et instructifs, autant sa conversation étoit stérile. Quelques personnes qui voulurent en juger, ne s'en trouverent pas fort satisfaites.

Vigneul-Marville raconte, dans ses Mélanges de Littérature, tome second, page 354 et sui-

vantes, que trois de ses amis et lui donnerent à dîner à LA FONTAINE, « pour avoir le plaisir de jouir de son entretien ; qu'il but et mangea comme quatre, en gardant un profond silence, puis s'endormit ; que s'étant réveillé, trois quarts-d'heure après, on voulut le mettre en humeur et l'obliger à laisser voir son esprit, qui ne parut point ; que tant qu'il resta avec eux, il sembla être une machine, sans ame ; qu'après qu'il fut sorti, ils se demandoient les uns aux autres, comment il se pouvoit faire qu'un homme qui avoit su rendre spirituelles les plus grossieres bêtes du monde, et leur prêter le plus joli langage qu'on eût entendu, ne pût pas pour un quart-d'heure faire venir son esprit sur ses levres, et avertir qu'il étoit-là ? »

La même chose arriva, une autre fois, chez un Financier qui l'avoit invité, comptant qu'il amuseroit bien ses convives. LA FONTAINE mangea beaucoup, ne dit mot, et quitta la table avant tout le monde, sous prétexte d'aller à l'Académie. On lui observa qu'il n'avoit que très-peu de chemin à faire pour s'y rendre : « Je prendrai le plus long, » répondit-il, et il partit.

Il n'étoit pourtant pas toujours si peu communicatif. Lorsqu'il se trouvoit avec ses amis, et qu'on s'occupoit de Littérature, ou de quelqu'autre chose qui lui plaisoit, il parloit facilement et fort bien. Mais s'il s'agissoit de ses Ouvrages, il étoit d'une modestie et d'une timidité singulieres. Si on le prioit d'en lire quelques-uns, il s'en excusoit sur son incapacité à les bien rendre ; et quand on le pressoit beaucoup, il s'adressoit à un de ses amis, nommé Gaches, qui l'accompagnoit le plus souvent et qui les lisoit à merveilles.

Quelqu'insouciance que LA FONTAINE eût pour ses propres affaires, il s'intéressoit vivement au sort des malheureux, et, ne pouvant les soulager par des bienfaits, ceux qu'il étoit à portée de connoître en recevoient d'excellens conseils, dont l'exécution leur devenoit toujours utile.

Cet homme qui fut, à si juste titre, surnommé *bon*, n'a pourtant pas été à l'abri des soupçons de méchanceté, dans quelques-uns de ses écrits : tant les méchans sont portés à croire que tous les hommes le sont ! Lorsque les

Amours

Amours de Psyché et de Cupidon parurent, quelques personnes de la Cour crurent y voir la satyre des nombreuses amours de Louis XIV. LA FONTAINE l'apprit et en fut très-alarmé. Il alla trouver le Duc de Saint-Aignan, qui étoit fort en crédit auprès du Roi, et il désavoua l'intention qu'on lui supposoit. Le Duc, touché de ses craintes, lui promit de l'en délivrer : « Faites relier, lui dit-il, un exemplaire de cet Ouvrage : je vous introduirai chez le Roi, dans le moment où il sera le plus environné de Courtisans ; vous lui présenterez vous-même votre livre, et soyez persuadé qu'après cette démarche, il n'y aura plus d'interprétations. » C'est ce qui arriva, en effet.

Quand LA FONTAINE se présenta à l'Académie Françoise pour y remplacer Colbert, il eut neuf voix de plus que Despréaux, son concurrent ; mais celui-ci, qui avoit été nommé Historiographe, se trouvoit en Flandres, à la suite du Roi, et avoit de zélés patrons parmi les Courtisans, dont plusieurs craignoient ou son silence, ou sa satyre. Ils intéresserent la religion du Monarque contre l'Auteur des Contes, lequel avoit

tant de candeur, qu'il ignoroit dans sa conscience qu'ils pussent être dangereux. L'agrément ne fut point accordé à son élection. Ses amis lui conseillerent de solliciter. Il adressa une Ballade au Roi, et une Lettre à un Prélat Académicien. Il promettoit de renoncer au genre licencieux qu'on lui faisoit connoître ; mais six mois se passerent sans qu'il y eût rien de décidé. Cependant M. de Bezons mourut, et l'Académie élut Despréaux à sa place. Le Roi, satisfait de cette seconde élection, dit au député qui fut envoyé pour la lui apprendre : « Le choix qu'on a fait de Despréaux m'est très-agréable et sera généralement approuvé. Vous pouvez recevoir incessamment La Fontaine : il a promis d'être sage. »

L'Académie, à cause des circonstances, auroit desiré de pouvoir faire, en même tems, une double réception de lui et de Despréaux. C'eût été, d'ailleurs, un jour bien glorieux pour elle, que celui où elle se seroit associé à la fois deux hommes d'un si grand mérite ; mais l'éloignement du dernier ne lui permit pas de suspendre davantage la jouissance de l'autre, et il

fut reçu, avec empressement et distinction, par l'Abbé de la Chambre, alors Directeur, le 2 Mai 1684.

La Fontaine se fit toujours estimer et chérir de ses Confreres par cette douceur de caractere qui l'éloignoit de toute espece de querelle. Quand ils délibérerent pour exclure Furetiere, à qui l'on reprochoit de s'être approprié dans son Dictionnaire le travail de l'Académie pour le sien, La Fontaine ne voulut point participer à cette exclusion flétrissante ; et ce ne fut que par une des distractions auxquelles il étoit si sujet, qu'en allant au scrutin, il mit une boule noire pour une blanche : il s'en apperçut trop tard, et en eut le plus grand regret, qu'il témoigna hautement ; mais que Furetiere ne crut pourtant pas sincere.

Les distractions de La Fontaine étoient telles, qu'on prétend qu'il porta deux jours un habit neuf, sans s'en appercevoir, et qu'il l'auroit vraisemblablement porté plus long-tems encore sans s'en être apperçu, si quelqu'un, qui le rencontra dans la rue avec cet habit, ne lui en eût fait compliment. Madame d'Hervard,

sans prévenir LA FONTAINE, avoit fait mettre l'habit neuf dans sa chambre, à la place de celui qu'il mettoit ordinairement.

Il oublia un jour d'avoir été à l'enterrement de quelqu'un, et se présenta pour dîner chez cette personne, avec plusieurs amis qu'il avoit engagés à y aller. Le portier lui dit que son Maître étoit mort depuis huit jours : « Ah! répondit LA FONTAINE, avec étonnement, je ne croyois pas qu'il y eût si long-tems. »

Après avoir dédié ses dernieres Fables au Duc de Bourgogne, il fallut qu'il allât les présenter à ce Prince et au Roi. Les fiacres conduisoient à Versailles; LA FONTAINE en prit un sur la place du Palais-Royal. Le Roi le reçut avec bonté, et ordonna à son premier Valet-de-chambre, Bontems, de le promener, de lui montrer tout ce qu'il y avoit à voir à Versailles, de lui donner un bon dîner et une bourse de mille pistoles. Bontems exécuta tout; et, de plus, il présenta LA FONTAINE, comme un être rare, à tous les Seigneurs qu'il rencontra sur son chemin. Enivré de tant de faveurs, LA FONTAINE remonte dans son fiacre, arrive à la

porte des Tuileries, paye le cocher, et regagne, à pied, la rue d'Enfer, où il demeuroit alors. Dès que M. d'Hervard le voit : « Eh ! bien, comment cela s'est-il passé ? lui demande-t-il. — A merveilles, répond LA FONTAINE. Le Roi m'a dit les choses du monde les plus gracieuses. — Oui ; mais ne rapportez-vous que des complimens ? — Je rapporte une grosse bourse pleine d'or. — Une bourse d'or ! Et où est-elle ? — Elle est.... Il cherche dans ses poches et ne trouve rien.... Elle est, sans doute, restée dans le carosse qui m'a mené. — Fort bien ! Et où l'avez-vous pris ? Comment est-il fait ? Où l'avez-vous laissé ? — Je l'ai pris sur la place du Palais-Royal : il est fait comme un carosse de fiacre ; il m'a descendu aux Tuileries. — Voilà de bons renseignemens ! Si vous n'en avez point d'autres, la bourse court grand risque d'être perdue pour vous ! — Attendez : il me semble que l'un des chevaux étoit blanc et l'autre noir. » — M. d'Hervard fait mettre les siens à sa voiture, et mene LA FONTAINE à la place du Palais-Royal. Il s'informe-là si un cocher, dont les chevaux étoient de deux

couleurs différentes, n'avoit point été à Versailles. On lui dit qu'oui, et qu'il demeure rue Froidmenteau. On y va. Ce cocher, qui avoit fait encore une course après avoir quitté LA FONTAINE, venoit de rentrer; et, par un bonheur inespéré, la bourse se trouva derriere le coussin du fiacre, où personne ne s'étoit avisé de chercher. Eh! bien, pendant toutes ces perquisitions, LA FONTAINE n'ouvrit pas la bouche, et ne parut pas agité de la plus petite inquiétude.

« Le même esprit qui présidoit à sa conduite, présidoit à ses compositions, (a fort judicieusement observé l'Abbé d'Olivet, dans sa continuation à l'Histoire de l'Académie Françoise) esprit simple, ingénu, sensé, galant; mais inconstant, distrait, paresseux. Il ne mit pas toujours la derniere main à un Ouvrage; mais jusqu'aux morceaux qu'il a le plus négligés, jusqu'à ses moindres ébauches, tout décele en lui un grand Maître, et qui est, à divers égards, vraiment original. Aussi est-il regardé, par tous les gens de goût, comme l'un de nos cinq ou six Poëtes pour qui le tems aura du respect, et dans

les Ouvrages desquels on cherchera les débris de notre Langue, si jamais elle vient à périr. »

LA FONTAINE s'est parfaitement peint lui-même, ainsi que ses écrits, dans ces vers de son Discours à Madame de la Sabliere.

« Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles,
» A qui le bon Platon compare nos merveilles,
» Je suis chose légere, et vole à tous sujets.
» Je vais de fleurs en fleurs et d'objets en objets :
» A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
» J'irois plus haut, peut-être, au Temple de mémoire,
» Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
» Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours. »

Madame de Sévigné reprochoit à LA FONTAINE cette légéreté dans le choix de ses Ouvrages ; et disoit : « Je voudrois faire une Fable qui lui fit entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique. »

Malgré l'autorité du jugement de Madame de Sévigné, en matiere de goût, jamais la diversité de tons de LA FONTAINE n'a fait une mauvaise musique. Ses quatre Livres de Fables, qui

offrent nécessairement la variété de style, selon les différens sujets ; ses deux Volumes de Contes, non moins variés encore ; ses Poésies mêlées ; jusques à ses Lettres mêmes, tous ses Ouvrages, attestent qu'il pouvoit prendre tous les tons ; et que bien que dans plusieurs il se soit en quelque sorte asservi à l'imitation, il n'en a pas moins en effet été original dans tous. On a dit, avec beaucoup de vérité, que c'étoit le Poëte de tous les âges, depuis la premiere jeunesse, jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Dès qu'on le connoît, on ne peut plus s'en séparer. On l'aime dans tous les tems et dans toutes les circonstances de la vie. Il y a peu d'Écrivains qui soient susceptibles d'un pareil éloge ; mais LA FONTAINE est infiniment au-dessus de tous les éloges. Cependant, il en a obtenu de bien glorieux de nos jours. Une de nos Sociétés Littéraires en a fait le sujet de l'un de ses prix d'éloquence. Mais ce qui est sur-tout remarquable, et sans doute inoui dans l'Histoire de la Littérature de toutes les Nations, c'est qu'un illustre Etranger, qui avoit senti comme nous les beautés de LA FONTAINE, nous enviant l'avantage

d'avoir possédé et de pouvoir louer solemnellement ce Philosophe aimable, a voulu, en quelque sorte, se naturaliser parmi nous, et s'associer à cet avantage, en doublant de ses fonds la récompense proposée au meilleur des Orateurs concurrens. Il ne prétendoit assurément pas en augmenter le nombre, ni contribuer à exciter l'émulation en eux. Tous ceux qui ont lu LA FONTAINE (et qui est-ce qui ne l'a pas lu et ne le relit pas chaque jour ?) auroient desiré de pouvoir le louer, sans nul espoir d'un autre *prix* que *l'honneur de l'avoir entrepris.* Un autre objet de remarque, c'est que les deux plus distingués de ses Panégyristes, dont l'un a remporté la couronne, et l'autre a fait regretter qu'il n'y en eût pas deux, ou qu'elle ne fût pas divisible, comptés dès-lors au nombre de nos meilleurs Écrivains, sont aujourd'hui assis parmi les Juges suprêmes du goût. Ainsi, dans cette intéressante circonstance, tout a concouru à ajouter à la solemnité de l'hommage qu'on vouloit rendre à LA FONTAINE.

Depuis, le Roi, jaloux d'accorder à la mémoire des Grands Hommes de la Nation tous les

honneurs qui leur sont dus, a ordonné la statue de notre Fabuliste ; et elle a été exécutée par un de nos plus célebres Sculpteurs.

Les Éditions et les Traductions des Œuvres de LA FONTAINE, et particuliérement de ses Fables, se sont multipliées et se multiplient encore tous les jours. Le burin de nos meilleurs Graveurs a plusieurs fois offert à nos yeux, d'après les dessins des plus habiles Artistes, les sujets traités par lui, et l'aiguille et le pinceau se sont empressés à les reproduire et à en décorer nos appartemens.

Tous les genres de gloire ont été décernés à LA FONTAINE, qui les méritoit tous ; et qui pourtant s'en est si peu douté, qu'il n'a pas cru qu'on dût jamais mettre autre chose sur sa tombe que cette épitaphe si simple, qu'il s'étoit faite lui-même, et qui caractérise si parfaitement son extrême insouciance.

« Jean s'en alla comme il étoit venu,
» Mangeant son fonds après son revenu :
» Il crut les biens chose peu nécessaire.
» Quant à son tems bien sut le dispenser ;
» Deux parts en fit, dont il souloit passer,
» L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire. »

« Le seul fils qu'ait eu LA FONTAINE, dit M. de La Harpe, dans une des notes de son Éloge de cet Auteur, a laissé deux filles qui vivent encore, à Château-Thierry (en 1774), et un fils qui est mort employé dans les Fermes. Il reste de ce dernier deux filles et un fils; l'une des deux filles est auprès de ses tantes, l'autre est élevée dans un Couvent auprès de Versailles, sous la protection de Mesdames. Monseigneur le Duc d'Orléans a bien voulu se charger du fils qui est très-jeune encore, et le fait élever. Messieurs les Fermiers-Généraux ont fait présent aux deux petites-filles de LA FONTAINE, établies à Château-Thierry, d'un très-bel exemplaire de la magnifique édition de LA FONTAINE, *in-folio*. Tous les nouveaux Intendans de la Province, et les Étrangers qui passent par Château-Thierry, vont leur rendre visite. »

La famille de LA FONTAINE jouit d'un privilége bien honorable pour la mémoire de cet Auteur et pour celle du Magistrat qui l'accorda. Madame de La Fontaine ayant été inquiétée, après la mort de son mari, pour le payement de quelqu'impôt, l'Intendant de la Province,

M. d'Arménonville, l'apprit et écrivit à son Subdélégué « qu'il vouloit que la famille de LA FONTAINE fût exempte, à l'avenir, de toute imposition. » Tous les Intendans qui ont succédé à M. d'Arménonville ont confirmé cette grace, « croyant, sans doute, que LA FONTAINE avoit payé à la France un assez beau tribut en lui laissant ses écrits et son nom, » dit encore M. de La Harpe. En effet, les Fables de LA FONTAINE sont un Ouvrage d'éducation, dont l'excellente morale ne peut former que de bons Citoyens; et quoiqu'il y présente souvent le plus foible victime du plus fort, comme dans la dixieme de son premier Livre, ce qui n'arrive que trop parmi nous, cette triste vérité n'est jamais mise sous nos yeux par lui, que de maniere à nous faire préférer l'innocence intéressante, mais accablée de l'agneau, à la cruelle déraison qui triomphe dans le loup.

Quant à ses Pieces de Théatre, elles sont loin du degré de perfection de ses Fables. Plusieurs Écrivains ont même pensé que les Comédies qu'on lui attribue n'étoient pas de lui; d'autres croient qu'il les avoit composées en société avec

avec l'Acteur et Auteur Champmêlé, sous le nom duquel la plupart se trouvent inscrites dans les Registres de réception au Théatre. Quelque distance qu'il y ait, en effet, de ces Comédies aux Fables de LA FONTAINE, elles sont cependant semées de traits qui ne peuvent partir que de main de Maître; et à l'égard de leur enregistrement sous le nom de Champmêlé, on sait combien le caractere de LA FONTAINE étoit peu propre aux démarches nécessaires pour faire recevoir des Comédies : il est donc fort vraisemblable qu'il a pu charger cet Acteur de lui épargner ces soins, et même, quelquefois, l'embarras de passer pour Auteur.

CATALOGUE DES PIECES DE LA FONTAINE.

L'EUNUQUE, Comédie, imitée de Térence, en cinq actes, en vers, précédée d'un Avertissement; représentée en 1654, et imprimée à Paris la même année, *in*-4., chez Augustin Courbé.

« Ce n'est ici, dit La Fontaine, dans son avertissement, qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agrémens est rempli l'*Eunuque* latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres : il n'est point embarrassé d'incidens confus; il n'est point chargé d'ornemens inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance, que Plaute ignoroit, s'y rencontre par-tout. Le Parasite n'y est point gourmand par

delà la vraisemblance ; le Soldat n'y est point Fanfaron jusqu'à la folie ; les expressions y sont pures, les pensées délicates ; pour comble de louanges, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurois jamais fait d'examiner toutes les beautés de l'*Eunuque* ; les moins clairvoyans s'en sont apperçus aussi bien que moi. Chacun sait que l'ancienne Rome faisoit souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevoit les applaudissemens des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passoit alors pour une des plus belles productions de cette Vénus Africaine dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modeles les plus parfaits que la Grece ait jamais formés. Il avoue être redevable à Ménandre de son sujet et des caracteres du Parasite et du Fanfaron. Je ne le dis point pour rendre ma Comédie plus recommandable ; au contraire, je n'oserois nommer deux si grands personnages, sans crainte de passer pour profane et pour téméraire d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrétement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité, c'est une faute que j'ai commencée ; mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever. Sans eux elle auroit été secrete, et le public n'en auroit rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes. Nous vivons dans un siécle et dans un Pays où l'autorité n'est point respectée. D'ailleurs l'état des belles-lettres est entiérement populaire : chacun y a droit de

suffrage, et le moindre particulier n'y reconnoît pas de plus souverain Juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espece de reconnoissance. Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornemens et les plus beaux traits de cette Comédie. Pour les vers et pour la conduite, on y trouveroit beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance. Au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure partie de ce que je ne dois pas à Térence, &c. »

Thaïs, veuve Athénienne, est aimée de Phédrie qu'elle aime ; mais elle se voit forcée de souffrir quelque tems les importunités du Capitan Thrason, parce qu'il veut lui rendre une jeune personne, nommée Pamphile, avec laquelle elle a été élevée, qu'elle a toujours chérie à l'égal d'une sœur, et de laquelle l'avarice d'un parent l'a séparée. Pamphile a été donnée comme orpheline à la mere de Thaïs ; mais, après la mort de cette mere, Pamphile a été mise en vente, en qualité d'esclave, avec tous les biens de Thaïs, par ce parent qui vouloit l'en frustrer. Thrason a acheté Pamphile et il la rend à Thaïs dont il espere obtenir la main, pour récompense de ce service. Phédrie, à son tour, fait présent d'un Eunuque à Thaïs ; et c'est Parménon, esclave de Phédrie, qui doit introduire chez elle cet Eunuque, nommé Dorus. Parménon s'apperçoit que Chérée, frere de Phédrie, est amoureux de Pamphile ; et, pour lui faciliter une entrevue avec elle, il imagine de le faire passer pour

l'Eunuque. Damis, pere de Chérée et de Phédrie, découvre cette double intrigue ; mais apprenant que Pamphile est la sœur de Chrémés, qu'il connoît depuis long-tems, qu'elle avoit été enlevée fort jeune à ses parens, et que Chrémés, en la retrouvant, lui donne tout son bien, Damis consent à son mariage avec Chérée et à celui de Phédrie avec Thaïs. Le Capitan Thrason et le Parasite Gnaton, son confident, avec quelques spadassins, veulent s'y opposer ; mais une seule menace de Chérée et de Phédrie les effraye ; ils se retirent, et le Capitan veut bien même faire les frais des deux noces, pour prouver qu'il n'a point de rancune.

« Il le faut avouer, cette Comédie est bien peu digne de l'Auteur qui l'a composée. (Parfaict, Histoire du Théâtre François, tome huitieme, page 39 et suivantes.) Il est certain que La Fontaine, admirateur trop zélé de son Auteur original, s'est trop scrupuleusement attaché à le traduire ; mais malgré le peu de goût et de connoissance du théâtre qu'il a montré dans cette piece, il faut cependant convenir que la versification en est marquée au coin d'un maître. On y trouve même quelquefois des traits qui font connoître l'Auteur des inimitables Fables qu'il composa depuis. »

L'*Eunuque* de Térence avoit déja été traduit, en vers François, sous Charles IX, en 1561, par Jean-Antoine Baïf ; mais il ne fut pas représenté, parce qu'il n'y avoit point alors de Comédiens à Paris.

Climene, Comédie, ou plutôt Dialogue, en

vers, sans distribution de scenes; imprimée à Paris en 1671.

Il y a apparence qu'en composant cette piece, La Fontaine avoit en vue quelque femme de sa connoissance, qu'il désigne sous le nom de Climene, pour la louange de laquelle il fait escrimer Apollon, les Muses et un Poëte, amoureux d'elle, et qu'il nomme Acante. Mais il convient, dans un petit avertissement, qu'il a placé au-devant, en l'imprimant à la fin d'un volume de Contes, que cette piece, qu'il appelle Comédie, « n'est pas faite pour être représentée. »

* Le Florentin, Comédie en un acte, en vers; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1685, et imprimée à Paris la même année, *in*-12.

Ragotin, ou le *Roman Comique*, Comédie en cinq actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 12 Avril 1684 : imprimée à La Haye en 1702, *in*-12, chez Adrien Moetjens.

« La Fontaine, autant qu'il lui a été possible, a rassemblé dans cette Comédie, tous les événemens du *Roman-Comique* de Scarron, particulierement les avantures de Ragotin. Cependant, ce n'est point ce personnage qui fonde l'intrigue de la piece; c'est l'amour du Destin, le Comédien, et d'Isabelle, fille de la Baguenau-

diere, promise en mariage, par son pere, à Blaise Bouvillon. Le Destin enleve Isabelle. La Rancune, autre Comédien, qui s'est apperçu de l'intelligence de de ces amans, court après eux, et, secondé par quelques Paysans, il ramene les fugitifs qui essuient de vifs reproches de la Baguenaudiere et de Madame Bouvillon. Mais le décorateur de la troupe ambulante vient apprendre à celle-ci que Blaise a tiré un coup de fusil sur le Comédien l'Olive, qui se fait apporter pour découvrir un grand secret; c'est que ce Blaise, que l'on croit fils de Madame Bouvillon, ne l'est que de l'Olive, qui l'a changé contre le sien, au moment de sa naissance. Le Destin, reconnu pour fils de Madame Bouvillon, épouse enfin Isabelle; et l'Olive, qui s'étoit cru blessé à mort, se trouve en être quitte pour la peur et pour l'aveu de sa fourberie, qu'on lui pardonne. »

Parfaict, Histoire du Théatre François, tome douzieme, page 434 et suivantes.

« Cette piece fut jouée neuf fois dans sa nouveauté, dit le Chevalier de Mouhy, Abrégé de l'Histoire du Théâtre François, tome premier, page 402; mais elle ne l'a pas été depuis. »

Daphné, Opéra, en cinq actes, précédé d'un Prologue, et composé en 1684; mais qui n'a jamais été mis en musique. Cet Opéra se trouve imprimé dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Prologue est formé par les Dieux, qui, après le déluge universel, regrettant dans l'Olympe de n'avoir

plus d'Autels sur la terre, font l'essai des hommes mécaniques de Prométhée, et prédisent la gloire de Louis XIV.

Apollon ayant vaincu le serpent Python, s'entretient de cette victoire avec Momus. Il croit ses fleches plus sûres que celles de l'Amour, qui l'entend, et qui, pour se venger de ce mépris, lui lance un de ses traits dorés, lequel le rend amoureux de la Nymphe Daphné, fille du fleuve Pénée, et blesse cette Nymphe d'un trait de plomb, qui lui inspire de la haine pour Phœbus. Ce Dieu prend la forme d'un mortel, sous le nom de Tharsis, Satrape de Lycie, et se fait accompagner par Momus, sous le nom de Télamon. Il cherche à plaire à Daphné, et il obtient l'aveu de Pénée. Mais Daphné aime Leucippe, et résiste aux sollicitations de son pere, malgré l'oracle de la Sibylle Ismele, qui prédit que Daphné doit couronner Apollon. Il se montre dans toute sa gloire, espérant de mieux vaincre ainsi la résistance de Daphné; mais il n'en est pas plus favorablement écouté. Il fait enchaîner Leucippe, et va faire enlever Daphné, quand Diane la transforme en laurier, et son heureux amant en rocher. Apollon est furieux; mais l'Amour vient lui annoncer que sa vengeance est assouvie, que Daphné est immortelle, et qu'il va les unir dans l'Olympe. Alors Apollon consacre le laurier dans lequel la Nymphe a été métamorphosée, et il veut que désormais la feuille de cet arbre ceigne le front des illustres Guerriers et des Poëtes, ses favoris.

Les divertissemens sont formés par Vénus et des Amours, des Jeux, des Ris; Bacchus et sa suite; le ma-

riage du fleuve Amphrise et de la Nymphe Florise, auquel assistent plusieurs Fleuves et plusieurs Nymphes, et par des Muses et des Poëtes, qui chantent encore, par prédiction, les louanges de Louis XIV.

* La Coupe enchantée, Comédie en un acte, en prose ; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 16 Juillet 1688, et imprimée à Paris en 1716, *in*-12, chez Christophe David.

Le Veau perdu, Comédie en un acte, en prose ; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 22 Août 1689 : non imprimée.

Cette piece fut composée par La Fontaine, d'après deux de ses Contes, qu'il réunit. *Le Poirier*, qui est le second de sa *Gageure des trois Commeres*, et qu'il avoit imité de Bocace ; et *le Villageois qui cherche son veau*, tiré des *cent Nouvelles-Nouvelles*, de la Reine de Navarre.

« Ce fut Champmêlé qui présenta cette piece ; elle est inscrite sous son nom dans les registres de la Comédie : cependant le public l'attribue à La Fontaine, et nous nous sommes conformés à l'opinion la plus vulgaire, » disent les freres Parfaict, Histoire du Théatre François, tome treizieme, page 143 et suivantes.

Voici, à peu près, l'extrait qu'ils donnent de cette Comédie, d'après Grandval, le pere, de qui ils le tiennent.

« Les Acteurs étoient un Gentillâtre, sa femme, leur servante, Ricato leur fermier, et le fils de Ricato. Après quelques scenes, nécessaires pour l'exposition du sujet, Ricato, qui a inutilement cherché un veau qu'il a perdu, monte sur un arbre, pour découvrir de plus loin. Le Gentillâtre arrive, avec sa servante, et, croyant n'être vu, ni entendu de personne, il lui conte des douceurs et veut l'embrasser. A chaque beauté qu'il découvre en elle, il s'écrie : *Ah ! ciel, que vois-je ! Que ne vois-je pas !* Ricato, impatienté d'entendre répéter ces exclamations, s'écrie, à son tour : *Notre bon Seigneur, qui voyez tant de choses, ne voyez-vous point mon veau !* Le Gentillâtre, fâché d'avoir été surpris, et craignant qu'on n'apprenne à sa femme ce qu'il faisoit-là avec sa servante, ne se déconcerte pourtant pas, et ordonne à celle-ci d'aller vîte dire à Madame de le venir trouver dans ce même lieu. Elle y vient ; et il lui fait les mêmes caresses et lui tient les mêmes discours qu'à sa servante. Peu après, Ricato rapporte à la Dame ce qu'il a vu ; mais, à tout ce qu'il lui dit, elle répond toujours : *C'étoit moi, jarni !* réplique Ricato, *vous me feriez enrager ! un mari n'est point si sot à l'entour de sa femme.* La servante, songeant à un établissement solide, et desirant épouser le fils du fermier, parce qu'il est jeune et riche, trouve le moyen de lui parler, et fait en sorte qu'il lui touche dans la main. Après quoi elle lui persuade qu'ils se sont donné une foi mutuelle, que leur mariage est conclu, et qu'il ne peut plus s'en dédire. Le jeune innocent résiste un peu ; mais la femme du Gentillâtre, à laquelle les rapports de Ricato ont fait concevoir quelques soup-

çons sur la conduite de son mari et de sa servante, veut que ce mariage ait lieu, et c'est par lui que se termine la piece. »

« Elle eut six représentations de suite, dans sa nouveauté, et en auroit eu davantage, sans l'accident qui arriva à la Thorilliere, chargé du rôle du jeune Paysan. Il se blessa à une jambe, et fut obligé de garder quelque tems la chambre. On reprit le *Veau perdu*, le 8 Avril de l'année suivante, et il eut encore neuf représentations. »

Astrée, Tragédie en trois actes, avec Prologue, mise en musique par Colasse, et représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 28 Novembre 1691; imprimée à Paris la même année, *in*-4., chez Christophe Ballard; depuis, le vingt-huitieme du Recueil des Opéra, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Le Prologue de cette Tragédie lyrique offre les jardins de Marly, dans lesquels Apollon et sa suite, la Nymphe de la Seine et sa suite, Zéphyre, Flore et des Bergers, au retour du printems, célébrent Louis XIV, et font des vœux pour le retour de la paix sur la terre.

La Bergere Astrée est aimée des Bergers Céladon et Sémire; mais elle n'aime que le premier, et le second fait l'impossible pour détruire son heureux rival dans l'esprit de sa maîtresse. Sémire parvient en effet à faire

croire à Astrée que Céladon lui est infidele, et qu'il lui préfere la Bergere Aminte. Astrée, ainsi trompée, fait les plus vifs reproches à Céladon, et lui déclare qu'elle ne veut plus le voir. Désespéré de ce malheur inattendu et non mérité, il va se précipiter dans les flots du Lignon. Mais la Princesse Galathée, Souveraine du lieu, l'a vu près d'être englouti, a volé à son secours l'a rappellé à la vie, et il lui a inspiré, tout-à-coup, le même amour qu'il ressent pour Astrée. Les offres de la Princesse ne peuvent lui faire oublier sa Bergere, qu'il croit pourtant injuste envers lui; mais qui pleure sa mort qu'elle a causée, et qui veut le suivre au tombeau. Il y a dans ce lieu une fontaine qui porte le nom de *la Vérité d'amour*, parce qu'elle fait connoître aux vrais amans s'ils sont sincérement aimés; mais, depuis quelque tems, elle est gardée par des monstres affreux qui en défendent l'approche. La Fée Ismene prédit que le pouvoir des monstres sera détruit, par le plus constant des amans, et la plus belle des Bergeres. En effet, Astrée, errant dans la contrée, et y rencontrant un temple que Céladon lui a consacré, apprend qu'il n'est pas mort, et qu'il lui est toujours fidele; mais pour s'en assurer davantage, elle veut interroger l'eau de la fontaine de *la Vérité d'amour*, et elle tombe aux pieds d'un des monstres qui en garde l'entrée. Céladon, qui a apperçu Astrée, court aussi à la fontaine, et tombe, de même, aux pieds d'un autre monstre. Mais, aussitôt, ces monstres disparoissent. Astrée et Céladon revoient le jour, pour être l'exemple, à jamais mémorable, d'une constance à toute épreuve;

et

et Galathée, oubliant son amour pour Céladon, unit elle-même ces deux amans à sa Cour.

Les divertissemens sont formés par la fête du Gui de l'an neuf, que célebrent des Druides; par des esprits aériens, construisant le temple que Céladon érige à Astrée; par des troupes d'amans qui vont à la fontaine de *la Vérité d'amour*, dès que l'entrée en est accessible, et enfin, par les noces d'Astrée et de Céladon.

« Ce poëme lyrique a fait dire que La Fontaine faisoit mieux des Fables que des Opéra, et qu'on ne réussissoit jamais quand on forçoit son génie, » rapporte Leris, dans son Dictionnaire des Théatres de Paris, page 61.

Cet Opéra eut pourtant du succès dans sa nouveauté; mais il n'a jamais été repris depuis.

« A la premiere représentation, La Fontaine étoit dans une loge, derriere des Dames qui ne le connoissoient point, et s'écrioit à tout moment: *Cela est détestable!* Ennuyées de l'entendre répéter ces mots: *Monsieur*, lui dirent-elles, *cela n'est pas si mauvais. L'Auteur est un homme d'esprit; c'est M. de La Fontaine.*——*Eh! Mesdames*, reprit-il sans s'émouvoir, *la piece ne vaut rien; ce La Fontaine dont vous parlez est un stupide, et c'est moi qui le suis.* Il sortit après le premier acte, et s'en alla au café de Marion, où il s'endormit dans un coin. Un homme de sa connoissance entra; et, surpris de le voir, il s'écria: *Comment donc! M. de La Fontaine est ici! Ne devroit-il pas être à la premiere représentation de son Opéra!* A ces mots, La Fontaine se réveilla et dit, en bâillant: *J'en viens, j'ai essuyé le premier acte, qui m'a si prodigieuse-*

ment ennuyé, que je n'ai pas voulu en entendre davantage. J'admire la patience des Parisiens ! »

Anecdotes dramatiques, tome premier, page 119; et Recherches sur les Théatres, par Beauchamps, tome second, pages 288 et 289.

* Je vous prends sans Vert, Comédie en un acte, en vers, mêlée de chants et de danses; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le premier Mai 1693, et imprimée à Paris en 1699, *in*-12.

On a deux actes de Galathée, Opéra qui en auroit eu trois, si La Fontaine l'eût achevé : ils se trouvent imprimés dans ses Œuvres.

Le sujet de cet Opéra étoit les amours de la Nymphe Galathée, fille du Fleuve Nérée, avec le Berger Acis, fils du Dieu Faune, et traversé par la rivalité du Cyclope Polypheme.

Beauchamps prétend, dans ses Recherches sur les Théatres, tome second, page 286, que ce sont « ces deux actes des *Amours d'Acis et de Galathée*, qui brouillerent La Fontaine et Lully. » Cette conjecture est démentie par le petit avertissement que La Fontaine a placé au-devant de ces deux actes, en les imprimant dans ses œuvres. Le voici :

« Je n'ai point commencé cet ouvrage dans le dessein d'en faire un Opéra, avec les accompagnemens ordinaires, qui sont le spectacle et les autres divertissemens.

Je n'ai eu pour but que de m'exercer en ce genre de comédie, ou de tragédie, mêlée de chansons, qui me donnoit alors du plaisir. L'inconstance et l'inquiétude, qui me sont si naturelles, m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulois réduire ce sujet. Si l'on trouve quelque satisfaction à lire ces deux premiers, peut-être me résoudrai-je à y ajouter le troisieme. »

Il ne paroît pas qu'il ait jamais fait ce troisieme acte. On ne sait point quel étoit le poëme qu'il fit pour Lully; mais on ne peut douter qu'il ne fût achevé, quand Lully l'abandonna pour *l'Alceste* de Quinault, et qu'il ne l'eût entrepris tout exprès pour Lully, d'après ce qu'il dit lui-même, dans sa satyre du *Florentin*, qui le *fit travailler*, qui *s'en vint le réveiller*; et il est vraisemblable qu'impatienté d'avoir perdu *quatre mois en changemens de scenes et de situations, en alongemens & raccourcissemens de vers*, (Montenault, vie de La Fontaine.) et se voyant joué par Lully, il jetta son poëme au feu, afin qu'il n'en fût plus question. Au moins, c'est ce que l'on peut imaginer, puisque l'on ne trouve nulle part aucun vestige de cet ouvrage.

On a trouvé, apparemment dans les papiers de La Fontaine, ou dans ceux de quelqu'un de ses descendans ou de ses amis, les deux premiers actes manuscrits d'une Tragédie intitulée *Achille*. Ce manuscrit est de la main même de La Fontaine, à ce que nous apprend le certificat

du 7 Octobre 1740, qu'y a mis l'Abbé Sallier, Garde des Livres de la Bibliotheque du Roi, à qui l'a donné l'Abbé d'Olivet, dit le même certificat. On ne sait pas comment ces deux actes de Tragédie sont parvenus à l'Abbé d'Olivet, qui n'en parle point dans sa Vie de La Fontaine. Aucun de ceux qui ont écrit sur cet Auteur n'a parlé non plus de ces deux actes d'*Achille*; mais, quelque peu de certitude que nous ayions qu'ils soient bien véritablement de lui, et quelque foibles, d'ailleurs, qu'ils nous paroissent, nous croyons que l'on ne sera peut être pas fâché de les connoître. Les voici en entier.

ACHILLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRISÉIS, LYDIE.

LYDIE.

Nous vous revoyons donc, heureuse Briséis ?
L'injuste Agamemnon, pour venger son Pays,
Vous rendant au Héros à qui vous sûtes plaire,
Croit que vous fléchirez d'un seul mot sa colere.

BRISÉIS.

Moi, le vouloir fléchir ! Lydie, y pensez-vous ?
Moi, troubler le repos qu'il doit à son courroux ?
Il a quitté par-là l'intérêt des Atrides,
Par là laissé de Mars les fureurs homicides ;
Et lorsque seul en paix il voit même les Dieux
En mortels attaquer et défendre ces lieux,
J'irai de leurs débats le rendre la victime ?
Il servira les Grecs qui souffrent qu'on l'opprime ?
Non, Lydie ; épargnons des jours si précieux,

Agamemnon m'a fait enlever à ses yeux :
Qui du camp s'en est plaint ? On s'est tu ; ce silence,
Si Briséis est crue, aura sa récompense.

LYDIE.

Achille le jura dès votre enlévement.

BRISÉIS.

C'est à moi d'avoir soin qu'il tienne son serment.
Le sort ne m'aura point contre lui pour complice ;
Contentons-nous qu'Ajax, Phœnix, avec Ulysse,
Députés par les Grecs, implorent son secours :
Nous-mêmes n'allons pas précipiter ses jours.
Vous savez quel destin l'attend sur ces rivages ?

LYDIE.

Je ne m'arrête point à tous ces vains présages ;
On les rendra menteurs par quelque prompt départ.
Les Grecs sont-ils point las d'assiéger ce rempart ?
Quand se proposent-ils de revoir leur Patrie ?

BRISÉIS.

Je ne sais ; et ces soins n'ont occupé ma vie
Que pour le Prince seul qui fait mon souvenir.
Des soucis de l'Etat c'est trop s'entretenir :
Ne songeons qu'à nos vœux. Que fait, que dit Achille ?
Lorsque j'étois absente, a-t-il été tranquille ?
Vous parloit-il de moi ? Que vous en a-t-il dit ?
Me puis-je flatter d'être encore en son esprit ?
Et Patrocle ? Sans doute, il est toujours fidele ?
Je vous trouve, du moins, toujours charmante et belle.

LYDIE.

Que ce soit mon mérite, ou la faveur des cieux,
Patrocle jusqu'ici me voit des mêmes yeux.

L'hymen seroit déja garant de sa constance ;
Mais, comme Achille doit y joindre sa présence,
A son retour en Grece il veut qu'il soit remis.
Admirez qu'en amans changeant nos ennemis,
L'un et l'autre a changé son esclave en maîtresse ;
Vous et moi nous étions le butin de la Grece.
Le partage étant fait, l'un et l'autre vainqueur
S'en vint mettre à nos pieds sa fortune et son cœur :
Achille vous aima ; Patrocle aima Lydie.

BRISÉIS.

J'ai sujet en un point de vous porter envie :
Vous possédez entier le cœur de votre amant ;
Achille est occupé de son ressentiment,
Sa gloire et sa grandeur sont encor mes rivales.
Tant que nous le verrons sur ces rives fatales,
Je craindrai pour ses jours. Vous voyez qu'au danger,
En me rendant à lui, l'on veut le rengager.
Que les enfans des Dieux vendent cher aux mortelles
L'honneur de quelques soins, bien souvent peu fideles !
Souvent il vaudroit mieux qu'un cœur de moindre prix
De ros frêles beautés se rencontrât épris ;
On le posséderoit entier et sans alarmes :
Au lieu que je crains tout ; tantôt le sort des armes,
Tantôt mon peu d'attraits, tantôt l'ambition ;
Et l'on n'est point d'un Roi toute la passion.

LYDIE.

Vous l'êtes de celui qui joint, par sa naissance,
Au sang qu'il tient des Dieux la suprême puissance.
S'il se venge, et s'il veut exercer son courroux,
Le seul motif en est l'amour qu'il a pour vous.

De votre enlévement il poursuit la vengeance :
Il eût dissimulé peut-être une autre offense ;
Mais ne vous ayant plus, aussitôt il fit voir
Qu'en vous seule il faisoit consister son devoir,
Qu'il vous sacrifioit l'intérêt de la Grece,
Qu'enfin la gloire étoit moins que vous sa maîtresse.

BRISÉIS.

Je l'avoue, et je crains peut-être sans sujet ;
Mais qui pourroit avoir un cœur moins inquiet ?

LYDIE.

Vous, si vous vous savez connoître un peu vous-même,
Vos vœux sont soutenus d'un mérite suprême ;
Si vous savez donner à ces biens tout leur prix,
Votre amant vous devra, quoique fils de Thétis.
Nous descendons de Rois : notre sang nous rend dignes
De l'hymen des héros même les plus insignes.
Je n'ai point oublié ce sang : imitez moi ;
Croyez qu'un demi-Dieu vous peut garder sa foi.
Il me l'a confirmé cent fois en votre absence.

SCENE II.

ACHILLE, BRISÉIS, LYDIE.

ACHILLE, *à Lydie.*

JE le viens confirmer encore en sa présence.

BRISÉIS.

On vous croyoit, Seigneur, par Ulysse occupé.

ACHILLE.

Pour vous voir un moment je me suis échappé.

LYDIE.

Je le vais arrêter, et veux que mon adresse
Vous donne le loisir de voir votre Princesse.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

OUI, Madame, je prends tous les Dieux pour témoins
Que vous seule avez fait mes pensers et mes soins.
Je sais mal employer l'ordinaire langage
Des douceurs qu'à l'amour on donne en apanage;
Mais croyez, au défaut d'un entretien flatteur,
Que ma bouche en dit moins qu'il n'en est dans mon cœur.

BRISÉIS.

Vous en dites assez, Seigneur, je suis contente,
Et n'osois me flatter d'une si douce attente;
Car que suis-je? Les Grecs m'ont ravi mes Etats,
Il ne m'est plus resté que mes foibles appas.
Ai-je droit de prétendre, esclave et malheureuse,
Que d'une ardeur constante, autant que généreuse,
Un Prince tel que vous daigne me consoler,
Et qu'au titre d'épouse il veuille m'appeller?

Vos promesses, Seigneur, et cet excès de gloire,
Font que je n'oserois en douter, ni le croire.

ACHILLE.

C'est me connoître mal, que d'en pouvoir douter.
Vos traits n'ont plus besoin de me solliciter ;
Le seul devoir le fait : je hais les cœurs frivoles ;
Mes principales loix sont mes simples paroles.
Vous vous dites esclave ; et de qui ? d'un amant ?
C'est moi qui suis lié par les nœuds du serment.
Reposez-vous sur eux ; attendez sans alarmes :
J'aurai devant les yeux ces sermens et vos charmes.
Mon choix sera sans doute approuvé par Thétis ;
Mais son amour pour moi, l'honneur d'être son fils,
Mes Etats, vos conseils, votre intérêt, Madame,
Arrêtent de mon cœur l'impatiente flamme.
J'ai voulu prévenir, par un hymen secret,
Un doute et des soupçons que je souffre à regret.
Vous avez refusé ces marques de mon zele.
L'hymen vous est suspect sans pompe solemnelle.
J'y consens : nous verrons vos parens et les miens ;
Je reprendrai des Grecs vos Etats et vos biens :
Ce fer m'en est garant.

BRISÉIS.

Ah ! Seigneur, que la Grece
Possede en paix mes biens ; qu'elle en soit la maîtresse.
Je n'en estime qu'un ; vous l'allez hasarder :
Vous disposez de vous, sans me le demander.
Je vous plais sans Etats, qu'importe d'être Reine ?

ACHILLE.

Vous l'êtes ; plaire ainsi, c'est être Souveraine.

La beauté, dont les traits même aux Dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus puissant que nous.
Tout vous doit assurer de ma persévérance ;
N'allez point d'un hymen corrompre l'espérance.
Que si vous ne pouvez vous vaincre là-dessus,
Dès demain ....

BRISÉIS.

Non, Seigneur.

ACHILLE.

Je ne vous presse plus :
Attendons ; mais tâchez au moins d'être tranquille.

BRISÉIS.

Est-ce une chose, hélas ! à nos cœurs si facile ?

ACHILLE.

Vous-même, vous voulez qu'on differe ce jour.

BRISÉIS.

Seigneur, ne cherchez point de raison dans l'amour.
J'en dis trop; cet aveu vous déplaira peut-être.
Mais quoi ! j'ai beau rougir, mon cœur n'est plus le maître :
Ce que l'on sent pour vous ne se peut étouffer ;
Achille ne sauroit à demi triompher.
Souffrez qu'après ces mots Briséis se retire ....
Ne vous lassez-vous point de les entendre dire ?
Ma rougeur me confond : je sors donc ; aussi bien
Ulysse va venir, et je ne craindrois rien !
Résistez à son art, opposez-lui ma flamme ;
Opposez-lui du moins la fierté de votre ame.
Que vous importe-t-il qu'on venge Ménélas ?
Songez à vos parens, à vos destins, hélas !

Aux miens qui les suivront. J'ai pour tout artifice
Les pleurs que vous voyez; pourront-ils moins qu'Ulysse?
Emploîrai-je des traits moins sûrs de vous toucher?...
Adieu, Seigneur, gardez un courroux qui m'est cher.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ACHILLE, PATROCLE.

ACHILLE.

Quelque fierté qu'on ait, quelque serment qu'on fasse,
Patrocle, il faut aimer. Tu me croyois de glace;
Achille te sembloit devoir tout dédaigner:
Tu vois, ainsi qu'un autre, il s'est laissé gagner.
J'aime; je suis touché, je fais gloire de l'être.
L'heure enfin est venue, où loin d'agir en maître,
En héros, qui par-tout veut être le vainqueur,
Je me rends, et connois les foiblesses d'un cœur.

PATROCLE.

N'appellez point foiblesse un tribut légitime.
Vous vous justifiez! aimer donc est-ce un crime?
Seigneur, vous me semblez toujours fils de Thétis.
Loin les cœurs qui se sont de l'amour garantis,
S'il en est. Quoi! les Dieux vous serviront d'exemples;
La beauté dans l'Olympe aura trouvé des temples,
Et vous serez honteux de lui sacrifier!

C'est

C'est bien plutôt matiere à se justifier.
Votre Princesse a tout ; je vois tout dans la mienne,
Et soit que de leurs traits mon esprit s'entretienne,
Soit qu'il regarde aussi leur amour, leur vertu,
(Car l'un n'est point par l'autre en leurs cœurs combattu)
J'en prise la conquête : une telle victoire
Ne rend point votre cœur infidele à la gloire.

ACHILLE.

Voici d'autres combats qui me sont apprêtés....
De quel air vient à nous le Chef des Députés ?
Vois son port, ses regards.

PATROCLE.

Tout parle dans Ulysse.
Ajax le suit. Que l'un découvre d'artifice !
L'autre agit sans détours. (*Il sort.*)

SCENE V.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ULYSSE.

Vous me voyez, Seigneur,
Plus encor comme ami que comme Ambassadeur.
Vous souvient-il des lieux où sous un mol ombrage,
On faisoit, malgré vous, languir votre courage ?
De Nymphes entouré vous perdiez vos beaux jours.

Thétis d'un vain danger laissoit passer le cours.
Je vous vis ; j'approchai sous un habit de femme :
De l'amour des hauts faits, je vous enflammai l'ame.
On vous y vit courir : ce fut par mon moyen.
Je ne viens point ici vous reprocher ce bien.
Je ne viens que vous rendre, avec dons, la Princesse,
Au nom du fier Atride et de toute la Grece ;
Ne laisserez-vous point fléchir votre courroux ?
Faut-il que nos transports durent autant que nous ?
Jusqu'au départ, du moins, suspendez vos querelles.
Songez que d'actions mémorables et belles
Vous perdez ; car chez vous vaincre et combattre est un.
Vous n'êtes pas de ceux qui n'ont qu'un sort commun :
Contens pour le remplir d'une seule victoire,
Par le devoir, sans plus, ils marchent à la gloire.
Le monde attend de vous de plus puissans efforts.
Si vous ne voulez pas séjourner chez les morts,
Par de nouveaux dangers distinguez-vous des hommes.
Hector en a semé la carriere où nous sommes.
Nous ne les cherchons plus : ils nous viennent trouver.
Ilion qui bornoit ses vœux à se sauver,
S'est rendu l'attaquant : cette superbe Ville
Prétend brûler nos nefs en présence d'Achille.
Vous verrez vos amis sur la terre étendus,
Les Dieux Troyens vainqueurs, les Dieux Grecs confondus.
Cette Troye à son tour plaignant notre misere :
Voilà, voilà, Seigneur, des sujets de colere.

ACHILLE.

Vous n'êtes pas réduits encore à cet état ?

ULYSSE.

Et le faut-il attendre ? Est-il de Potentat,
De simple Grec qui pût se plaire en sa patrie,
Voyant de notre nom la gloire ainsi flétrie ?

ACHILLE.

Si l'intérêt des Grecs est d'employer mon bras,
Pourquoi d'Agamemnon ne se plaignent-ils pas ?
Quand ce chef a payé de mépris leurs services,
N'ai-je pas condamné tout haut ses injustices ?
Princes, je ne sais point trahir mes sentimens ;
Rappellez dans vos cœurs ses mauvais traitemens,
Vous verrez que chacun a sujet de se plaindre.
Endurez, j'y consens ; rien ne doit vous contraindre :
Je vous laisse venger le foible Ménélas,
En servant toutefois ces deux freres ingrats,
Est-il, Princes, est-il de Grec qui se dût taire ?
J'ai fait éclat pour tous ; je veux encor le faire.

ULYSSE.

Ah ! ne rappellez point les déplaisirs passés !
Je veux qu'Agamemnon nous ait tous offensés ;
Il faut n'y plus songer, et que notre mémoire
Se charge du seul soin d'acquérir de la gloire.

ACHILLE.

Est-ce en le redoutant qu'on espere en trouver ?
La gloire est pour lui seul, il sait nous l'enlever.

ULYSSE.

Evitons donc au moins la honte et l'infamie ;
Empêchons, s'il se peut, que la Grece ne die :
« Je suis mere féconde en enfans malheureux ;
» J'ai formé des Héros, Troye a triomphé d'eux.

» Réduire à les revoir sans lauriers en leur ville,
» Je ne souffrirai plus qu'ils quittent ces asyles ;
» Qu'ils laissent leurs foyers, et cherchent aux combats
» Un renom que les Dieux ne leur accordent pas. »

AJAX.

Je saurai m'exempter de cette obscure vie,
Et veux vaincre ou mourir aux champs de la Phrygie :
Moi vivant, un Berger ne sera point chez soi
Tranquille possesseur de l'épouse d'un Roi !
J'aurai des compagnons à punir cet outrage !
Vous verrez plus d'un chef tenir même langage !
D'un même esprit que tous, Seigneur, soyez porté :
Nous nous sommes ligués contre cette cité ;
Si quelque Grec se plaint, qu'on remette la peine
A des tems où les Dieux auront fait rendre Hélene.
Vous les aurez alors contre vos ennemis ;
Et, si vous me mettez au rang de vos amis,
Si vous trouvez qu'Ajax ait assez de vaillance,
Moi-même je veux aider dans la vengeance :
Aidez-nous dans ce siége, appuyez nos efforts.
Ces murs pris ou laissés, les miens et moi, pour lors,
Nous vous servirons tous contre un Prince coupable.

ACHILLE.

Le fier Agamemnon n'est pas si redoutable :
Mon bras y suffira, comme il a cru le sien
Capable de dompter sans moi le mur Troyen.
Votre offre, cependant, Seigneur, doit me confondre.

AJAX.

Ce n'est pas encor-là comme il faut nous répondre.
Nous verra-t-on venger un tel affront sans vous ?

ACHILLE.

Sans moi ? qui touche-t-il qu'un malheureux époux ?
L'union n'étoit pas si grande en nos Provinces
Que nous dussions tous suivre en esclaves ces Princes.

AJAX.

En esclaves ? nous, Rois ! dites en compagnons.
Tenons-nous de leurs mains les lieux où nous regnons?
Le sang d' trée a-t-il du pouvoir sur le nôtre ?
Sommes-nous dépendans, vous, ni moi d'aucun autre ?
Ulysse voudroit-il qu'on dît qu'étant forcé,
Il a de ses pareils l'intérêt embrassé ?
Non sans doute.

ULYSSE.

Il falloit venger nos diadêmes;
L'affront fait à ces Rois retomboit sur nous-mêmes.
J'entrai dans leur parti de mon pur mouvement;
Rien ne m'y contraignit qu'un juste sentiment.
Cette même raison vous donna même envie:
Est-elle autre aujourd'hui que dix ans l'ont suivie ?
Nous nous sommes enfin à poursuivre engagés;
Laisserons-nous des murs, si long-tems assiégés ?
Des murs qui pour jamais aux Princes de la Grece
Seroient un monument de honte et de foiblesse ?

AJAX.

Après dix ans d'assauts, s'il nous les faut quitter,
Quels peuples ne viendront chez nous nous insulter ?

ACHILLE.

Quand j'ai lieu de me plaindre on ne me convainc gueres
Ce que vous alléguez en faveur de ces freres,

L'un d'eux, à mon égard, le détruit aujourd'hui:
Je veux bien vous payer de raisons, et non lui.

ULYSSE, *à Ajax.*

Seigneur, laissons à part les disputes frivoles....
(*A Achille.*)
Et vous, fils de Thétis, écoutez mes paroles.
Vous croyez que ce Chef pour unique raison
N'a que de réparer l'honneur de sa maison;
Qu'aussi-tôt contre vous il reprendra la haine?
Vous en allez juger par ce qui nous amene.
Rempli des qualités qui vous font estimer,
Ce Prince recommence encore à vous aimer.
Il ne tiendra qu'à vous d'unir vos deux familles:
Nous vous offrons l'hymen de l'une de ses filles.
Toutes ont des appas: il vous promet le choix,
Et pour dot sept cités, dignes d'autant de Rois;
Cardamille, la moindre, abonde en pâturages.

ACHILLE.

D'autres seroient flattés par de tels avantages;
Pour moi je les méprise, et je ne veux le nom
D'ami, ni d'allié du fier Agamemnon.
Qu'il garde ses cités, ses présens et sa fille:
On ne me verra point entrer dans sa famille;
Non même s'il m'offroit sept Empires divers,
Non quand on m'offriroit en dot tout l'univers.

AJAX.

Vit-on jamais colere à la vôtre pareille?

ULYSSE.

Pensez-y, croyez-nous; que la nuit vous conseille.

ACHILLE.

Le conseil en est pris.

AJAX.

L'est-il ? Nous vous laissons.

ULYSSE.

Peut-être Briséis appuiera nos raisons,
Et sur le cœur d'Achille étant toute puissante,
Du respect de nos Chefs sera reconnoissante.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE, PHŒNIX, ARBATE.

PHŒNIX.

Dois-je croire, Seigneur, qu'Ulysse ait vainement
Essayé d'adoucir votre ressentiment ?
On dit plus : vous partez, votre flotte nous quitte.
Les Grecs n'ont, après tout, rien fait qui le mérite.
Mais vos amis, mais moi ; car Phœnix en ceci
Prétend avoir à part ses intérêts aussi.
Je vous ai dans mes bras porté dès votre enfance.
Quand vous eûtes passé ce tems plein d'innocence,
Une jeunesse ardente exigeoit d'autres soins ;
Je les pris avec fruit : vos faits en sont témoins.
Le succès de ces soins devoit, en récompense,
Donner à mes conseils chez vous plus de créance ;
C'est le prix que j'en veux. Peut-être vous croyez
Par quelqu'amour pour moi me les avoir payés.
Il est vrai, vous m'aimiez pendant votre jeune âge ;
Aujourd'hui j'en demande un nouveau témoignage.
Ceux que vous m'en donniez, quand, d'un air gracieux,
Enfant, vous ne tourniez que sur moi seul vos yeux ;

Ceux que j'en recevois, lors que votre jeunesse,
En ne me cachant rien, me combloit d'alégresse,
Ne me suffisent pas aujourd'hui que je voi
De ce fatal courroux les Grecs se prendre à moi:
« Que ne lui donnoit-il une humeur moins farouche? »
Voilà ce que l'on dit d'une commune bouche;
Et de tous les malheurs prêts à tomber sur nous,
C'est votre Gouverneur qu'on accuse, et non vous.

ACHILLE.

Je n'ai point oublié vos soins et votre zele,
J'en conserve dans l'ame un souvenir fidele;
Mais ne prétendez-pas que, contre mon honneur,
L'amour que j'ai pour vous me fléchisse le cœur.
Si vous en attendiez de pareils témoignages,
Vous deviez m'enseigner à souffrir les outrages.
L'avez-vous fait?

PHŒNIX.

Seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et vous n'avez que trop à mes vœux répondu.
J'approuve la fierté; mais, enfin, les injures
Se peuvent réparer: elles ont leurs mesures.

ACHILLE.

Un cœur comme le mien ne leur en peut donner.

PHŒNIX.

Il le doit: la grandeur consiste à pardonner;
Jamais ce sentiment n'a de gloire flétrie.
Je ne vous voulois point alléguer la patrie,
Me flattant d'un crédit que je devrois avoir,
Et voulant sur votre ame éprouver mon pouvoir;
Je dédaignois aussi les adresses d'Ulysse,

Honteux qu'il nous fallût employer l'artifice.
Sans ce secours les Grecs vous parlent par ma voix :
« Nous venons, disent ils, implorer vos exploits,
» Seigneur ; ils nous sont dus, et nos propres exemples
» Ont accru la valeur qui vous promet des temples. »

ACHILLE.

Je ne dois qu'à vous seul. En vain devant les yeux
On me met du public l'intérêt spécieux :
Comme si Sparte étoit la Grece toute entiere !
Les lieux où Ménélas a reçu la lumiere,
Ceux encore où l'on voit ces freres obéis,
Ont eu part à l'ouvrage, et non point mon Pays.
Cependant, j'accourus pour eux à cette guerre ;
Pour eux je vins chercher la mort en cette terre.
Je n'avois nul sujet de haïr les Troyens :
Pâris m'a-t-il ravi mes amours, ni mes biens ?
Agamemnon l'a fait ; c'est Argos, c'est Mycene
Qui devroient ressentir les effets de ma haine.
Laissons-les, leur Monarque est encor trop heureux
Que je n'apporte ici nul obstacle à ses vœux.
A l'entour de ces murs je vous laisse combattre :
Les Dieux les ont bâtis, nous voulons les abattre.

PHŒNIX.

Ces mêmes Dieux les ont à périr condamnés ;
Et puis cette raison qu'à tort vous me donnez,
S'il faut vous en parler sans que l'on dissimule,
Dans le cœur des humains jette peu de scrupule.
Enfin, quand ces raisons ne vous pourroient toucher,
Songez au long repos qu'on peut vous reprocher.
Lorsque chacun de nous à l'envi se signale,

Que les soldats ont même une ardeur sans égale,
Achille est dans sa tente, et donne à Briséis
Les momens qu'il devroit donner à son Pays.

ACHILLE.

Phœnix, je vous arrête : on sait quel est Achille,
Qu'il aime, et qu'en sa tente il demeure tranquille,
Tout est égal, j'ai trop établi mon renom :
Je l'étendrai plus loin. Je veux qu'Agamemnon
Me satisfasse enfin, non point par des paroles;
Ses excuses, ses dons, ses offres sont frivoles.
Aussitôt qu'Ilion sera pris ou laissé,
Il verra ce que c'est de m'avoir offensé ;
Que tous vos chefs unis embrassent sa défense,
J'en ferai d'autant plus éclater ma vengeance.
Quiconque entreprendra d'entrer dans nos débats,
Attirera sur soi ma colere et mon bras.

PHŒNIX.

Qu'entends-je ? à quel excès monte votre colere !
Vous attaquez la Grece, une seconde mere !...
O destins ! quels forfaits ont mérité ces maux ?
Nous rejetterez-vous en d'éternels travaux ?...
Bienheureux Ilion, nous te portons envie !
Je ne vois point les tiens déchirer leur patrie.
Puisse Phœnix mourir dès qu'on t'aura vaincu ?...
Après ce que j'entends, Seigneur, j'ai trop vécu.
Je m'en retourne au camp.

ACHILLE.

Quoi ! si-tôt ? Ah ! mon pere,
Avez-vous en horreur un fils qui vous révere ?
Je pars demain ; venez honorer notre cour....

Accordez-moi, du moins, le reste de ce jour.
A l'entour de ces murs tout est calme et tranquille;
Je n'entends aucun bruit au camp, ni dans la Ville:
L'aurore est avancée; Hector eût pris ce tems,
S'il eût voulu sortir avec ses combattans.
Aux fatigues de Mars donnez quelque relâche:
Demain vous reprendrez cette pénible tâche....
Mais que nous veut Patrocle? Il accourt....

SCENE II.

PATROCLE, ACHILLE, PHŒNIX, ARBATE.

PATROCLE.

Les Troyens
Ont laissé de leurs murs la garde aux citoyens;
Leurs guerriers vont sortir pour finir la querelle.

PHŒNIX.

Adieu, mon fils; je vais où le danger m'appelle.
Plût aux Dieux que ce fût seulement par devoir!
Vous venez d'y mêler encor le désespoir.

ACHILLE.

Ah! mon pere....

PHŒNIX.

Est-ce à moi qu'un nom si doux s'adresse?...
On m'attend: nous allons combattre pour la Grece;
C'est à vous de nous suivre, ou de m'abandonner.
Vous n'avez qu'un moment à vous déterminer.

(*Il sort.*)

SCENE III.

SCENE III.

ACHILLE, PATROCLE, ARBATE.

ACHILLE.

Dis-moi, me plains-je à tort? L'enlévement d'Hélene
Occupe jusqu'aux Dieux; après dix ans de peine,
Celui de Briséis est encore à venger.
Maintiendrai-je un parti qui me laisse outrager?
Non. Phœnix toutefois m'a touché, je l'avoue;
Mais que faire? Un démon de nos pensers se joue.
Contre les Phrygiens j'employois mes efforts;
Les Dieux ont dans mon cœur jetté d'autres transports;
Car, après tout, j'exerce un courroux légitime:
La plupart de nos chefs ont beau m'en faire un crime,
L'affront dont leur parti veut être satisfait
Importe beaucoup moins que le tort qu'on m'a fait.
Qu'ils achevent sans moi l'entreprise de Troye,
Tant qu'ils soient sur le point de devenir sa proie;
Qu'Agamemnon l'avoue, et qu'Ilion ait mis
Dans le dernier malheur mes derniers ennemis:
En présence des Dieux je le proteste encore,
Mon bras refusera le secours qu'on implore.
Allons dans nos Etats attendre ce moment;
Nous serons aujourd'hui spectateurs seulement.

PATROCLE.

Vous le pouvez, ces champs sont pleins de vos trophées:
Il n'est point d'actions qui n'en soient étouffées.

Pour moi, me sieroit-il de n'être que témoin
D'un combat dont je sais que ma gloire a besoin ?
Je n'ai point assez fait ; mon cœur doit se le dire.
Ce n'est pas que Patrocle aux premiers rangs aspire,
Toutefois .... Mais que sert enfin de souhaiter ?
Pour survivre à soi-même, il faut exécuter.
Des ombres du commun le favori d'Achille,
Confondu chez les morts, suivroit la tourbe vile !
Permettez-lui, Seigneur, de se rendre aujourd'hui
Digne de l'amitié que vous avez pour lui.

ACHILLE.

Va, ton projet est beau : non que ta renommée
Parmi les nations ne soit déja semée.
Tu peux dès à présent ne mourir qu'à demi :
Je me fais un honneur de t'avoir pour ami.
Suis pourtant ton dessein : je te loue, et moi-même
Je me dois applaudir du choix de ce que j'aime.
Patrocle et Briséis consolent mes chagrins :
Veuillent les Dieux unir quelque jour nos destins !
Cependant, songe à toi dans cette âpre carriere :
Je ne suis pas le seul qui t'en fais la priere ;
Tes jours touchent encor d'autres cœurs que le mien :
Reviens victorieux du combat ; mais revien.

PATROCLE.

Le sort en est le maître : il faut le laisser faire.
Qu'on soit dans les combats prudent ou téméraire,
On tombe également ; et souvent le danger
S'acharne sur celui qui veut se ménager.
Mais le danger n'est pas ce qu'il faut qu'on regarde :
La dépouille d'Hector vaut bien qu'on se hasarde.

ACHILLE.

Ami, pourquoi ce choix? Qui l'oblige aujourd'hui
Parmi tant de guerriers de n'en vouloir qu'à lui?

PATROCLE.

Quoi! son bras tous les jours aux Grecs se fera craindre,
Tous les jours nous aurons de nouveaux morts à plaindre?
Vous absent, sur lui seul chacun aura les yeux,
Et je le pourrois voir, sans en être envieux?
Lui seul de ces remparts empêchera la prise?

ACHILLE.

Ami, te dis-je encor, laisse cette entreprise.
Ce n'est pas que je mette en doute ta vertu;
Mais connois-tu cet homme, enfin, le connois-tu?

PATROCLE.

Oui, Seigneur, je me jette en un péril extrême;
Mais je prétends aussi me connoître moi même.
On m'a vu quelquefois affronter des guerriers:
Aujourd'hui que j'aspire à de nouveaux lauriers,
Chercherai-je l'âme?

ACHILLE.

Qui te l'a dit? Tu passes
De la terreur des Grecs aux ames les plus basses.

PATROCLE.

Donnez-moi votre armure, Hector me cherchera.

ACHILLE.

J'en doute; mais sur toi chacun s'attachera.

PATROCLE.

Elle redoublera ma force et mon courage.

ACHILLE.

Si tu crois en pouvoir tirer quelque avantage.

(*A Arbate.*)

Je te l'accorde . . . . Arbate, il faut la lui donner.

(*Arbate sort.*)

(*A Patrocle.*)

Prends garde, encore un coup, de trop t'abandonner.
Pousse les Phrygiens, redouble leurs alarmes;
Ne te vas point aussi jetter seul dans leurs armes.
Reviens, pour ton ami, ménager de tes jours:
Si tu ne l'es pour moi, sois-le pour tes amours,
Sois-le, enfin; c'est à moi d'en répondre à Lydie.
Notre commun bonheur va rouler sur ta vie.

PATROCLE.

Mes jours sont-ils si chers, Seigneur; et savez-vous
Si l'on vous avoûra d'un sentiment si doux?
Je me flatte pourtant. Protégez ce que j'aime.
Nous avons à Lydie ôté le diadême;
J'aidai les Conquérans à lui ravir ses biens:
Mort ou vif je la veux récompenser des miens.
Tout est en votre main; tenez-lui lieu de frere.

ACHILLE.

Tu t'en acquitteras toi-même.

PATROCLE.

Je l'espere.
Quel que soit le démon dont ce mur s'appuîra,
Vous me regarderez, et cela suffira.
Je reviendrai tantôt mettre aux pieds de Lydie
Le succès glorieux d'une action hardie;
Sinon, votre devoir est de la consoler.

ACHILLE.

Patrocle, embrasse-moi ! je ne te puis parler ....
La voici. Ton dessein, sans doute, est connu d'elle ?
Arbate l'aura dit ?

SCENE IV.

LYDIE, ACHILLE, PATROCLE.

LYDIE.

AMI, quelle nouvelle !
Que vient-on de m'apprendre ? Eh ! quoi, sans mon congé,
Vous vous êtes, Patrocle, au combat engagé ?

ACHILLE.

Je le laisse avec vous : faites agir, Madame,
Tout ce que vous avez de pouvoir sur son ame.

LYDIE.

En ai-je assez, hélas !

ACHILLE.

Essayez : j'ai tout dit.
Voyez si vous aurez sur lui plus de crédit ;
Qui résiste à l'ami, se rend à la maîtresse.

(*Il sort.*)

SCENE V.

PATROCLE, LYDIE.

LYDIE.

VOILA donc votre amour ! C'est-là cette tendresse
Que vous me promettiez, après qu'on m'eût ôté
Biens et sceptre, enfin tout, jusqu'à la liberté ?
Quand Achille s'en vint désoler notre terre,
Si quelqu'un signala son nom dans cette guerre,
Ce fut vous. L'oserai-je à ma honte avouer ?
Je cherchai dans mes maux matiere à vous louer.
Aux dépens de mon cœur vous vous fîtes connoître :
Ce me fut un plaisir de vous avoir pour maître.
Je ne regrettai point ce que j'avois perdu ;
Je l'aurois refusé, si l'on me l'eût rendu.
Et vous, cruel ! et vous, pour toute récompense,
Vous mettez avec moi votre gloire en balance,
Vous ne l'y mettez point, j'ai pour vous moins d'appas :
Cependant, on a vu que je n'en manque pas.
Avant que d'être ici comme esclave emmenée,
Les Monarques voisins briguoient mon hymenée ;
Tous me vinrent offrir leur aide en mes malheurs :
Je les vis tous périr, sans leur donner de pleurs ;
Je fis des vœux pour vous, ingrat ! contre moi-même.

PATROCLE.

Que ces Rois sont heureux ! mourir pour ce qu'on aime !
Mériter doublement de vivre en l'avenir....

LYDIE.

Je vous demande moins et ne puis l'obtenir.
Ne me préférez plus un fantôme de gloire.
Après m'avoir conquise est-il quelque victoire
Qu'un cœur ambitieux ne doive dédaigner?
Ne vous suffit-il pas d'avoir su me gagner?
Considérez l'état où je serois réduite,
Si ce combat avoit une funeste suite!

PATROCLE.

Achille vous seroit toujours un protecteur.

LYDIE.

Achille est de mes maux le principal auteur;
Et vous, par ce discours, vous offensez Lydie:
Qu'ai-je besoin sans vous de conserver ma vie?
Si le destin me veut à ce point affliger,
Les enfers me sauront contre tous protéger.

PATROCLE.

Madame, au nom des Dieux, cessez de me confondre.
Voici ce que je puis, en deux mots vous répondre.
Plût aux Dieux qu'il fallût mettre mon sang pour vous,
Le trépas n'auroit rien qui ne me semblât doux.
Mille fois en un jour demandez-moi ma vie,
Vous serez avec joie aussitôt obéie:
Je ne préfére point ma gloire à vos attraits;
Du deshonneur, sans plus, j'appréhende les traits:
Vous y devez pour moi vous même être sensible.
On s'en va renverser ce mur inaccessible.
Verrai-je pour un jour, tous mes jours diffamés?
Vous me haïriez lors autant que vous m'aimez:
Quand vous le souffririez, je me dois satisfaire.

LYDIE.

Va, de tels sentimens ne me sauroient déplaire.
J'ai voulu t'émouvoir ; mais si je l'avois fait
Je m'en applaudirois, peut-être, avec regret.
Rien ne presse ; jouis encor de ma présence.
Tes projets sont remplis de trop d'impatience :
Je te laisse à l'honneur sacrifier ce jour ;
Mais tu me dois aussi quelques momens d'amour....
(*Voyant entrer Arbate.*)
Le Ciel nous les envie ; Arbate te vient dire
Que tout est prêt, que tout à ta gloire conspire....
Peut-être à mon malheur !

PATROCLE.

Madame, espérons mieux.

LYDIE.

Avant que de courir à ces funestes lieux,
Approche et tends la main. Celle-ci t'est donnée
Pour gage des douceurs d'un fidele hymenée.
Te voici mien, Patrocle, et tu n'es plus à toi.
Sois avare d'un sang que je prétends à moi....
J'entends déja le bruit des premieres alarmes :
Allons ; mes propres mains te vétiront les armes.
Promets-moi, tout au moins, de modérer ton cœur.

PATROCLE.

Je vous promets de vaincre, après cette faveur.

Fin du second Acte.

On ne connoît point le reste du plan de cette Tragédie, et il n'y a pas d'apparence que La Fontaine l'ait achevée. On voit seulement qu'il a fait beaucoup de corrections aux vers de ces deux premiers actes, et qu'il avoit le dessein de changer quelque chose au plan. C'est ce qui paroît par cette note, placée à la tête du manuscrit.

« Peut-être faut-il, au quatrieme acte, qu'Ulysse et Phœnix tâchent d'obliger Achille à souscrire qu'on donne à Patrocle la sépulture. »

LE
FLORENTIN,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN VERS,
PAR LA FONTAINE.

A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DU FLORENTIN.

HARPAGÊME, Bourgeois de Florence, veut épouser sa pupille Hortense, qui ne l'aime point, parce qu'il est bourru, bizarre, jaloux, et qu'elle paye de retour la tendresse de Timante, qui n'a aucun de ces défauts. Harpagême, malgré les avis de sa mere et de Marinette, sa servante, qui lui prédisent que sa jalousie lui attirera quelque malheur, enferme Hortense sous les serrures et les verroux, et Timante tâche à la lui ravir. Le Tuteur, pour faire cesser les poursuites de ce rival et s'en venger, a commandé un piége dans lequel Timante doit se prendre, lorsqu'il cherchera à s'introduire dans l'appartement d'Hortense; et, voulant connoître les vrais sentimens de celle-ci, le Tuteur prend le costume d'un Docteur des parens de sa pupille, et se présente à elle pour l'exhorter à

accepter la main d'Harpagême. Hortense, que Marinette a prévenue de ce déguisement, raconte au faux Docteur ses amours avec Timante, et accuse Harpagême de les avoir fait naître lui-même, par son excessive défiance. Timante, instruit aussi du projet de vengeance d'Harpagême, gagne le Serrurier, auteur de la machine, que l'on apporte, et dans laquelle Harpagême reste pris, en voulant l'essayer. Timante et Hortense s'en vont ensemble. Harpagême appelle du secours pour qu'on le délivre, afin de courir après les deux amans; mais on vient au contraire l'arrêter, de la part du Sénat, pour le punir des vexations qu'il a exercées contre Hortense, et lui faire rendre compte de l'administration des biens de cette jeune personne, qui épouse Timante.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE FLORENTIN.

LE Chevalier de Mouhy (Abrégé de l'Histoire du Théatre François, tome premier, pages 201 et 202,) prétend que cette Piece étoit d'abord en trois actes ; et le Duc de La Valliere (Bibliotheque du même Théatre, tome troisieme, page 42) dit en deux. « Elle eut treize représentations de suite, dans sa nouveauté, continue le Chevalier de Mouhy, et beaucoup de succès. Elle est très-agréable et restée au Théatre. Elle fait toujours plaisir à ses reprises, quand les rôles principaux sont bien rendus. »

« L'intrigue de cette Comédie est foible ; mais le jeu des Acteurs y fait beaucoup. (Parfaict, Histoire du Théatre François, tome douzieme, page 484.) La scene entre le Florentin

et sa pupille est excellente et demande bien de la finesse de la part de l'Actrice. Elle fut jouée d'original par Mademoiselle Raisin ; puis Mademoiselle Le Couvreur l'adopta et mit cette Piece à la mode, par l'art et les graces de son jeu. Mademoiselle Grandval fit ensuite briller ce personnage par l'heureux talent dont la nature l'avoit douée pour les rôles du Comique noble. »

L'Abbé de La Porte, dans ses Anecdotes Dramatiques, tome premier, pages 380 et 381, donne à cette Comédie la même origine qu'à la satyre du même titre, que La Fontaine fit pour se venger de Lully, qui après lui avoir demandé les paroles d'un Opéra, ne voulut plus en faire la Musique ; mais nous croyons qu'il se trompe, ainsi que nous l'avons dit dans la Vie de La Fontaine.

Le Florentin est une des petites Pieces que l'on joue le plus souvent, et que l'on revoit avec le plus de plaisir.

LE
FLORENTIN,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN VERS,
PAR LA FONTAINE;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 20 Juillet 1683.

PERSONNAGES.

HARPAGÊME.

HORTENSE, sa Pupille.

TIMANTE, Amant d'Hortense.

AGATHE, Mere d'Harpagême.

MARINETTE, sa Servante.

UN SERRURIER ET SES GARÇONS.

UN EXEMPT.

DES ARCHERS.

La Scene est à Florence, dans la Maison d'Harpagême.

LE FLORENTIN, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je ? Êtes-vous fou, Timante ? Ignorez-vous
A quel point est féroce un Florentin jaloux ?
Vous êtes son rival. Transporté de colere,
Il fait, de vous tuer, sa principale affaire :
Et, loin d'envisager ces périls évidens,
Vous venez dans sa chambre ! Où donc est le bon sens ?

TIMANTE.

Oui, je sais tout cela, Marinette ; mais j'aime.
Voyant sortir d'ici le brutal Harpagême,
J'ai voulu profiter...

MARINETTE.

Vous ne savez donc pas ?
A peine est-il sorti, qu'il revient sur ses pas.
Occupé seulement de l'âpre jalousie,
Rien ne peut l'assurer ; de tout il se défie.
S'il faut, en revenant, qu'il vous trouve en ces lieux...

TIMANTE.

Va, va, j'ai mes raisons pour paroître à ses yeux.
Mais, de grace, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpagême toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE.

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de votre seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre, où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour regne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différens ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenats, et quinze ou vingt verroux.
Voilà le plan du fort, où ce bourru jaloux
Enferme, avec grand soin, la malheureuse Hortense;
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.
Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul, il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul, il passe, en tout tems, la journée avec elle,
A la voir tricotter ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-tems plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux;
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitarre,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.

La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée, alors qu'elle tricotte,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphans pour lui qui l'alarment. Soudain
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant, par ses clameurs, éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rode, il fait par tout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable qu'on connoît diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin.

TIMANTE.

Le malheureux! l'on sait comment il traite Hortense:
Par mes soins la Justice en a pris connoissance.
Je puis, par un arrêt, tromper sa passion;
Mais je crains de le mettre en exécution.

MARINETTE.

S'il falloit qu'il en eût la moindre connoissance,
Le poignard aussi-tôt vous priveroit d'Hortense.
Parlant sur ce chapitre, il nous a dit cent fois,
Qu'avant que se soumettre à la rigueur des loix,
Il choisiroit plutôt le parti de la pendre,
Et qu'il aimeroit mieux l'étouffer que la rendre.

TIMANTE.

Cette lettre pourra traverser ses desseins.
A ses yeux je feindrai de la mettre en tes mains,

Te priant de la rendre entre celles d'Hortense.
Toi, pour ne point marquer aucune intelligence,
Tu la refuseras, avec emportement.

MARINETTE.

J'entends. Mais gardez-vous de lui dans ce moment;
Il fait faire, dit-on, un ressort qu'il nous cache:
A l'achever dans peu son Serrurier s'attache.
Déja...

TIMANTE.

Le Serrurier s'en est ouvert à moi:
C'est un homme d'honneur. Il m'a donné sa foi,
Moyennant quelqu'argent que j'ai su lui promettre.
De concert avec lui, j'ai dicté cette lettre;
Pour punir d'un jaloux les desirs déréglés,
Je viens exprès...

MARINETTE.

Il entre....

SCENE II.

HARPAGÊME, AGATHE, TIMANTE, MARINETTE.

MARINETTE.

Allez au diable, allez;
Pour qui me prenez-vous, et quelle est votre attente?
Merci! diantre! ai-je l'air d'une fille intrigante?

HARPAGÊME.

Que vois-je?

TIMANTE.

Eh ! Marinette, un mot, écoute-moi !

MARINETTE.

Ne m'approchez pas.

HARPAGÊME.

Bon !

TIMANTE.

Cent louis sont pour toi ;
Les voilà.

MARINETTE.

Je n'ai point une ame intéressée.

TIMANTE.

Quoi !....

MARINETTE.

Ces poings puniront votre infâme pensée,
Si vous restez.

TIMANTE.

Hortense est commise à tes soins ;
Pour m'obliger, rends-lui ce billet, sans témoins.

HARPAGÊME, *arrachant la lettre.*

Ah ! ah ! perturbateur du repos du ménage,
Tu veux donc la séduire, et me faire un outrage !

TIMANTE, *l'épée à la main, en s'enfuyant.*

Redonne-moi la lettre, ou ce fer que tu voi...

HARPAGÊME.

Barthélemi, Christophe, Ignace, Ambroise, à moi !

SCENE III.

HARPAGÊME, AGATHE, MARINETTE.

MARINETTE.

Comme il fuit !

HARPAGÊME.

Il fait bien ; car cette mienne épée,
Dans son infâme sang alloit être trempée.
Mais de le voir ici me voilà tout outré.
Comment est-il venu ? comment est-il entré ?

MARINETTE.

J'étois là-bas au frais, quand je l'ai vu paroître :
Je suis soudain rentrée, il m'a suivie en traître,
Me disant qu'il vouloit m'enrichir pour toujours,
Que je prisse le soin de servir ses amours,
Et, faisant succéder les effets aux paroles,
Il m'a voulu couler dans la main cent pistoles;
Mais j'aurois moins souffert s'il avoit mis dedans,
Ou des cailloux glacés, ou des charbons ardens.
Je creve quand je pense aux offres insolentes...

HARPAGÊME, *à Agathe.*

Ah ! ma mere, voilà la perle des servantes !...
(*A Marinette.*) (*A Agathe.*)
Embrasse-moi, ma fille.... Auriez-vous cru cela ?
Eh bien ! avec ces soins, ma mere, et ces clefs-là,
La garde d'une femme est-elle si terrible,
Et croyez-vous encor cette chose impossible ?

AGATHE.

Mon fils, bouleverser l'ordre des élémens,
Sur les flots irrités voguer contre les vents,
Fixer selon ses vœux la volage fortune,
Arrêter le soleil, aller prendre la lune;
Tout cela se feroit beaucoup plus aisément,
Que soustraire une femme aux yeux de son amant,
Dussiez-vous la garder avec un soin extrême,
Quand elle ne veut pas se garder elle-même.

HARPAGÊME.

Il n'est pas question d'aller contre les vents,
Ni de bouleverser l'ordre des élémens,
Mais de garder Hortense; et j'ai, pour y suffire,
De bons murs, des verroux, et deux yeux : c'est tout dire.

AGATHE.

Abus. Lorsque l'amour s'empare de deux cœurs
Pour rompre leur commerce et vaincre leurs ardeurs,
Employez les secrets de l'Art, de la Nature,
Faites faire une tour d'une épaisse structure,
Rendez ses fondemens voisins des sombres lieux,
Élevez son sommet jusqu'aux voûtes des Cieux,
Enfermez l'un des deux dans le plus haut étage,
Qu'à l'autre, le plus bas devienne le partage,
Dans l'espace entre eux deux, par différens détours,
Disposez plus d'Argus qu'un siecle n'a de jours,
Empruntez des ressorts les plus cachés obstacles;
Plus grands sont les revers, plus grands sont les miracles :
L'un pour descendre en bas osera tout tenter,
L'autre aiguillonnera ses esprits pour monter.

Sans s'être concertés pour une fin semblable,
Tous deux travailleront d'un concert admirable.
A leurs chants séducteurs Argus s'endormira,
Des verroux, par leurs soins, le ressort se rompra.
De moment en moment enjambant l'intervalle,
Enfin ils feront tant qu'au milieu du Dédale,
Imperceptiblement ensemble ils se rendront,
Et malgré vos efforts, mon fils, ils se joindront.
C'est un coup sûr. Mon âge et mon expérience
Doivent dans votre esprit inspirer ma science :
Je sais ce qu'en vaut l'aune, et j'ai passé par-là.
Votre pere vouloit me contraindre à cela ;
Mais s'il n'eût mis un frein à cette ardeur trop prompte,
Il se seroit trompé sûrement dans son compte,
Mon fils.

HARPAGÊME.

Oh ! mieux que lui j'ai calculé le mien.
Je ne suis pas si sot.... Suffit.... Je ne dis rien....
Mais ouvrons le poulet du damoiseau Timante ;
Apprenons ses desseins, et voyons ce qu'il chante.

(*Il lit.*)

« Pour punir votre jaloux, je me suis rendu maître » de la maison qui est voisine de la vôtre, où j'ai trouvé » les moyens de me faire un passage sous terre, qui me » conduira jusqu'à votre chambre. J'espere que la nuit » ne se passera pas sans que vous m'y voyiez. Je vous en » avertis, afin que votre surprise ne vous fasse rien faire » qui soit entendu de votre bourru. Le même passage » vous servira pour vous faire sortir d'esclavage, et vous

» mettre au pouvoir de la personne qui vous aime le
» plus,

TIMANTE.

Il verra, s'il y vient, un plat de mon métier;
Et je sors pour cela de chez le Serrurier.
Ma foi, Monsieur Timante, on vous la garde bonne!
Oui, pour joindre en repos Hortense à ma personne,
J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
J'ai donc fait, pour cela, construire une machine;
Je la ferai poser dans la chambre voisine.
Pressé par son amour, Timante s'y rendra;
Mais au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
Alors, tout à mon aise, ayant en main ma dague,
Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
Et le tuerai, ma mere, avec plaisir, Dieu sait!
Ensuite, on le mettra dans ma cave, *hîc jacet.*

AGATHE.

Quoi! de tuer un homme auriez-vous conscience?
Loin que votre dessein vous fasse aimer d'Hortense,
Ce coup augmentera sa haine, il est certain.

HARPAGÊME.

Bon, bon! morte est la bête, et mort est le venin.
Depuis que dans ces lieux Hortense est enfermée,
Qu'à ne plus voir Timante elle est accoutumée,
Elle est déja soumise à vouloir m'épouser.
Pour l'y fortifier, j'ai su la disposer
A voir un sien cousin, magistrat, homme sage,
Qu'elle connoît de nom, et non pas de visage:
Elle sait seulement qu'il est en grand crédit.

Étant de ses parens, et de sublime esprit,
Elle ne craindra point d'ouvrir à sa prudence
Les secrets de son cœur, et tout ce qu'elle pense;
Et comme ce grand homme est de mes bons amis,
Afin de m'obliger, ma mere, il m'a promis
Que selon mes desirs il tournera son ame.

AGATHE.

Ce cousin entreprend de changer une femme !
Il est donc assez vain de présumer de soi ?
Et quel est donc ce sot entrepreneur ?

HARPAGÊME.

C'est moi.

AGATHE.

Vous !

HAPAGÊME.

Moi ! De ce cousin j'avois la fantaisie.
Depuis, prenant conseil d'un peu de jalousie,
Qui m'apprend que de tout il faut se défier,
J'ai cru plus à propos de me la confier.
Ce soir, l'obscurité devenant favorable,
Ayant la barbe et l'air d'un homme vénérable,
En habit, et des pieds en tête revêtu
Du fastueux dehors d'une austere vertu,
Je prétends, selon moi, pétrir le cœur d'Hortense,
Et par même moyen savoir ce qu'elle pense.

AGATHE.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein dangereux !
Afin qu'en son ménage un homme soit heureux,
Bannissant de chez lui toute la défiance,
Loin de vouloir savoir ce que sa femme pense,

Il doit fuir avec soin, comme on fuit un forfait,
L'occasion d'apprendre, ou voir ce qu'elle fait.

HARPAGÉME.

Chansons ! Rien ne me peut détourner de la chose.
Afin d'exécuter ce que je me propose,
Faisons venir Hortense en cet appartement.

(*Il sort, et l'on entend plusieurs portes s'ouvrir.*)

SCENE IV.

AGATHE, MARINETTE.

AGATHE.

LE ciel le punira de cet entêtement....
Que de portes ! quel bruit de clefs ! quel tintamarre!

MARINETTE.

De faire voir sa femme un jaloux est avare.

AGATHE.

Oui ; mais qui la confie à la foi des verroux,
Est trompé tôt ou tard.

SCENE V.

HARPAGÊME, AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME.

HORTENSE, approchez-vous;
Monsieur votre cousin en ces lieux va se rendre.
Avec un cœur ouvert ayez soin de l'entendre :
Il est ici tout proche, et je vais l'avertir.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

AGATHE, HORTENSE, MARINETTE.

AGATHE.

AUTANT qu'à vos débats on m'a vu compatir,
Autant ma joie éclate à votre intelligence,
Ma bru ; je vais agir de toute ma puissance,
Pour porter de mon fils l'esprit à la douceur:
Vous, à le caresser, contraignez votre cœur.
Nos petites façons amollissent les ames ;
Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

HORTENSE, MARINETTE.

MARINETTE.

HARPAGÊME, ce soir, sera donc votre époux?

HORTENSE.

Un jaloux furieux, les astres en courroux,
L'horreur d'une prison longue, obscure, ennuyante,
Le repos de mes jours, tout l'ordonne.

MARINETTE.

Et Timante?
Voulez-vous pour jamais renoncer à le voir?
D'être un jour votre époux il conserve l'espoir:
Même il a, m'a-t-il dit, en tête un stratagême,
Qui doit vous délivrer des rigueurs d'Harpagême.

HORTENSE.

Eh! que pourra-t-il faire? Hélas! plus que le mien,
Son intérêt me porte à ce triste lien.
Il m'aime, et m'aimera tant qu'il verra mon ame
Libre, et dans un état à répondre à sa flamme;
Harpagême le hait, sa vie est en danger.
Peut-être quand l'hymen aura su m'engager
Qu'étouffant un amour que l'espoir a fait naître,
Il n'y songera plus; je l'oublierai, peut-être:
J'y ferai mes efforts, du moins. Pour commencer
D'ôter de mon esprit Timante et l'en chasser,
Au cousin que j'attends, je vais ouvrir mon ame,

Implorer ses conseils, pour éteindre ma flamme;
Et, si je ne profite enfin de sa leçon,
Je parlerai, du moins, de ce pauvre garçon.

MARINETTE.

D'accord; mais ce cousin n'est autre qu'Harpagême,
Je vous en avertis.

HORTENSE.

Que dis-tu? Lui?

MARINETTE.

Lui-même.

Poussé par un esprit curieux et jaloux,
Sachant que ce cousin n'est point connu de vous,
Sous un déguisement et de voix et de mine,
Vous donnant des conseils de cousin à cousine,
Il prétend vous tirer de vos égaremens,
Et, par même moyen, savoir vos sentimens.
Pour punir ce bourru, c'est à vous de vous taire,
Et de dissimuler le commerce....

HORTENSE.

Au contraire:
Pour punir dignement sa curiosité,
Je lui vais de bon cœur dire la vérité.
Puisqu'il ose en venir à cette extravagance,
Je vais lui découvrir, sans nulle répugnance,
Tout ce que sent mon cœur, et réduire le sien
A fuir de mon hymen le dangereux lien.
Bien mieux qu'il ne souhaite il s'en va me connoître,
Je m'en ferai haïr par cet aveu, peut-être;
Ou, sachant de quel air je l'estime aujourd'hui,
S'il veut bien m'épouser encor, tant pis pour lui.

MARINETTE.

Il entre... Ah ! que sa barbe est rébarbarative !

HORTENSE.

Il se repentira de cette tentative.

SCENE VIII.

HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, *en Docteur.*

(*A part.*) (*A Marinette.*)

FEIGNONS, pour l'abuser.... En ces lieux envoyé,
Pour mettre en bon sentier votre esprit dévoyé....

MARINETTE.

Ce n'est pas moi, Monsieur.

HARPAGÊME.

Qui donc est ma parente Hortense ?

MARINETTE.

Je ne suis, Monsieur, que la suivante..

HARPAGÊME, *à Hortense.*

Est-ce vous ?

HORTENSE.

Oui, Monsieur.

HARPAGÊME.

(*A Marinette.*) (*A Hortense.*)

Des sieges... Séyez-vous.

(*A Marinette.*)

Regardez-moi... Fermez ce faux jour. Laissez-nous.

(*Marinette sort.*)

SCENE IX.

HARPAGÊME, HORTENSE.

HARPAGÊME.

MA cousine, en ces lieux, de la part d'Harpagême,
Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre pere, en mourant, vous imposa ces loix ;
Mais vous, d'un autre amour étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée,
Et le pauvre Harpagême, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE.

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne ;
Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne.

HARPAGÊME.

Comment ?

HORTENSE.

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avois jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre et farouche,
Je me comptois toujours compagne de sa couche,
Sans amour, il est vrai, toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme étoit fait comme lui ;
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même,

Et j'apprîs, par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il étoit, des mortels, le plus disgracié.

HARPAGÊME.

Quoi! lui-même? comment?

HORTENSE.

Vous le savez, mon pere,
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de tems après la mort du sien,
Harpagême, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au Sénat conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens, bien tournés, s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpagême,
Qui vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison.
Mon jaloux me parut d'un dégoût manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAGÊME, *à part.*

Je déteste!....

HORTENSE.

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAGÊME.

Non pas, non pas.

HORTENSE.

Je vais me contraindre.

HARPAGÊME.

Au contraire,

De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre ame toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE.

Oh! vraiment, j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpagême aujourd'hui,
Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairez rien.... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAGÊME.

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fites dès ce tems le choix d'un galant?

HORTENSE.

Non:
Jamais d'en choisir un je n'eusse la pensée;
Mais Harpagême, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam, malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAGÊME.

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE.

Sans doute,
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étois à ma fenêtre à prendre souvent l'air;
D'un logis près, un homme en faisoit tout de même.
Je ne le voyois pas d'abord; mais....

HARPAGÊME.

Harpagême
Vous le fit remarquer, n'est-ce pas ?

HORTENSE.

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que, sans doute, cet homme étoit-là pour me plaire,
Et m'ordonna, sur-tout, fulminant de colere,
De ne me plus montrer, lorsque je l'y verrois.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorois,
J'examinai ses yeux, son maintien, son visage,
Et je vis qu'Harpagême avoit dit vrai.

HARPAGÊME, *à part.*

J'enrage !

HORTENSE.

Cet homme enfin, Monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimoit tout de bon.
Il est jeune, bien fait, sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs ensemble,
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant....

HARPAGÊME.

Passez, passez sur ses perfections ;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE.

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.

Timante est en vertus (et j'en suis caution)
Tout ce qu'est Harpagême en imperfection.

HARPAGÊME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Que nature pâtit! mais poursuivons.... l'eut-être,
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

HORTENSE.

Non, je ne l'y vis plus; mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, boucher ma fenêtre à l'instant.

HARPAGÊME.

Ah! le bourru! Mais....

HORTENSE.

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux.

HARPAGÊME.

Comment?

HORTENSE.

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins, qui mangeoient des cerises,
Vinrent contre Harpagême, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner:
Ils jettoient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air.
Un noyau vint frapper Harpagême au visage:
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr et jettant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpagême à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés

Ne visoient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colere et perdant patience,
Harpagême après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussi-tôt averti,
Il me donna sa lettre et rentra dans sa cage.
Harpagême revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiégles; enroué,
Fatigué, détestant de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous céler, je confesse
Que je livrai mon ame à de secrets plaisirs,
De voir que mon jaloux fût, malgré ses desirs,
La fable d'un rival, et la dupe...

HARPAGÊME, *à part.*

Ah! je creve...

(*A Hortense.*)

De répondre au billet vous n'eûtes point de treve?

HORTENSE.

D'accord; mais il falloit trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAGÊME.

Vous la trouvâtes?

HORTENSE.

Bon!

Harpagême y pourvut. Pressé par sa foiblesse,
Il voulut consulter une devineresse,
Pour voir s'il seroit seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortons-nous, que j'apperçois Timante.

Harpagême, à sa vue, aussi-tôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main;
Dans l'autre étoit ma lettre. Inquiete en chemin
Comment de la donner je pourrois faire en sorte;
Un homme qui fendoit du bois devant sa porte,
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser;
Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpagême.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours.
Moi, qui mettois mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offroit sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne:
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui, dans ce tems, cherchoit ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée;
Mais, comme heureusement ma lettre étoit donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas: j'y revins avec lui;
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute.

HARPAGÊME.

(*A part.*) (*A Hortense.*)
Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE.

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagême.
Il fit secrétement avertir Harpagême,
Par un homme aposté, qu'il vouloit m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devoit me trouver,

Et

Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé ;
Par cette fausse alarme Harpagême offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Etant accompagné de spadassins à gage,
Fit quinze nuits le guet sous mon appartement,
Et je vis quinze nuits de suite mon amant,
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre;
Par des transports charmans que nos cœurs faisoient naître,
Sans crainte du jaloux, exprimant nos amours,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours,
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices,
Qu'au moment que du jour on voyoit les prémices.
Je me mettois au lit, où, feignant de dormir,
J'entendois mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi:
C'étoit, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAGÊME, *à part.*

Quelle pilule !

HORTENSE.

Hélas ! ce tems ne dura guere,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagere.
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon pere expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser sa main, me voyant obstinée,

Il fit faire un cachot, où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la premiere fois.
Avec ces sentimens, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpagême ?

HARPAGÊME.

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai, beau, bien fait ; d'accord, mais il n'a rien.
Harpagême est jaloux ; j'y consens : il est chiche
De ces tons doucereux ; oui, mais il est très-riche.
Pour en ménage avoir du bon tems, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs, en sent quelque amertume ;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle ; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente,
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante,
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le moi ?

HORTENSE.

Non.

HARPAGÊME.

Comment ! non ? Et pourquoi ?

HORTENSE.

Je connois ma foiblesse ;
Je ne pourrois jamais vous tenir ma promesse.

HARPAGÊME.

Harpagême fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE.

Il sera mon époux ; et que veut-il de plus ?

HARPAGÊME.

Mais vous devez, du moins, lui montrer quelque estime.

HORTENSE.

Epouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

HARPAGÊME.

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE.

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAGÊME.

Peut-être, avec le tems, vous le pourrez aimer.

HORTENSE.

Le tems n'éteindra pas l'ardeur qui me domine.
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAGÊME, *se découvrant.*

Ah ! coquine !
Je n'y puis plus tenir ; connoissez votre erreur,
Voyez, friponne ! à qui vous ouvrez votre cœur !

HORTENSE.

Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur ; quelle métamorphose ?
Pourquoi ? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité,
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAGÊME.

Votre malice en vain s'applique à l'éviter.
Je serai votre époux pour vous persécuter,

Pour vous rendre odieux et Timante et la vie:
A vous faire enrager, je mettrai mon génie !...
(*Il appelle.*)
Marinette !

SCENE X.

MARINETTE, HARPAGÊME, HORTENSE.

MARINETTE.

Monsieur!

HARPAGÊME.

Eh! bien, le Serrurier
Travaille-t-il?

MARINETTE, *paroissant effrayée.*

Ah! ah!...

HARPAGÊME.

Cesse de t'effrayer.
Je viens, sous cet habit, d'apprendre son histoire;
J'ai découvert par-là ce qu'on ne pourra croire.
Malgré ma défiance exacte, en tapinois,
L'aurois-tu cru, ma fille? ils m'ont trompé cent fois!

MARINETTE.

Ah ! les méchantes gens !

HARPAGÊME.

Mais j'en tiens la vengeance!
Timante doit venir pour enlever Hortense:

(*A Hortense.*)

Le piége ici l'attend... Oui, traîtresse ! à vos yeux,
Vous verrez poignarder ce qui vous plaît le mieux.
Nous allons bientôt voir l'essai de cet ouvrage.

SCENE XI.

LE SERRURIER ET SES GARÇONS *qui apportent une cage de fer, à ressort* ; HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

HARPAGÊME, *au Serrurier.*

Est-ce fait ?

LE SERRURIER.

Oui, Monsieur ; et, pour en voir l'usage,
Je vais, tout de ce pas, à vos yeux l'essayer.

HARPAGÊME.

Non, non ; ce n'est qu'à moi que je m'en veux fier :
J'en veux faire l'essai moi-même.

LE SERRURIER.

Eh ! que m'importe !
Sortez donc par ici : passez par cette porte,
Marchez, venez à moi, sans appréhender rien.

(*Harpagême se met dans le piége.*)

Eh ! bien, n'êtes-vous pas pris comme un sot ?

HARPAGÊME.

Fort bien.
On ne peut l'être mieux. La peste ! quelle étreinte !
Otez-moi promptement, la posture est contrainte.

LE SERRURIER.

Vous délivrer n'est plus en mon pouvoir.

HARPAGÊME.

Pourquoi ?

LE SERRURIER.

Je n'en suis plus le maître.

(*Il sort, avec ses Garçons.*)

HARPAGÊME.

Et qui l'est donc ?

SCENE XII.

TIMANTE, HARPAGÊME, HORTENSE, MARINETTE.

TIMANTE.

C'EST moi.

HARPAGÊME.

Comment ! on me trahit ?

TIMANTE.

Non, on te fait justice.
Par cette invention tu forgeois mon supplice,
Et j'en ai fait le tien, pour tirer d'embarras
La belle Hortense.

HARPAGÊME.

Hortense ! Ah ! ne le croyez pas !
Songez qu'à m'épouser votre foi vous engage,
Ou bien que du démon vous serez le partage.

HORTENSE.

Je l'étois sans ressource, en vous donnant la main ;
Mais je crois qu'avec lui l'Oracle est moins certain.

HARPAGÊME.

Ah ! Marinette, à moi ! délivre-moi, dépêche.

MARINETTE.

Je n'oserois, Monsieur; Timante m'en empêche.

TIMANTE.

Vos parens et les miens vont combler notre espoir ;
(*A Harpagême.*)
Allons, Hortense... Adieu, Seigneur, jusqu'au revoir.

HARPAGÊME.

Arrête...

HORTENSE.

Adieu, Monsieur; votre servante.

HARPAGÊME.

Hortense !
Songez....

MARINETTE.

Adieu; prenez un peu de patience.
(*Timante, Hortense et Marinette sortent.*)

SCENE XIII.

HARPAGÊME, *seul, dans le piége.*

ARRÊTE, arrête, arrête.... Holà! quelqu'un, holà! A moi, tôt!

SCENE XIV.

AGATHE, HARPAGÊME.

AGATHE.

EH! bon Dieu! qui vous a huché-là, Mon fils?

HARPAGÊME.

Moi-même.

AGATHE.

Vous?

HARPAGÊME.

Ah! ma mere, on m'outrage.
Dans mes propres panneaux j'ai donné: j'en enrage!
Soulagez-moi; brisez ce trébuchet maudit.

AGATHE.

Eh! bien, mon fils, eh! bien, je vous l'avois bien dit:
De vos malins vouloirs voilà la digne issue;
Vous ne seriez pas là, si j'en eusse été crue.

HARPAGÊME.

Cette moralité sied bien à ma douleur !....
Au meurtre, mes voisins ! au secours ! au voleur !

SCENE XV et derniere.

HARPAGÊME, AGATHE, UN EXEMPT, DES ARCHERS, LES GARÇONS SERRURIERS.

L'EXEMPT.

QUEL bruit ai-je entendu ?

HARPAGÊME.

Monsieur l'Exempt, de grace !
Commandez, de ces nœuds, que l'on me débarrasse.

L'EXEMPT, *à ses gens, et aux Serruriers.*

Enfans, prenez ce soin. (*On délivre Harpagême.*)

AGATHE.

C'en est fait.

HARPAGÊME.

Grand merci !
Courons après les gens qui causent mon souci.

L'EXEMPT.

Mon ordre est de venir m'assurer de vous-même.
Le Sénat, qui connoît votre rigueur extrême,
Vous ordonne à l'instant que, sans égard à rien,
Vous lui rendiez raison d'Hortense et de son bien.

HARPAGÊME.

Le Sénat le prend mal.

L'EXEMPT.

La résistance est vaine :
Allons.

HARPAGÊME.

Je n'irai pas.

L'EXEMPT.

Eh ! bien donc, qu'on l'entraîne.

FIN.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR LA FONTAINE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DE LA COUPE ENCHANTÉE.

ANSELME, veuf et retiré du monde, vit à la campagne, avec son fils Lélie, à qui il a donné un M. Josselin pour Gouverneur. Anselme a eu à se plaindre de sa femme, et il veut, s'il est possible, que son fils ne se marie point, et qu'il ignore même qu'il existe des femmes. Le pedant seconde les projets du pere; mais ils sont bientôt traverses, par l'arrivée de Lucinde, fille de M. Tobie, dont les Terres sont voisines de celles d'Anselme. Lucinde fuit la maison paternelle, parce qu'on veut la marier, malgré elle, au fils de M. Griffon, frere de sa mere, et qu'elle n'aime point; et, suivie de Perrette, femme de Thibaut, Fermier de M. Tobie, elle demande un asyle à Bertrand, Fermier d'Anselme. Bertrand refuse long-tems de le leur accorder, par la crainte de déplaire à

son Maître ; cependant, il se laisse toucher par les présens de Lucinde, et la cache dans sa maison, avec Perrette. Lélie les rencontre, par hasard ; et, en les voyant, sur-tout Lucinde, il se sent agité d'un trouble aussi inconnu qu'étonnant pour lui. Il les croit de jeunes garçons comme lui ; mais la différence de leurs habits d'avec les siens l'inquiete pourtant beaucoup. Il est surpris avec elles par M. Josselin, qui veut d'abord les chasser ; mais se trouvant aussi-tôt du penchant pour elles, et croyant pouvoir tirer parti de leur aventure, il écarte Lélie, et les fait passer dans sa chambre, où il leur dit qu'elles seront plus en sûreté que chez le Fermier. Lélie va faire part de cette découverte à son pere, qui en est aussi surpris que désolé. Mais M. Tobie, et M. Griffon, son beau-frere, sont, avec Thibaut, à la recherche de Lucinde et de Perrette : ils s'en prennent l'un à l'autre de la fuite de ces femmes ; et les deux beaux-freres se reprochent mutuellement d'être peu aimés des leurs. Josselin, pour les mettre d'accord et leur faire connoître quel est celui d'entr'eux qui a le plus à se plaindre de la sienne, leur propose de faire l'es-

sai d'une Coupe enchantée, dont Anselme est possesseur, et qui a la vertu de répandre la liqueur qu'on y a mise, lorsque la femme de celui qui y boit ne lui a pas toujours été fidelle. Leurs reproches cessent bientôt, car la Coupe répand entre les mains de tous les deux. On veut en faire faire aussi l'essai à Thibaut, qui le refuse, et sa femme, qui en est témoin, sans qu'il l'ait su, l'en remercie. Lélie, n'entendant rien à tout cela, tourmente son pere pour qu'il ne renvoie point Lucinde, et qu'il le laisse sans cesse avec elle. Anselme, voyant bien qu'il ne réussiroit pas à le tenir dans une plus longue ignorance, demande lui-même Lucinde à M. Tobie, qui l'accorde avec plaisir à Lélie, et, pour n'être plus jamais tenté de faire l'essai de la Coupe indiscrete, sur qui que ce soit, Anselme la brise en morceaux, à la priere de Perrette.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA COUPE ENCHANTÉE.

« CETTE petite Comédie est composée d'une nouvelle de Bocace, intitulée, *Les Oies de Frere Philippe*, et de *La Coupe enchantée*, Conte tiré du *Roland furieux* de l'Arioste, et que La Fontaine a mis en vers François avec les embellissemens qu'il étoit dans l'usage d'ajouter à tout ce qu'il empruntoit. Il a su, depuis, allier ces deux sujets avec art, et en faire une très-jolie Piece comique. Le rôle du jeune homme, qui n'a jamais vu de femmes, est des mieux rendus, et a servi d'original à une très-bonne copie. Le personnage du Paysan Thibaut est heureusement imaginé et parfaitement soutenu ; en un mot, tous les rôles de cette Comédie sont excellens, le Dialogue en est simple ; mais du ton convenable au sujet et le dénouement très-heureux. »

Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome treizieme, pages 85 et 86.

La Bibliotheque des Théatres, page 83 ; le Dictionnaire des Théatres, par Léris, et les Anecdotes Dramatiques de l'Abbé de La Porte, tome premier, page 234, prétendent que « l'éducation qu'un Architecte connu voulut donner à sa fille, en la tenant enfermée et privée de la connoissance des hommes, fournit le sujet de cette petite Piece. »

« Elle eut vingt-trois représentations de suite et beaucoup de succès, dit le Chevalier de Mouhy, dans son Abrégé de l'Histoire du Théatre François, tome premier, page 116. »

MM. Rochon de La Valette et Rochon de Chabannes, freres, donnerent ensemble un Opéra-Comique, du même sujet et sous le même titre, à la Foire Saint-Germain, le 19 Juillet 1753.

« Une Fée, consultée par un Amant, pour savoir s'il est aimé de sa Maîtresse, lui donne une Coupe pleine de liqueur, qui doit se répandre, lorsqu'il la boira, si sa Maîtresse lui est infidelle. Il en répand une partie ; mais il a lieu

de se consoler par l'essai qu'il en fait sur plusieurs époux de son voisinage, dont les femmes ne sont pas plus fidelles. » Histoire du Théatre de l'Opéra-Comique, par des Boulmiers, tome second, page 261.

La Coupe enchantée, de La Fontaine, est encore une des Pieces au courant du Répertoire, qui se donnent très-souvent, et que l'on reçoit toujours avec applaudissemens.

LA COUPE ENCHANTÉE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR LA FONTAINE.

PERSONNAGES.

ANSELME, Gentilhomme Campagnard.

LÉLIE, Fils d'Anselme.

JOSSELIN, Gouverneur de Lélie.

BERTRAND, Fermier d'Anselme.

M. GRIFFON, Gascon,
M. TOBIE, Normand, } Beaux-freres.

LUCINDE, Fille de M. Tobie.

THIBAUT, Fermier de M. Tobie.

PERRETTE, Femme de Thibaud.

La Scene est dans la cour du Château d'Anselme.

LA COUPE ENCHANTÉE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

NON, mordienne! vous dis-je, je ne me laïsserai pas enjoler davantage.

LUCINDE.

Eh! mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rian!

PERRETTE.

Auras-tu le cœur si dur, que...

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota davantage, ventre-

goine ! Si quelqu'un vous alloit trouver enfermées dans ma logette, et que diroit-on ?

PERRETTE.

Ardé ! ce qu'on en diroit, seroit-il tant à ton désavantage ?

BERTRAND.

Testigué ! si notre maître, qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je ?

LUCINDE.

Quand il saura que je suis une jeune fille, persécutée par une belle-mere, abandonnée, à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre pere, et qui fuit la maison paternelle, de crainte d'épouser un magot qu'elle me veut donner, parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront ; il aura pitié de moi, sans doute.

BERTRAND.

Morgué ! je vous dis qu'il n'est point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront, comme elles m'ont débauchée ; je ne les vis pas plutôt couler, que je me résolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaud, le Fermier de son pere, qui est le meilleur homme du monde, et de la meilleure humeur. Est-ce que ton maître sera plus rebarbatif que moi ?

BERTRAND.

Ventredienne ! vous me feriez enrager. Est-ce que je ne savons pas bien ce que je savons ?

LUCINDE.

Fais-moi parler à ce jeune homme, que tu dis qui est son fils ; je le toucherai, je m'assure, et je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son pere en notre faveur.

BERTRAND.

Eh ! bian, eh ! bian, ne v'là-t-il pas ? Palsanguoi ! nen dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante ! que ce fils est le *tu autem* du sujet, pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles? que le pere ne veut point que le fils en voie aucune? que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde ? et qu'il ne sait pas seulement comme on les appelle? que le pere, sottement, lui apprend tout cela, que le fils croit tout cela, sottement, et que... que.... que diable ! ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Eh bian ! oui. D'où viant qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes ? est-ce une si mauvaise connoissance ?

BERTRAND.

D'où viant.... d'où viant... Eh ! esprit bouché, ne vous souviant-il pas que, de fil en aiguille, je vous ai conté que le pere avoit épousé une femme qui en savoit bian long? et que pour empêcher que son fils n'ait comme li le même malencombre qu'il a li, comme bian d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rian à ce fils, et voilà ce qui fait justement que... Mais, ventreguienne ! que de babil ! est-

ce que vous ne voulez donc pas vous taire, et me tourner les talons ?

LUCINDE, *lui donnant de l'argent.*

Mon ami ! mon pauvre ami !

BERTRAND, *faisant le pleureur ; mais prenant toujours l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami ! jarnigué ! ne v'là-t-il pas encore la chanson du ricochet, avec vos pieces d'or ?

PERRETTE.

Eh ! va, va, prends toujours.

BERTRAND.

Ventregué ! que veux-tu que j'en fasse ?

LUCINDE, *lui donnant encore de l'argent.*

Mon pauvre garçon !

BERTRAND.

Testigué ! n'avez-vous point de honte de me tenter comme ça ?

PERRETTE.

Prends, te dis-je ?

BERTRAND.

Morgué ! c'est être bian satan.

LUCINDE, *lui en donnant toujours.*

Bertrand.

BERTRAND.

Jarni ! cela est cause que je vous ai déja fait passer la nuit dans ma cahutte.

PERRETTE.

Le grand malheur !

BERTRAND.

Morgué! cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE, *lui en donnant encore.*

Mon cher Bertrand!

BERTRAND.

Mort de ma vie! que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh! prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morgoi! prends toi-même.

(*Perrette veut prendre, et Bertrand se jette sur toute la bourse.*)

PERRETTE.

Eh! bian, donne-le moi, je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bian envie de me voir frotté.

PERRETTE.

La, la, prends courage, il ne t'est point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas cette journée. Remene-nous dans la logetre.

BERTRAND.

Oui; mais, morgué! notre petit maître est un chercheur de midi à quatorze heures; il a toujours le nez fourré par-tout. S'il viant à vous trouver. Hein?

LUCINDE.

Peut-être sera-t-il bien aise de nous voir et de nous parler.

BERTRAND.

Testigué! ne vous y fiez pas; c'est un petit babillard,

qui ne manqueroit pas de l'aller dire à son pere. Il vaut mieux que je vous boutte dans queuque endroit où il n'aille pas vous chercher. Attendez ; je vais voir si personne ne nous en empêche.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

Enfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oui ; mais je ne sommes gueres loin du châtiau de votre pere : j'ai peur que nous ne soyions pas long-tems ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y serons bien cachées. Mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre ?

PERRETTE.

Ouais ! vous vous intéressez bian pour lui. Si j'osois, je croirois quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu ?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh ! par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire ?

PERRETTE.

Mon guieu ! je ne suis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention, par le trou de la sarrure, je dis, à part moi, v'là notre maîtresse Lucinde qui se prend. Et si ce grand dadais que n'en lui vouloit bailler pour époux, avoit eu aussi bonne mine que ce petit Étourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette, Je t'avoue que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme; et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à présent je ne m'apperçois pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh ! oui, oui, vous autres grosses Dames vous n'allez point tout d'abord à la franquette : vous faites toujours semblant de vous déguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons; et quand Thibaut me prit la main pour la premiere fois pour danser, qu'il

me la serrit de toute sa force, je devinai du premier coup ce que ça vouloit dire.... Eh ! mais qu'entends-je ?

(*Thibaut crie derriere le Théatre, et ne paroît que quand Bertrand et Josselin sont seuls sur la Scene.*)

SCENE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT, *derriere le Théatre.*

HAYE, haye, haye !

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille !

THIBAUT, *derriere.*

Ho, ho, ho !

PERRETTE.

Ah ! Madame, c'est la voix de notre mari Thibaut ; nous voilà pardues.

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

(*Comme elles vont pour se sauver, elles rencontrent Bertrand.*)

SCENE IV.

LUCINDE, THIBAUT, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND.

OU courez-vous ? Fuyez, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le mari de Perrette vient par ici.

BERTRAND.

Josselin, le Gouverneur de notre petit maître, vient par ilà.

THIBAUT, *derriere le Théatre.*

Holà, quelqu'un, holà ?

PERRETTE.

Entends-tu ? c'est fait de nous s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN, *dans le château.*

BERTRAND, eh ! Bertrand ?

BERTRAND.

Oyez-vous ? nous sommes flambés, s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher ?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et n'en ouvrez la porte à personne.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

QUI est-ce donc qui crie de la sorte?

BERTRAND.

Il faut que ce soit quelque passant qui s'est égaré.... Mais le v'là?

THIBAUT.

Eh! parlez donc, vous autres, êtes-vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palsangué! vous êtes trop drôles! Puisque vous n'êtes ni

ni sourds, ni muets, il faut que je vous embrasse; oui, morgué! je sis votre serviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUT.

Je ne sais pas; mais je crois que nous ne nous sommes jamais vus.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué! vous v'là bian étonnés!

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point, et vous m'embrassez comme si nous nous étions vus toute notre vie.

THIBAUT.

Testigué! vous avez bieau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, et que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je cherche ma femme; ne l'avez-vous point vue?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oui, c'est bian ici qu'il faut chercher des femmes!

THIBAUT.

Elle a nom Parrette. Elle s'en est enfuie de cheuz nous, palsangué! cela est bian drôle, pour courir les champs avecque la fille de M. Tobie, notre maître, que l'on

vouloit marier, maugré elle, au fils de M. Griffon, neveu de notre maîtresse. Je ne sais ; morgué! comme les masques ont fagotté tout ça, mais la nuit Parrette se couchit auprès de moi, et puis je ne l'y trouvis plus le lendemain : avez-vous jamais rian vu de pus plaisant que ça !

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUT.

Oh ! ce qu'il y a de plus récréatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules; et comme elles sont, morguoi ! bian jolies, si elles alloient rencontrer queuque gaillard, qui voulût en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bian attrapées ! Tout franc, quand je songe à cela, je n'en ris, morguoi ! que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous ?

THIBAUT.

Je crains.... et que sais-je, moi ? je crains ... est-ce que vous ne savez ce qu'on craint, quand on ne sait où diable est sa femme ?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de savoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUT.

Bon ! est-ce qu'on sait jamais ça ? Pour s'en douter, passe ; mais pour en être sur, nifle. J'aurois, morgué ! bieau le demander à Parrette, alle ne l'avoueroit jamais ; alle est trop dessalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen sûr pour en savoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'est-ce encore ?

JOSSELIN.

C'est une Coupe qui est entre les mains du Seigneur de ce château : quand elle est pleine de vin, si la femme de celui qui y boit lui est fidelle, il n'en perd pas une goutte ; mais si elle est infidelle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela est bouffon ! Et où diable a-t-il pêché cela ?

JOSSELIN.

Il l'a acheté d'un Arabe, qui, soit par composition, ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monsieur acheta-t-il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curiosité.

THIBAUT.

Est-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

J'entends, j'entends ; il vouloit voir si sa femme.... n'est-ce pas ?

JOSSELIN.

Justement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eut la Coupe il y but, je gage ?

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Non ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué ! c'est être bian plus heureux que sage ! Il s'en tint là ?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Testigué ! v'là un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela, pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt !

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse !

JOSSELIN.

Il lui envoya des présens.

THIBAUT.

L'impertinent !

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint ?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on peut résister aux présens ?

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t-il ?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame ; en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment ?

JOSSELIN.

Oui ; mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe ?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce qu'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, et vint de dépit se loger dans ce château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la Coupe ?

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et de quoi lui sert-elle, puisqu'il n'a plus de femme ?

JOSSELIN.

Elle sert à lui faire voir qu'il a beaucoup de confreres, et cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il ?

JOSSELIN.

Il engage tous les passans, que le hasard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là ?

JOSSELIN.

Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUT.

En a-t-il bian vu depuis ce tems-là ?

JOSSELIN.

Oh ! en quantité.

THIBAUT.

S'en est-il trouvé bieaucoup qui aient bu dans la Coupe sans qu'elle ait répandu ?

JOSSELIN.

Cela est si rare, que je ne m'en souviens quasi pas.

THIBAUT.

Par ma figue ! voilà tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notre maître et son bieau-frere à la raison ; l'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre, et l'autre est un Gascon, qui a épousé une Parisienne : comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustont toujours sur le chapitre de leurs femmes. Je vas leu dire que la Coupe les mettra d'accord. Il rodont autour de cette montagne, pour apprendre des nouvelles de leu fille..... Mais quel est ce vilain Monsieur-là ?

JOSSELIN.

C'est le maître de la Coupe, et le Seigneur de ce château.

SCENE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ANSELME, *fort échauffé.*

AH! Monsieur Josselin, mon pauvre M. Josselin!

JOSSELIN.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monsieur?

ANSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... Qui est cet homme-là?

JOSSELIN.

C'est un honnête paysan qui est en quête de sa femme: elle s'est échappée de chez lui avec une jeune fille; et, pour les retrouver, il est avec une paire de Messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique; laissez-moi faire.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

AH ! vraiment, la Coupe ! j'ai bien d'autres tintouins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANSELME.

Je viens de voir... Ouf !

BERTRAND, *à part.*

Auroit-il vu ces masques de femmes ? Ecoutons.

(*Il se met entre Josselin qui est à la gauche, et Anselme qui est à la droite du Théatre.*)

ANSELME, *donnant un soufflet à Bertrand.*

Je viens de voir.... Que fais-tu là ?

BERTRAND.

Rian.

ANSELME.

Va à ta besogne, et ne reviens point qu'on ne t'appelle.

(*Bertrand sort.*)

SCENE IX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

Je viens de voir mon fils. Le petit pendart m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sens dessus dessous. Il lui prend des curiosités toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi ! Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit ; je crains bien que toutes vos précautions ne deviennent inutiles, et que cette démangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit génie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Eh ! qui l'instruira qu'il y a des femmes ?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur ; le bon sens premiérement : oui, ce certain bon sens qui vient avec l'âge, à cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance, pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses : la raison vient, et, parmi plusieurs curiosités, nous fait apper-

cevoir que l'homme ne vient point sur terre comme un champignon ; que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur, ce mouvement du cœur échauffe la cervelle, cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne conçoit pas bien d'abord ; l'amour se met quelquefois de la partie : il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles ; et voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens, ordinairement, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde ; mais je m'en moque, et j'empêcherai bien que mon fils... Le voici. Je ne suis pas en état de lui parler ; mon désordre paroîtroit à sa vue. Fortifiez-le dans mes pensées, pendant que je vais me remettre. (*Il sort.*)

SCENE X.

LÉLIE, JOSSELIN.

LÉLIE.

D'où vient que mon pere me fuit ?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose ?

LÉLIE.

Je ne sais.

JOSSELIN.

Vous ne savez.

LÉLIE.

Non, je ne sais ce que je lui veux. Je ne sais ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie; et je ne sais pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de jouir des beautés qui se présentent à vous.

LÉLIE.

Eh! quelles sont ces beautés?

JOSSELIN.

Le ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LÉLIE.

Oui, tout cela est fort divertissant! Ah! mon cher M. Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi?

LÉLIE.

Vous le ne voudriez pas, vous?

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore?

LÉLIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LÉLIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plaît-il ?

LÉLIE.

Ah ! je savois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre pere vous l'a défendu ?

LÉLIE.

Eh ! c'est parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car, enfin, je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sache, et ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de savoir.

JOSSELIN, *à part.*

Le petit fripon !

LÉLIE.

Oh ! çà, M. Josselin, en bonne vérité, dites-moi ce que c'est que ces choses-là.

JOSSELIN.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là ?

LÉLIE.

Oui ; qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici ?

JOSSELIN.

Rien.

LÉLIE.

Vous mentez, M. Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LÉLIE.

On me cache bien des choses, M. Josselin; vous lisez dans des livres, et mon pere y sait lire aussi. Pourquoi ne m'a-t-on pas appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra; donnez-vous patience.

LÉLIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, et c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, *bas.*

Voilà un petit drôle qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LÉLIE.

Et! si mon pere venoit à mourir, M. Josselin, car je sais bien qu'on meurt, que deviendrois-je?

JOSSELIN.

Vous deviendriez mon fils, et je serois votre pere pour lors.

LÉLIE.

Vous vous moquez de moi, M. Josselin. Ce n'est pas comme cela que cela se fait, et ce seroit, à mon tour, d'être pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

Eh! bien, vous seriez le mien, si vous vouliez, et je serois votre fils, moi.

LÉLIE.

Oh! ce n'est pas comme cela que cela se fait, assurément. Vous ne voulez pas me le dire; mais je le saurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh ! vous saurez, vous saurez que vous êtes un petit sot, et que vos discours me fatiguent.

LÉLIE.

M. Josselin, si vous ne me menez promener, j'irai me promener tout seul; je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oui ! et je vais, moi, tout de ce pas, avertir votre pere de vos extravagances, et vous verrez après où je vous menerai promener. Oh ! oh ! voyez, voyez le petit impudent, avec ses promenades ! (*Il sort.*)

LÉLIE, *seul.*

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCENE XI.

LUCINDE, LÉLIE, PERRETTE.

PERRETTE, *à Lucinde.*

MADAME, le v'là tout seul.

LUCINDE.

Approchons-nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LÉLIE, *sans voir les deux femmes.*

Mon pere n'est pourtant pas un bon pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il sait; et c'est ce qui

fait que je n'ai pas de peine à me résoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui je sommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LÉLIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sache, est cent mille fois plus beau que ce que je sais. Je pense, je ne sais combien de choses, toutes plus jolies les unes que les autres, et je meurs d'impatience de savoir si je pense juste.... Mais que vois-je? Voilà deux jeunes garçons joliment habillés. Je n'en ai point encore vu comme ceux-là. Je voudrois bien les aborder; mais je suis tout hors de moi-même, et je n'ai presque pas la force de parler. (*Elles font la révérence.*) Ils se baissent et puis ils se haussent; qu'est-ce que cela signifie?

LUCINDE.

Nous hésitons à vous aborder.

LÉLIE.

Ils parlent comme moi, que de questions je vais leur faire!

LUCINDE.

Vous paroissez étonné de nous voir?

LÉLIE.

Oui, je n'ai jamais rien vu de si beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaisir à voir.

PERRETTE.

Oh! mort de ma vie, que la nature est une belle chose!

LÉLIE.

D'où venez-vous ? qui vous a conduits ici ? Est-ce mon pere ou moi que vous y cherchez ? De grace, ne parlez point à mon pere, et demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'êtes point fâché de nous voir.

LÉLIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie !

PERRETTE.

Cela est admirable ! Et que croyez-vous de nous, s'il vous plaît ?

LÉLIE.

Ce que j'en crois ?

LUCINDE.

Oui, qui nous sommes ?

LÉLIE.

Les deux plus belles créatures du monde. Je n'ai jamais rien vu ; mais je ne conçois rien de plus parfait que vous, et je n'ai plus de curiosité pour tout le reste. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure ! je demeurerai toujours ici, et mon pere et M. Josselin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous saviez ce que nous sommes.

LÉLIE.

Eh ! n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh ! vraiment, non : il y a bien à dire.

LÉLIE.

Hors les habits et la beauté, je n'y vois point de différence.

PERRETTE.

Oui da ! c'est bian tout un; mais ce n'est pas de même.

LÉLIE.

Il est vrai que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ah ! si vous n'êtes point des hommes, dites-moi ce que vous êtes, je vous en conjure !

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait ?

LÉLIE.

Non ; mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

Fh ! bian, tenez, mon pauvre enfant, bian loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LÉLIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems. Mais, qui aimez-vous mieux de nous deux ? là, parlez franchement, n'est-ce point moi ?

LÉLIE.

Je vous aime beaucoup ; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous êtes la plus brave.

LÉLIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits; mais je ne saurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LÉLIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LÉLIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

LÉLIE.

Oh! quantité; mais je ne sais comment m'exprimer.

PERRETTE.

Eh! que seriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LÉLIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LÉLIE.

De tout mon cœur, pourvu que je vous suive toujours.

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LÉLIE.

LÉLIE, *tout transporté de joie.*

AH! mon cher Monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, Ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je! tout est perdu. Ah! vraiment, voici bien pis que la promenade!

LÉLIE.

Je n'en avois jamais vu; et je le savois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix!

PERRETTE.

Qu'il a la mine rébarbative!

JOSSELIN.

Eh! d'où diantre ces deux carognes-là sont-elles venues?

LÉLIE.

Monsieur Josselin....

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde!

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà !

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes ! Qu'y venez-vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup-garou.

LÉLIE.

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas !

JOSSELIN.

Comment, petit fripon ! vous osez.... (*A part.*) Qu'elles sont jolies !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le réparer, et notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN, *à part, montrant Lucinde.*

Le beau visage qu'a celle-ci !

PERRETTE.

Je n'y serions pas venues, si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçues.

JOSSELIN, *à part, montrant Perrette.*

Le drôle de petit air qu'a celle-là !

LÉLIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne savez ce que vous dites. (*A part.*) Les deux jolis petits bouchons que voilà !

PERRETTE.

Il est enragé ! Comme il roule les yeux!

LÉLIE.

Monsieur Josselin, menons-les à mon pere.

JOSSELIN.

Comment, petit effronté, à votre pere! Tournez-moi les talons, et ne regardez pas derriere vous. (*Il veut faire sortir Lélie, qui lui résiste.*)

LÉLIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je.... Et vous, détalez au plus vîte.

LÉLIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux, moi. Allez vîte.... (*Bas à Lucinde et Perrette.*) Allez vous cacher dans ma chambre, au bout de cette allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit! Ferons-je bian d'y aller?

JOSSELIN, *a Lélie.*

Si vous ne vous dépêchez!.... (*Aux deux Femmes.*) Entrez dans le petit cabinet, à main gauche.... Allez vîte, allez.

LÉLIE.

Demeurez ici, je vous en conjure!

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LÉLIE, *fort échauffé, à Josselin.*

Pour la derniere fois, M. Josselin.... Attendez-moi, je vous prie : je cours trouver mon pere ; j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, et M. Josselin se repentira de vous avoir grondés. Attendez-moi, au moins, je reviendrai dans un moment.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

AH ! malheureuses petites femelles ! savez-vous bien où vous êtes, et le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE.

Nous savons tout ce que vous pouvez nous dire ; mais nous espérons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuses d'être belles ! Sans cela.... Ecoutez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là ; ce seroit gâter toutes vos affaires.

PERRETTE.

Oh ! je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son pere veut enterrer toute sa race avec lui, et ne consentira jamais....

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous appren-

dre notre infortune, et savoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château, et j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous; à condition que pour l'amour de moi....

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCENE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les surprenant.*

OH! palsanguié! je vous prends sur le fait; je n'en suis plus que de moiquié.

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne! pisque vous voulez les fourrer dans votre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahutte: vous le serez avec moi; je ne m'en soucie gueres!

JOSSELIN.

JOSSELIN.

Veux-tu te taire ?

BERTRAND.

Morgué ! je ne me tairai point, à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyiez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire, qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez cachées, par la sangoi ! je vais tout apprendre à notre maître.

JOSSELIN.

Eh ! bien oui, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Eh ! bian, je ne lui dirai donc rian ; mais, mordié ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, et ne vous montrez plus, au moins.

JOSSELIN.

Chut ! ou je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! ou je découvrirai le pot aux roses.

(*Lucinde et Perrette sortent.*)

SCENE XV.

ANSELME, JOSSELIN, LÉLIE, BERTRAND.

LÉLIE, *toujours fort transporté.*

Oui, mon pere, il est impossible que vous me refusiez, quand vous les aurez vus. Venez seulement... Où sont-ils?... Qu'en avez-vous fait, M. Josselin?

JOSSELIN.

Que veut-il dire?

ANSELME.

Je ne sais ce qu'il me vient conter.

LÉLIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc?

LÉLIE.

Répondez-moi, M. Josselin, ou, malgré la présence de mon pere...

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle!... Sur quelle herbe a-t-il marché?

LÉLIE, *à Bertrand.*

Eclaircis-moi de ce que je veux savoir, coquin!

BERTRAND.

Haye! haye! vous m'étranglez.... Est-il devenu fou?

LÉLIE.

Ah ! mon pere, commandez qu'on me les fasse retrouver, ou j'en mourrai de désespoir !

ANSELME.

Quoi ! qu'y a-t-il ? que veux-tu qu'on te rende ? Te voilà bien échauffé ?

LÉLIE.

Cherchons par-tout. Si je ne les retrouve, je sais bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Eh ! attendez, attendez : ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez !

LÉLIE.

Non, traître ! ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

Eh ! bien, morgué ! quoi que ce puisse être, allons les chercher nous deux : m'est avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là. (*Il l'emmene justement où elles ne sont pas.*)

LÉLIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand ! ne me quitte pas.... M. Josselin, malheur à vous, si je ne les retrouve ! (*Il sort avec Bertrand.*)

SCENE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DES menaces! Vous voyez comme il perd le respect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête?

JOSSELIN.

Non, non : il vaut mieux qu'en courant il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME.

Mais je crois qu'en effet il est devenu fou; quel galimathias m'a-t-il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, et je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! Vous vous moquez, M. Josselin; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vu?

JOSSELIN.

Belles merveilles! Eh! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez

jamais vues, et que vous ne vous seriez même jamais imaginées, si vous n'aviez dormi ?

ANSELME.

D'accord ; mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non, vraiment ; au contraire, je ne l'ai jamais vu si éveillé.

ANSELME.

Eh ! bien ?

JOSSELIN.

Eh ! bien, il rêve tout éveillé ; et c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plutôt que d'autres ?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent par-tout, malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela seroit bien horrible, que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sûr ; et dès à présent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe ; et si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les détestera, en apprenant ce qu'elles savent faire.... Mais qu'est ceci ?

JOSSELIN.

Eh ! c'est ce bon paysan qui vous amene ces deux personnes, pour faire l'essai de votre Coupe.

SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, *sur le devant ;* M. GRIFFON, M. TOBIE, THIBAUT, *dans le fond ;* LUCINDE, PERRETTE, *a la fenêtre de la cahutte.*

PERRETTE, *à Lucinde.*

LE petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vues.

M. GRIFFON, *a M. Tobie.*

Oui cadidis ! jé bous lé dis, et jé bous lé soutiens, bous êtes un von sot, veau-frere.

THIBAUT, *a M. Griffon.*

Ah ! ah ! Monsieur, au mari de Madame votre sœur !

PERRETTE, *à Lucinde.*

Madame, c'est Thibaut.

THIBAUT, *à M. Tobie.*

Sot ! Eh ! qu'est-ce ? Queu terminaison est çà ?

LUCINDE, *à Perrette.*

Mon pere et mon oncle sont ici.

M. TOBIE, *à M. Griffon.*

Nous sommes gens de bien, de notre race, et je serois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT, *à M. Tobie.*

Eh! eh! Monsieur, le frere de Madame votre femme! vous n'y songez pas?

M. GRIFFON, *à M. Tobie.*

Tu fais vien dé m'apparténir.

M. TOBIE, *à M. Griffon.*

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT, *à Anselme et à Josselin.*

Messieurs, Messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le holà entre deux beaux-freres qui se vont couper la gorge.

ANSELME, *à Griffon et à Tobie.*

Qu'est-ce que c'est donc? Qu'avez-vous, Messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

M. GRIFFON.

Ah! Messiurs, serbitur: jé bous fais jugés dé céci. Boici lé fait. Jé fais l'honnur à cé Monsiur dé donner mon fils, qui est novlé commé moi, mordi! en mariagé à sa fillé, qui n'est qu'uné simplé roturieré; et, parcé qué la beillé des noces, la sotté s'éclipsé dé la casé paternellé, il a l'insolencé dé diré qué c'est ma fauté, et qu'ellé a eu pur d'entrer dans mon alliancé, à causé qué jé suis séberé dans ma famillé, et qué jé né bux

pas souffrir qu'aucun godélureau approché mon domainé dé la vanlieue.

M. TOBIE.

Qu'est-ce ? je donne ma fille qui aura dix mille livres de rente au fils de ce Monsieur, qui est gueux comme un rat; et parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi pour éviter ce mariage, il me dira, en me traitant comme un je ne sais qui, que c'est parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, et que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset; ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un différent qu'il est assez facile d'accommoder : ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'empêcher de les croire. Mais, pour savoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme, par ses manieres, votre Coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, et je suis sûr qu'elle les mettra d'accord ; je vais vous l'apporter. (*Il sort un instant, et revient.*)

ANSELME.

Allez, M. Josselin; cela finira la dispute.

M. GRIFFON.

Cet hommé nous a fait récit de cette Coupé, et jé serai rabi dé connoître par ellé, lequel est le fat dé nous dux : jé suis sûr qué cé n'est pas moi.

M. TOBIE.

Nous en allons voir tout-à-l'heure un bien penaut ! je sais bien qui ce ne sera pas !

ANSELME, *voyant revenir Josselin.*

Voici la Coupe. (*Josselin verse du vin dans la Coupe.*)

M. TOBIE.

Donnez, donnez. Je serois fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. (*Comme il approche la Coupe de sa bouche, elle répand, et le vin lui rejaillit au visage, ce qui fait beaucoup rire M. Griffon.*)

JOSSELIN.

Ah! ah!

M. TOBIE, *fort surpris.*

Que vois-je? le vin est répandu, je pense?

JOSSELIN.

Oh! par ma foi! le petit papa, le petit fanfan, le petit camuset en tient.

M. GRIFFON.

Eh! donc, qui dé nous dux est le fat? Hein! Cadédis, mon veau-frete, bous mé ferez raison dé la conduité dé ma sur.

M. TOBIE.

Voilà une méchante créature! je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

M. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais lait-là.

M. GRIFFON.

Oui, oui, cadédis! l'absinthé n'est pas plus ameré qué lé lait qué jé lur fais sucer.... Bersez, bersez,

veau Ganimedé... Bous allez boir, veau-freré... A la santé dé la compagnié. (*Il veut boire, et la Coupe lui fait sauter le vin au nez.*)

JOSSELIN.

Haïe! haïe! haïe!

M. GRIFFON.

Ouais! C'est qué jé né la tiens pas droité. (*Il essaie encore, et elle répand.*)

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez. (*Tout se répand.*)

M. GRIFFON.

La main mé tremblé.

JOSSELIN.

Oh! l'on approche votre domaine de plus près que de la banlieue.

M. TOBIE.

Je savois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma fille à votre fils: il n'en feroit qu'une vraie rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

M. GRIFFON.

Ma foi! jé n'y comprends plus rien. Monsur est von; l'on lé trahit. Jé suis rigidé; et l'on mé trompé. Sandis! comment faut-il donc fairé abec ces diantres d'animaux-là?

THIBAUT.

Morgué ! ça est embarrassant.

M. GRIFFON.

On s'en mordra les doigts ; sans adiu. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

ANSELME, M. TCBIE, THIBAUT, JOSSELIN; LUCINDE ET PERRETTE, *à la fenêtre.*

ANSELME.

JUSQU'AU revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup ?

JOSSELIN, *à Thibaut.*

Oh ! çà, à vous le dez, pays ! (*Il lui présente la Coupe pleine de vin.*)

THIBAUT.

A moi !

LUCINDE, *à Perrette.*

Perrette, ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t-il ? Ce n'est pas que je craigne rien ; mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frere, en voilà razade : buvez.

THIBAUT.

Parsangué ! je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, et c'est seulement par curiosité, et pour savoir si vous êtes aimé de votre femme : buvez.

THIBAUT.

Non, morgué ! je ne boirai point. Et si le vin alloit se répandre, par hasard ? Testigué ! voyez-vous, je suis mal-adroit de ma nature. Quand je saurois ça, en serois-je plus gras? en aurai-je la jambe plus droite? en dormirois-je plus que des deux yeux? en mangerois-je autrement que par la bouche? Non, pargué ! C'est pourquoi, frere, je suis votre sauviteur, je ne boirai point.

LUCINDE, *a Perrette.*

Je ne croyois pas que votre homme fût si avisé.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, et je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

M. TOBIE.

Oh ! pardi ! mon Fermier, vous avez plus d'esprit que votre maître; je vous le cede.

THIBAUT.

Jarnigué ! je ne sais pas si je fais bian; mais je sais bian que je serois fâché de faire autrement. J'aime Parrette : alle est ma femme; et quand alle seroit la femme d'un autre, alle ne me plairoit pas davantage. Je ne sais si je lui plais sincérement; alle en fait le semblant, du

du moins : je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée ; il n'y a pas un iota à dire. Alle aime à batifoler ; je suis d'humeur batifolante : je batifolons sans cesse ; et si je m'allois mettre dans la çarvelle tous vos engeins greigniaux, adieu le batifolage. Non palsanguoi ! je n'en ferai rian.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, si je me marie ; mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne saurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser notre homme. (*Il se retire de la fenêtre.*)

LUCINDE.

Attends, Perrette, que vas-tu faire ?

JOSSELIN.

Voilà la perle des maris... Ami, touche-là ?

THIBAUT.

Votre valet.

M. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens.... Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre serviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE, *a son mari, en lui frappant sur l'épaule.*

Voilà un vrai homme à femme. Oh ! que je te baiserai tantôt !

THIBAUT.

Eh ! testigué ! c'est Parrettte.

ANSELME, *surpris.*

Que vois-je ? des femmes !

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe : elle eût peut-être dit quelque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit; mais tu as bien fait : je t'en aime davantage.

M. TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fait de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon pere, qui se jette à vos genoux, pour vous demander pardon.

M. TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi ?

JOSSELIN.

Je ne sais. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à Monsieur votre fils les idées . . .

SCENE XIX et derniere.

ANSELME, M. TOBIE, LÉLIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND, *arrêtant Lélie.*

CE n'est pas par-là, vous dis-je.

LÉLIE.

Non, non, laisse-moi... Mais que vois-je? Ah! c'est ce que je cherche.... Oui, mon pere, les voilà. Souffrez que je les emmene à ma chambre; je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME.

Où suis-je? que vois-je? qu'entends-je?

LÉLIE.

Ah! mon pere; n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

C'en est fait; la destinée et la nature sont plus fortes que mes raisonnemens. Votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable!

ANSELME.

Je commence, moi-même, à me rendre à la raison, et je vais changer de manieres.

M. TOBIE.

Qu'est-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le saurez, Monsieur. En attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon fils a beaucoup de noblesse et plus de bien, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de Mademoiselle votre fille.

M. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi; et cela fera enrager ma femme.

LÉLIE.

Je ne comprends rien à tous ces discours. Que veulent-ils dire, M. Josselin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oui, mon fils, je vous la donne en mariage.

LÉLIE.

En mariage? cela signifie-t-il qu'elle demeurera toujours avec moi, mon pere?

ANSELME.

Oui, mon fils.

LÉLIE, *embrassant son pere.*

Quelle joie! Ah! mon pere, que je vous ai d'obligation!

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon ne l'a embrassé si fort.

THIBAUT.

Pargué! Parrette, tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel et bon ; mais cette chienne de Coupe, que deviendra-t-elle ? Qu'il n'en soit plus parlé; car, quoique je ne craignions rien, je n'en dormirions point en repos, voyez-vous !

ANSELME.

Qu'elle ne vous inquiete point; je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la Coupe? qu'il se dépêche ; mais franchement je ne conseille à personne d'y boire, et l'exemple du Paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN.

JE VOUS PRENDS SANS VERT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

PAR LA FONTAINE.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET

DE

JE VOUS PRENDS SANS VERT.

LE Colonel S. Amant fait répandre chez lui le bruit qu'il est mort aux guerres de Flandres. Il veut par-là éprouver la constance de l'amour de Julie, sa femme. Il arrive, cependant, auprès de son château, où elle est avec Céliane, sa cousine, et Montreuil, son neveu; et, faisant part de ses soupçons à Dorame, pere de Julie, par lequel il s'est fait accompagner, ils se cachent, ensemble, chez Lubin, son Fermier, d'où ils peuvent savoir tout ce qui se fait au Château. Julie, qui n'aime point du tout S. Amant, et qui est enchantée que sa mort lui ait rendu la liberté, s'est soustraite aux regards des Sociétés de Paris, et est venue s'enfermer dans ce Château pour y passer le premier mois de son deuil, le plus gaiement possible. Elle y a amené Céliane.

et Montreuil, qu'elle croit s'entr'aimer, et qu'elle prétend brouiller, afin de s'attacher Montreuil, non par un second hymen, qu'elle veut toujours éviter, mais seulement en qualité d'ami; titre, selon elle, bien préférable à celui d'époux. C'est à Toinon, sa Suivante, qu'elle confie ce projet, dont la saison où l'on est semble devoir favoriser l'exécution. Ses vassaux viennent planter un Mai et se divertir à sa porte. Cela lui donne l'idée de renouveller un ancien jeu, où quiconque est pris sans Vert, se soumet à répondre à tout ce qu'on lui demande. Les choses bien préparées, chacun est muni d'une boîte au Vert; mais Lubin, par l'ordre de Julie, dérobe celles de Céliane et de Montreuil. Ils se trouvent pris, et Julie les interroge sur leur amour prétendu. Céliane s'en défend, et laisse Montreuil avec Julie, qui le presse aussi vainement. Alors, le voyant libre, elle lui fait sa déclaration à la faveur d'une Fable. S. Amant, qui a tout vu et tout entendu, paroît avec Dorame, et prend sa femme, sans Vert, à son tour; car elle ne s'étoit gueres précautionnée contre cette apparition si subite. Il veut faire

divorce, sur le champ ; mais Dorame, pour l'apaiser, lui fait cadeau d'un contrat de deux mille écus de rente, qui a servi déja, plusieurs fois, au même usage, dans sa famille, et qui pourra servir encore aux époux futurs de ses descendantes. S. Amant pardonne tout, et les divertissemens recommencent, pour fêter son retour et sa réunion avec Julie.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

JE VOUS PRENDS SANS VERT.

« ON attribue cette Comédie à La Fontaine, et, à la vérité, on y trouve son style en partie; mais si ce fait est vrai, dit l'Abbé de La Porte, (Anecdotes Dramatiques, tome premier, page 481, d'après le Pere Poujet,) il faut en supposer un autre qui est que cette Piece étoit entre les mains des Comédiens, et qu'ils la représenterent sans la participation de l'Auteur; car, à la fin de 1692, La Fontaine étant tombé malade, et se disposant à faire une confession générale de toute sa vie, il jetta au feu une Comédie qu'il se préparoit à donner au Théatre; et, en effet, étant revenu de cette maladie, il ne travailla plus que sur des sujets pieux. »

Cette assertion se trouve démentie par Moréri,

dans son Dictionnaire historique, tome cinquieme, page 219, où il dit, que « le Conte de *La Clochette* est un des derniers Ouvrages de La Fontaine ; et, par conséquent, qu'il a été composé depuis sa conversion ; que c'est à quoi le Prologue de ce Conte fait allusion :

» O combien l'homme est inconstant, divers,
» Foible, léger, tenant mal sa parole !
» J'avois juré, même en assez beaux vers,
» De renoncer à tout Conte frivole ;
» Et quand juré ? c'est ce qui me confond !
» Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
» Puis fiez-vous à Rimeur qui répond
» D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
» Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
» Trop bien ont-ils quelqu'art qui vous peut plaire,
» Quelque jargon, plein d'assez de douceurs ;
» Mais d'être sûrs, ce n'est-là leur affaire.
» Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
» Tempérament pour accorder ce point ;
» Et supposé que quant à la matiere
» J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
» Le réparer par la forme, en tout cas ?
» Voyons ceci. . . . . &c. »

Quoi qu'il en soit, cette petite Comédie eut quatorze représentations de suite dans sa nou-

veauté. « Elle a des scenes bien rendues. Celle où le mari surprend sa femme dans un tendre entretien, avec son neveu, est très-jolie. Un des Contes de La Fontaine est encore entré dans cette Piece ; c'est celui du *Contrat* : il en fait le dénouement, qui est suivi d'un divertissement, roulant sur les plaisirs du mois de Mai, et dont la Musique est de Grandval le pere. » Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome treizieme, pages 284 et 285.

JE VOUS PRENDS SANS VERT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS,

PAR LA FONTAINE;

Représentée, pour la premiere fois, le premier Mai 1693.

PERSONNAGES.

S. AMANT.

JULIE, sa Femme.

DORAME, Pere de Julie.

MONTREUIL, Neveu de S. Amant.

CÉLIANE, Cousine de Julie.

TOINON, Suivante de Julie.

LUBIN, Fermier de S. Amant.

TROUPE DE PAYSANS.

TROUPE DE PAYSANES.

BERGERS ET BERGERES.

FLORE.

DEUX NYMPHES DES FLEURS.

DEUX ZÉPHYRS.

La Scene est dans un Jardin qui regarde le Château de S. Amant.

JE VOUS PRENDS SANS VERT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

S. AMANT, LUBIN.

S. AMANT, *lui donnant de l'argent.*

JE ne suis nullement en doute de ta foi ;
Mais prends, Lubin.

LUBIN.

Monsieur...

S. AMANT.

Prends, dis-je, oblige-moi.
De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monsieur le Colonel, parlez en conscience.

S. AMANT.

Quoi ?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort ?

S. AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon.
Ne revenez-vous point de l'autre monde?

S. AMANT.

Non,
Je te l'ai déja dit, c'est pour tromper ma femme;
C'est pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'ame,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, Monsieur, surprendre à votre abord!
Elle ne s'attend pas à ce retour funeste,
Et son cœur bonnement vous croit mort, et le reste.

S. AMANT.

Non, je n'ai pas dessein si-tôt de l'affliger;
Je veux dans les plaisirs la laisser engager,
Et faire voir à tous, par ses rejouissances,
Un bon certificat de ses extravagances.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

S. AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pu de sa mauvaise humeur,
Aux yeux de ses parens dévoiler la malice:
Elle a su me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait par-tout passer pour un bourru;
Mais, grace à sa folie, enfin, je serai cru.

LUBIN.

Tant mieux, la joie en moi fait ce que fit sur elle
De votre feinte mort la premiere nouvelle.

S. AMANT.

D'où le sais-tu ?

LUBIN.

J'étois dans un grand cabinet,
Quand votre courier vint de Flandre. Au Lansquenet
Elle avoit tout perdu : qu'elle étoit désolée !
Mais par votre trépas elle fut consolée.

S. AMANT.

Quelle ame ! chez son pere elle fut toute en pleurs,
Signaler son devoir par de fausses clameurs.
Voulant quitter le monde, et cherchant la retraite,
Pour de mon souvenir n'être jamais distraite :
Le bon-homme ébloui donna dans le panneau,
A ses pieux desirs accorda ce château,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont, Monsieur, Dieu sait la vie !
Elle appella d'abord pour se donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

S. AMANT.

Montreuil ?

LUBIN.

Oui, ce beau fils, ce tourneur de prunelle,
Qui la lorgnoit, dit-on, et qu'elle lorgnoit, elle.

S. AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin ?

LUBIN.

Je ne sais pas,
Et je sais seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;

On ne parle que joie et que réjouissance.
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout,
Promenades ici, Ménétriers par-tout,
Petits jeux, côte-verte, alégresse, ripailles,
Sérénades, concerts, charivaris, crevailles,
Vous croyant tout de bon gisé dans le cercueil,
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deuil.

S. AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée;
Son pere qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après,
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès:
Témoin de son désordre, il n'aura pas la force,
Entre sa fille et moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux.
Du premier jour de Mai renouvellant les jeux,
On ne va voir ici que fêtes bocageres,
Printems, Flore, Zéphyrs, et Bergers et Bergetes,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mêlant à leurs concerts nos rustiques chansons;
Nous avons ordre exprès de venir en personne....
Entendez-vous déja comme l'air en résonne?

SCENE II.

DORAME, S. AMANT, LUBIN.

S. AMANT.

POUR tout voir, mon beau-pere, approchez promptement.

DORAME.

J'en sais plus qu'il ne faut, M. de Saint-Amant.
Il suffit.

S. AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître....
Où nous cacheras-tu, Lubin?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir et pour entendre est un endroit certain;
Vous n'avez qu'à monter.

S. AMANT.

J'en sais bien le chemin;
Mais, chut!

LUBIN.

Allez je vais chanter à pleine tête,
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.

(*S. Amant et Dorame sortent.*)

SCENE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

ALLONS, courage, enfans, fredonnons ce beau mois...
Ménétriers, ronflez.... Lucas, joignons nos voix :
Chantons le vert Printems, nos plaisirs et nos flammes....
Échos, répondez-nous, et réveillez ces Dames.

(*Il chante.*)

Vive le Printems,
Il rend le cœur gai.
Le mois des amans,
Est le mois de Mai.
Badinant sur la fougere,
Nos plaisirs retentissent par-tout,
Et si l'on entend crier la Bergere,
Ce n'est pas au loup.

LUCAS, *chantant.*

Allons planter le Mai, l'amour nous y convie.
Pour voir de nos Bergers l'agréable folie,
Bergeres soyez au gai :
Heureux amans..... Plus heureuses amantes,
O combien vous seriez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de Mai !

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs et les entretenir,
Madame, avec le Mai nous allons revenir.

(*Lubin et les Paysans s'en vont.*)

SCENE IV.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL.

JULIE.

PLus agréablement peut-on être éveillée?

CÉLIANE.

Et plus commodément, Madame, être habillée?

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour;
L'air est serein, le Ciel nous promet un beau jour.

SCENE V.

JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, S. AMANT, DORAME, *a la fenêtre.*

S. AMANT, *à Dorame.*

VOILA son deuil, par-là jugez de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est il au cœur?

S. AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits;
En attendant le Mai, j'ai quelques manuscrits,

Qu'on vient de m'envoyer sur différens chapitres.....
Pour nous désennuyer, Montreuil, lisez les titres.

MONTREUIL *lit.*

« La Pierre Philosophale, ou l'Art de se faire aimer de » sa femme. »

Beau secret!

JULIE.

Il est rare.

CÉLIANE.

Il pourroit avoir cours,
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus! l'hymen ternit l'amant le plus aimable,
Et dès qu'il est époux, il devient haïssable.

S. AMANT, *à Dorame.*

Beau-pere...

MONTREUIL *lit.*

« Dialogue de deux fiancées sur les mysteres du lit » nuptial, par un jeune Abbé; dédié aux vraiement » filles. »

JULIE.

L'entretien devoit être ingénu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre et ne pas être vu.

CÉLIANE.

Les Abbés entrent-ils dans un secret semblable?

JULIE.

Il n'est rien en amour pour eux d'impénétrable;
Le siecle a peu d'intrigue où ne perce la leur,
Et, comme au Lansquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL *lit.*

« Éloges des Dames galantes, conçus, dirigés et mis » en lumiere chez l'Ami. »

CÉLIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet ouvrage !

JULIE.

Pour mettre ces portraits dans tout leur étalage,
On n'aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami ? c'est un lieu fertile en blasonneurs.

(*Il lit.*)

« La pompe funebre d'un mari, et la maniere d'en » porter le deuil ; par une veuve de fraîche date. »

CÉLIANE.

On crie, on prend le noir ; est-il un autre usage ?

JULIE.

Oui, selon comme vit et meurt le personnage :
Il faut battre des mains, on doit chanter son sort
Quand il perd noblement la vie et qu'il est mort
De l'approbation du monde et de sa femme.

S. AMANT, *a Dorame.*

Le livre est de son crû : par-là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

» L'heure du Berger brusquée par un petit Maître » entre deux vins. »

L'ouvrage est singulier.

CÉLIANE.

Et l'ouvrage et l'auteur, j'en crois tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CÉLIANE.

Vous rêvez ?

JULIE.

Il me vient en pensée
De rappeller du mois la coutume passée :
Jouons ensemble au Vert ?

CÉLIANE.

Je le veux.

MONTREUIL.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre :
Je jure, je promets d'en observer la loi.

CÉLIANE.

A ces conditions je me soumets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez, pour commencer ces guerres intestines,
Cueillir du rosier : prenez garde aux épines.

CÉLIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous ?

JULIE.

J'en ai déja fait ma provision.

(*Céliane et Montreuil sortent.*)

SCENE VI.

SCENE VI.

TOINON, JULIE, S. AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

TOINON.

QUEL veuvage! pour moi, Madame, je l'admire!
Quoi! pleurer un époux en s'étouffant de rire!
La mode en est jolie, et pourra faire bruit.

JULIE.

De cette mort, Toinon, cueillons, goûtons le fruit:
Jouissons du bonheur que le Ciel nous envoie;
Je n'ai plus de mari! quel plaisir! quelle joie!
Célébrons à jamais le jour de son trépas:
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses appas,
Ses heures d'agrémens, comme ses douloureuses:
Que d'héritiers contens, que de veuves heureuses!

S. AMANT, *à Dorame.*

C'est trop tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait,
Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh! ne l'ai-je pas fait?
Pour dérober ma joie à la commune envie,
Je m'enferme au désert: voyez la modestie!

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois.

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois;
Ennuyée à peu près de ces réjouissances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,
Briller au plus profond d'un noir appartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en spectacle un deuil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coutume.

TOINON.

Mais, voulant tout le mois déguiser votre deuil,
Pourquoi faire venir Céliane et Montreuil?

JULIE.

Il faut dans le plaisir un peu de compagnie:
On le respire mieux, et sans elle il ennuie.
Outre un dessein que j'ai que tu n'as pu prévoir,
Ils s'aiment: on le dit; et je veux le savoir,
En être convaincue, et les brouiller ensemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce dessein j'entrevois, ce me semble:
Vous voulez pour époux vous donner Montreuil?

JULIE.

Moi!
D'un mari, d'un bourru, je reprendrois la loi?
On peut par des raisons du monde et de famille,
Par de certains desirs, et pour sortir de fille,
Une fois en sa vie arborer ce lien;
Mais aller jusqu'à deux, je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi! vous ferez bien de garder le veuvage;

Car si, par cas fortuit, dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait Monsieur de Saint-Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célebres,
Vous vous ruineriez en dépenses funebres.

JULIE.

Fi ! des maris, Toinon ! des amis, des amis !
A vous plaire, à votre ordre, ils sont toujours soumis.
On sait s'approprier leurs divers caracteres ;
Le Conseiller se rend utile à vos affaires,
On compte au Lansquenet le riche Financier,
Le Partisan commode est un bon dépensier,
Le Courtisan grossit la foule aux Tuileries,
L'Abbé nous divertit par ses minauderies,
Le bel Esprit en vers distingue du commun,
Et, parmi ce ramas, le cœur en regarde un.

TOINON.

J'entends, je vois, Madame, où l'estime vous mene.
Et Montreuil d'un clin d'œil tout contraire à la haine
Sera le regardé, n'est-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons,
S'il répond à mes vœux, ce que nous en ferons.

S. AMANT, *a Dorame.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire ?

DORAME.

Eh ! c'est un jeu.

S. AMANT.

Quel jeu !

JULIE.

Voilà tout le mystere.
Pour voir de ces amans le cœur à découvert,
Je leur viens d'inspirer exprès le jeu du Vert:
C'est dans ce dessein même, et pour le voir éclore,
Que j'emprunte la voix du Printems et de Flore;
Et, sous l'appas brillant des jeux et des plaisirs,
Je vais adroitement pénétrer leurs desirs,
Et satisfaire aux miens.

DORAME, *à S. Amant.*

C'est assez vous complaire;
Descendons.

S. AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-pere.

JULIE.

Lubin, pendant les jeux, avec moi de concert,
Feignant de badiner, prendra leur boîte au Vert...
Il vient.

SCENE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS; DORAME, S. AMANT, *à la fenêtre.*

LUBIN.

VOICI le Mai; rangez-vous, place, place!
Beau, grand, droit, vert, il vient ombrager cette place.
(*Des Paysans, en dansant, font avancer le Mai jusqu'au milieu du Théatre.*)

SCENE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, PAYSANS; S. AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert.

CÉLIANE.

Ce Mai nous avertit qu'il faut songer au Vert.

LUBIN.

Vous y jouez donc ?

CÉLIANE.

Oui.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée !

JULIE.

Pour moi, si l'on m'y prend, je serai bien trompée !

LUBIN *chante.*

Dans ces verts ébats,
Craignez la surprise :
Telle est souvent prise,
Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté, quoi qu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent brebis fringante au loup se laisse prendre.

CÉLIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oiseau le plus huppé.

(*Il chante.*)

Pour dénicher une Fauvette :
Lucas dit à Catin : Follette,
J'irai t'appeller demain,
Du matin.
Si je te trouve au lit dormeuse,
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces, Catin
N'en fut pas plus matineuse;
Lucas trouva l'huis ouvert :
Catin fut prise sans Vert.

JULIE.

Catin se devoit bien tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée :
Pour surprendre les gens, il est plus d'un Lucas...
Mais Flore se présente avec tous ses appas.

SCENE IX.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE, LUBIN, et les PAYSANS; FLORE, DEUX ZÉPHYRS, DEUX NYMPHES DES FLEURS; S. AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

FLORE *chante.*

Sur la fougere, au pied des hêtres,
Jouissez des plaisirs champêtres;
Le Printems vient ranimer vos ardeurs,
Flore amene à vos yeux les Zéphyrs et les Fleurs:
Que les Amours soient toujours de vos fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs...
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes....
Et vous, Zéphyrs, en ce jour,
De la fraîcheur de vos ailes;
Eventez le sein des belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

(*Les Zéphyrs et les Fleurs font une entrée, et prennent, en dansant, les boîtes de Céliane et de Montreuil, et les emportent.*)

FLORE *chante.*

Tout renouvelle
Dans ce beau mois;
La plus cruelle

Respire un choix :
Fiere fillette,
Timide amant,
A la rangette,
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un sans mitaine,
L'autre sans Vert.

(*Flore et sa Suite, Lubin et les Paysans s'en vont.*)

SCENE X.

JULIE, MONTREUIL, CÉLIANE; S. AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

S. AMANT, *à Dorame.*

BEAU-PERE, on ne sauroit mieux pleurer un époux!

JULIE, *à Montreuil et à Céliane.*

Tout nous dit de songer au Vert, en avez-vous?
Je vous y prends; montrez.

CÉLIANE.

Oh! qu'à cela ne tienne!
Ma boîte est perdue, ah!

MONTREUIL.

Le diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soumets tous deux...

Céliane, ouvrez-moi votre cœur, je le veux;
Mais, sans fard : de l'amour l'avez-vous su défendre ?
N'est-il point quelque amant qui s'y soit fait entendre ?

CÉLIANE.

Jusqu'à ce jour, il est de si peu de valeur,
Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULIE.

Vous mentez : j'en sais un, vous le savez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême;
Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CÉLIANE.

Je vais, pour m'en défendre, appeller du secours.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

JULIE, MONTREUIL; S. AMANT, DORAME, *à la fenêtre.*

JULIE.

Vous ne la suivez pas, Montreuil ?

MONTREUIL.

Qui ! moi, Madame?

JULIE.

Il faut, à votre tour, me découvrir votre ame.
Je m'en vais exposer une fable à vos yeux :
Si vous n'en devinez le sens mystérieux,
Vous me ferez, Montreuil, une sensible offense:

Si vous le concevez, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyiez rebelle à ses clartés.

MONTREUIL.

Il faut savoir.

JULIE.

Je vais vous la dire : écoutez.

Une aimable Tourterelle
Fut le partage d'un Hibou ;
Jamais paix, toujours querelle :
Il n'est pas mal-aisé de deviner par où.
Hibou mourut ; la veuve, en ces alarmes,
N'étala point des clameurs et des larmes
Le fastueux charivari.
Larme en laidit, douleur est folle ;
Et puis, graces aux mœurs du siecle, on se console
D'un amant tendrement chéri :
Que ne fait-on point d'un mari ?
Tourterelle à l'amour rarement est rebelle.
Sa tendresse envisage un Moineau digne d'elle.
Pour s'expliquer, regards, discours mystérieux,
Sont par elle mis en usage :
Elle craint, elle n'ose en dire davantage.
C'est au Moineau, s'il a des yeux,
A deviner ce langage.

Vous entendez, Montreuil; le comprenez-vous bien ?
Parlez sincérement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien,
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner quelle est la tourterelle ;

Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois.
Quant à l'heureux moineau, seul digne de son choix,
Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître;
Mais ce que je sais bien, c'est que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y consent: le champ vous est ouvert;
Croyez tout, espérez et...

S. AMANT, *descendu de la fenêtre.*

Je vous prends sans Vert,

MONTREUIL, *s'enfuyant.*

Mon oncle!

JULIE.

Mon époux!

SCENE XII.

S. AMANT, JULIE, DORAME.

S. AMANT.

APPROCHEZ, mon beau-pere:
Votre fille est d'un prix trop extraordinaire;
Je m'en sens désormais indigne, et vous la rends.
Adieu!

DORAME.

Tout doux! il est des accommodemens.

S. AMANT.

Vous prétendez, voyant l'humeur qui la possede....

DORAME.

Elle a tort; mais le mal trouvera son remede.

S. AMANT.

Et quel remede, après tout ce que devant vous....

DORAME.

D'accord, son procédé choque; mais, entre nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

S. AMANT.

Comment! vous...

JULIE.

Eh! quoi donc, suis-je si criminelle?
D'un mari que l'on aime on apprend le trépas;
Les premiers mouvemens sont de suivre ses pas.
A ce dessein s'oppose un devoir de famille:
Des fruits de cet hymen reste une seule fille;
Il faut vivre pour elle; on restreint ses desirs
A chercher sa santé dans d'innocens plaisirs.

S. AMANT.

Morbleu! l'excuse encore est pire que l'offense.

DORAME, *à Julie.*

Sortez.... j'adoucirai son cœur en votre absence.

S. AMANT.

Un cloître punira cette insolence-là.

JULIE.

Mon pere...

DORAME.

Laissez-moi raccommoder cela.

(*Julie sort.*)

SCENE XIII.

SCENE XIII.

S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

NON, non.

DORAME.

Écoutez-moi.

S. AMANT.

Si jamais je m'oblige
A revoir votre fille...

DORAME.

Ecoutez-moi, vous dis-je?
Comme vous je pris femme, et fus gendre autrefois.
Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois;
Tout ce qu'un mari craint se trouva dans ma femme.
Elle.... Elle est au tombeau, Dieu vueille avoir son ame!
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous.
Mon beau-pere, honnête homme, esprit commode et doux,
Me donna, pour calmer ma fureur violente,
Un bon contrat, valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-pere, en pareilles douleurs,
Lui mit entre les mains. Je cessai mes clameurs.
Mon gendre, le voilà. Je vous remets ce gage:
Il peut dans la famille être d'un bon usage;
Vous avez une fille: elle a tout votre soin;
Si vous la mariez, vous en aurez besoin.

Croyez-moi, comme nous, ayez de la prudence.
Tout ceci, grace au Ciel, s'est fait dans le silence :
Il est certains secrets fâcheux à révéler,
Et qui de rien ne sait, de rien ne peut parler.

S. AMANT, *regardant le contrat.*

Écueil de tout le monde ! Or, quelle est ta puissance !

DORAME.

Il faut, mon gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas,
Qu'on ne console point avec de bons contrats :
Reprenez la douceur ; c'est la plus belle voie.

SCENE XIV.

S. AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

QU'EST-CE donc ? voici bien, Monsieur, du rabat-joie :
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vauleau ?
Nous sommes attroupés tretous dessous l'ormeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade,
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade ?
Madame votre fille est pleurante en un coin ;
Monsieur votre neveu grommele sur du foin,
Camus en chien d'Artois d'avoir compté sans hôte.
Quel revers ! qui l'auroit pensé ? c'est votre faute ;
Toutfranc, ce procédé crie, et vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire? Non, non, qu'on chante et que l'on danse:
Nous venons prendre part à la réjouissance.
Bergeres et bergers, que tout se rende ici,
Et ma fille et Montreuil, et Céliane aussi...
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCENE XV.

DORAME, S. AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, LUBIN.

DORAME.

Allons, ma fille, allons, menez joyeuse vie;
Votre mari va voir vos plaisirs d'un bon œil.
Ma niece Céliane, et le galant Montreuil
Seront demain unis par un doux hyménée:
Aujourd'hui dans la joie achevons la journée.

SCENE XVI et derniere.

DORAME, S. AMANT, JULIE, CÉLIANE, MONTREUIL, FLORE, Nymphe des Fleurs, Zéphyrs, Troupe de Bergers, de Bergeres, de Paysans et de Paysanes.

FLORE *chante.*

Fuyez l'embarras des amours,
Suivez les folles amourettes :
Les jeux, les plaisirs, les beaux jours,
Ne sont que parmi les fleurettes.
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre,
Jeunes cœurs, songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

(*Les Nymphes des Fleurs et les Zéphyrs dansent.*)

LUBIN *chante.*

Pour jouer sûrement au Vert,
Beautés, mettez-vous à couvert :
D'un curieux désagréable,
La surprise du favori
Est aimable ;
Mais celle du mari,
C'est le diable.

ENTRÉE DE PAYSANS.

FLORE et LUBIN, *ensemble.*

Voulez-vous bannir vos alarmes,
Et goûter un hymen plein de charmes?
Faites, époux, pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fideles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais savoir.

FLORE.

Passez-vous vos bagatelles.

ENSEMBLE.

Douce union, charmante paix,
Repos des cœurs et du ménage,
Félicité du mariage,
Quand ici-bas vous verrons-nous? jamais.

ENTRÉE DE FLORE ET DE LUBIN; GRANDE ENTRÉE DE TOUS LES PERSONNAGES dansans de la Comédie.

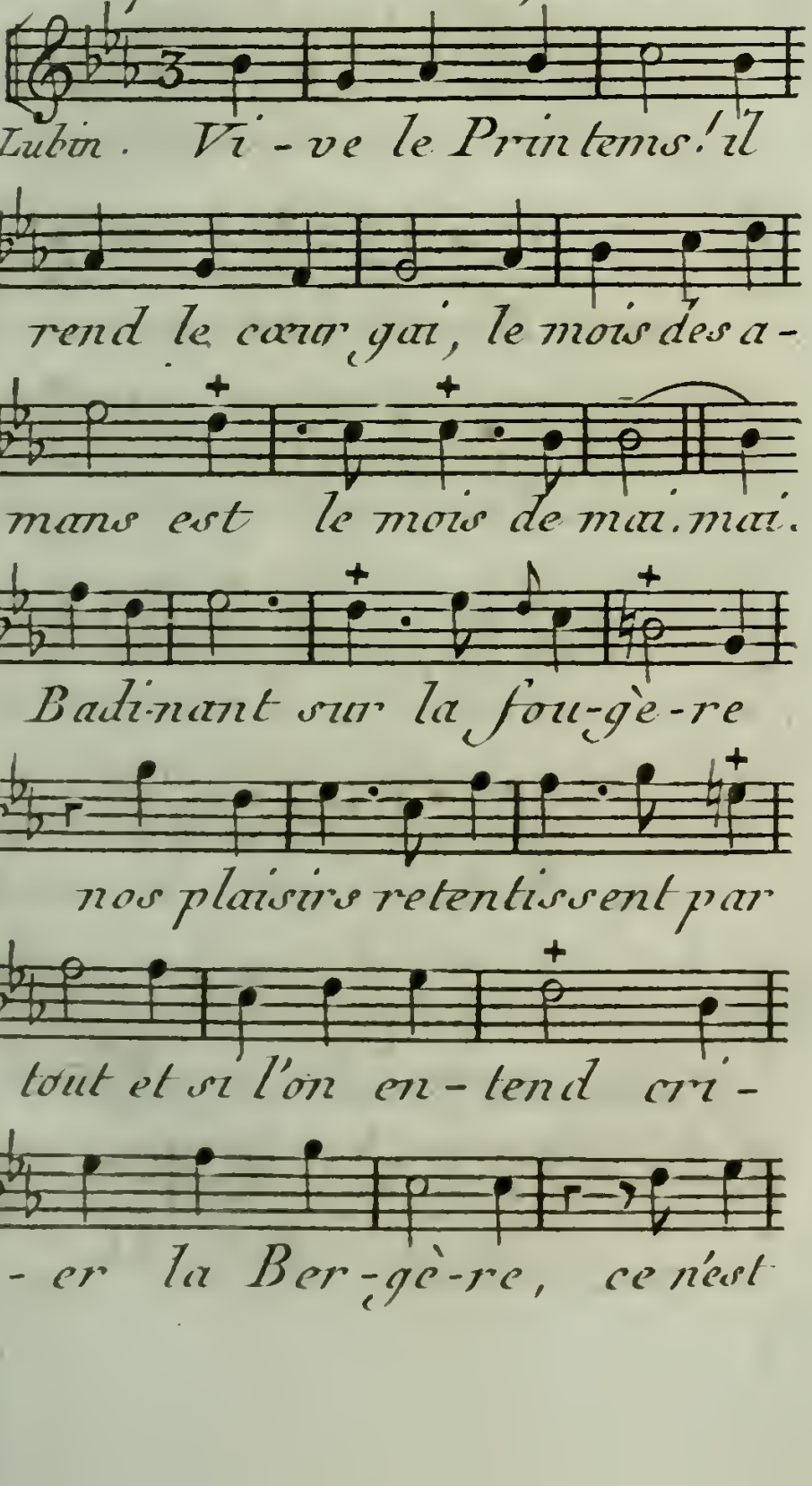
LUBIN, *aux Spectateurs.*

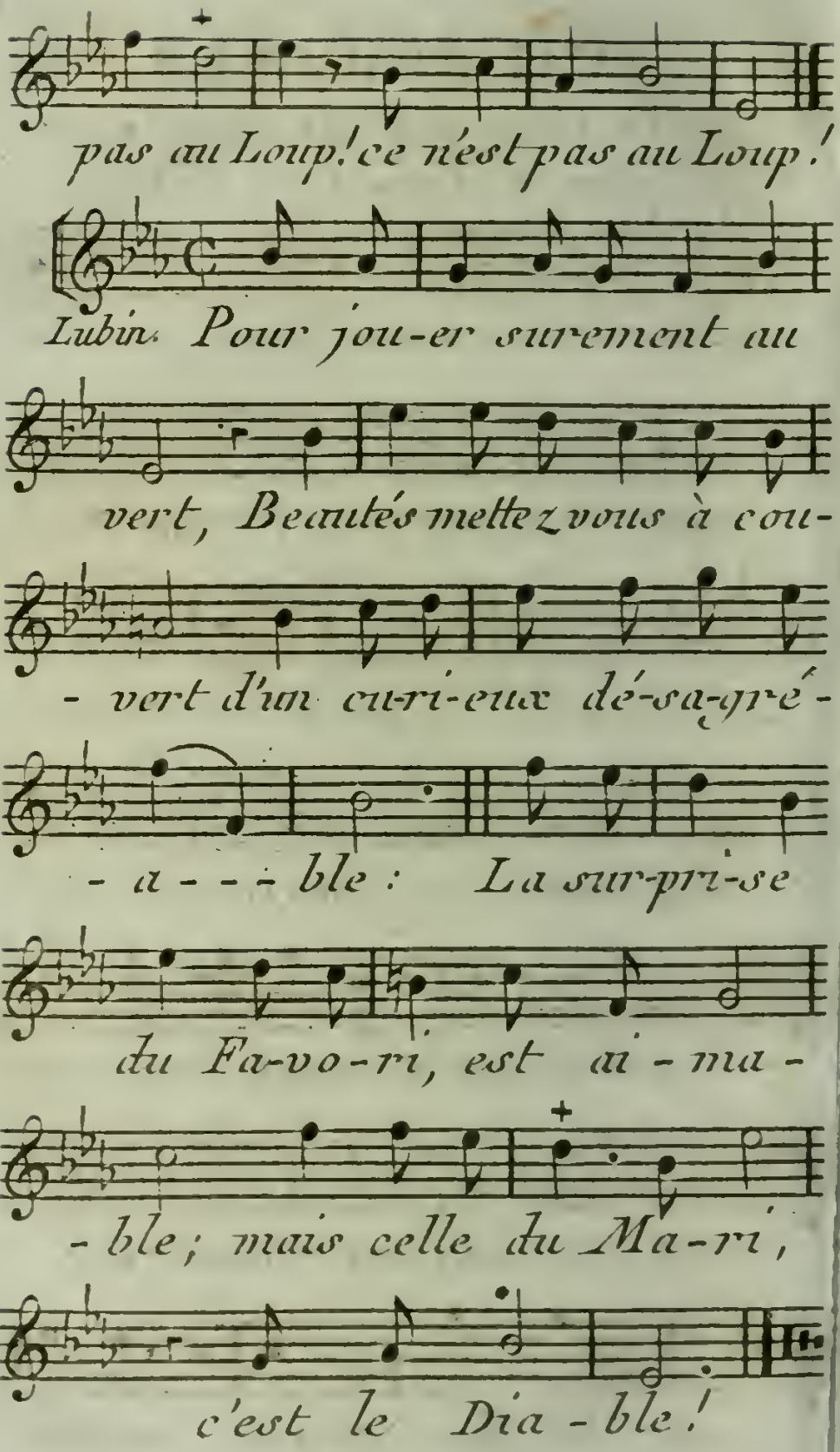
A venir voir nos jeux, soyez plus de concert:
Plus vous viendrez, et moins vous nous prendrez sans Vert.

FIN.

VAUDEVILLES
de Je vous prends sans vert.

Musique de Grandval, le Pere.




pas au Loup! ce n'est pas au Loup!
Lubin. Pour jou-er surement au
vert, Beautés mettez vous à cou-
- vert d'un cu-ri-eux dé-sa-gré-
- a - - - ble : La sur-pri-se
du Fa-vo-ri, est ai - ma -
- ble; mais celle du Ma-ri,
c'est le Dia - ble!

ŒUVRES

DE

CHAMPMÊLÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres,
rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXV.

CH. CHEVILLET.
DE CHAMPMÊLÉ.

Hitscher pinx. F. Dup.

VIE
DE CHAMPMÊLÉ.

CHARLES CHEVILLET étoit fils d'un Marchand Rubannier du Pont-au-Change de Paris. Il fit de bonne heure sa principale occupation de la lecture des Auteurs Dramatiques, et fréquenta les Spectacles. Il y prit un tel goût pour le Théatre, qu'il ne put résister à la tentation de s'y consacrer pour toujours, et que s'étant rempli la mémoire de plusieurs rôles, et changeant son nom en celui de CHAMPMÊLÉ, il alla à Rouen, où il débuta avec succès.

Un peu auparavant ce tems, la fille d'un Marchand de Rouen, nommée Marie des Mares, s'étoit trouvée sollicitée aussi vivement par un semblable penchant pour le Théatre, et avoit débuté dans cette même Ville, de maniere à faire espérer qu'un jour ses talens pourroient justifier ce penchant.

Tant de conformité entre les deux jeunes débutans ne pouvoit manquer de leur inspirer de l'amitié l'un pour l'autre. Ce sentiment naît presque toujours de la ressemblance des goûts entre les hommes ; mais quand les sexes different, deux jeunes amis, que les mêmes goûts ont rapprochés l'un de l'autre, deviennent bientôt amans. C'est ce qui arriva dans cette circonstance ; et le desir qu'eut ensuite Mademoiselle des Mares de paroître dans la Capitale, lui persuada qu'elle devoit faire un époux de son amant.

Le pere de Mademoiselle des Mares étoit fils d'un Président au Parlement de Normandie ; mais il s'étoit mésallié, malgré ses parens, qui l'avoient déshérité : il avoit été forcé d'embrasser le commerce, et il ne s'opposa ni au goût de sa fille pour le Théatre, ni à son mariage avec CHAMPMÊLÉ. Il eut aussi un fils qui se fit Comédien, et dont la postérité s'est conservée, avec éclat, jusqu'à nos jours, dans les différens emplois du Théatre, s'est alliée avec deux noms connus d'une maniere également avantageuse, les Grandval et les Dangeville, et dont il nous

reste encore la célebre Mademoiselle Dangeville, qui, après avoir fait les délices de la scene Françoise, pendant plus de trente ans, fait aujourd'hui celles d'une société composée de Personnes de la plus haute distinction, au milieu desquelles elle iouit d'un honorable repos et des douceurs de l'amitié.

CHAMPMÊLÉ et son épouse vinrent à Paris, au commencement de *1669* : ils parurent au Théatre du Marais, où on les reçut tous les deux ; mais les Comédiens ne dissimulerent point d'abord à la jeune Actrice que ce n'étoit qu'en considération des talens de son mari qu'ils la recevoient. Le seul La Roque, l'un d'entr'eux, jugea plus favorablement d'elle ; et la suite fit voir que quoiqu'il ne fût pas un excellent Comédien, il étoit, au moins, un fort bon connoisseur. Il voulut même prendre le soin de lui donner des leçons : en quelques mois, il la mit en état de remplir les premiers rôles et d'y obtenir les plus grands applaudissemens ; ce qu'elle a fait jusqu'au dernier moment de sa vie.

En *1670*, les deux nouveaux époux entrerent dans la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Ma-

dame Champmêlé y débuta par le rôle d'*Hermione*, dans l'*Andromaque* de Racine, qui craignoit si fort qu'elle ne pût pas rendre ce rôle, très-bien joué par Mademoiselle des Œillets, qu'il résista long-tems aux sollicitations qu'on lui faisoit de l'aller voir. Au second et au troisieme actes, il fut médiocrement content; et, en effet, ces deux actes exigent beaucoup d'habitude de la Scene et une grande finesse de jeu; mais les deux derniers furent si bien rendus, que transporté de joie, Racine courut à la loge de la nouvelle Actrice, se jetta à ses genoux et lui fit des complimens et des remerciemens, avec les démonstrations les plus vives d'une satisfaction complette. Il acheva de la perfectionner par ses conseils, et, dès-lors, il lui destina tous ses rôles les plus brillans, *Bérénice*, *Atalide*, dans *Bajazet*, *Monime*, dans *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phedre*, enfin. On a prétendu même que Madame Champmêlé l'ayant prié de lui faire un rôle où toutes les passions fussent réunies, après y avoir pensé quelque tems, il choisit le sujet de *Phedre*, et le traita exprès pour elle. Si cela est, nous devons à l'Actrice l'un des plus beaux chef-

d'œuvres de l'Auteur, et l'une des meilleures Tragédies qui aient jamais été mises sur aucun Théatre du monde.

Madame Champmêlé remplit tous ces rôles avec la plus grande distinction, les fit valoir tout ce qu'il étoit possible, et ne contribua pas peu aux premiers succès des chef-d'œuvres de Racine.

Enchanté d'être si bien secondé par elle, la reconnoissance dont il croyoit lui être redevable, et la douce habitude de la voir tous les jours, lui firent éprouver un sentiment qu'il avoit tant de fois si vivement exprimé dans ses Pieces. Elle étoit belle et remplie de talens; Racine avoit encore un cœur tout neuf, mais sensible à l'excès. Quoi de plus naturel que cette passion? et qu'il eût été difficile à celle qui l'inspiroit à un homme tel que Racine de ne la pas partager!

En 1679, CHAMPMÊLÉ passa avec sa femme au Théatre de Guénégaud, où on leur accorda, dès en entrant, par contrat, à chacun une pension de mille livres, au-delà de leurs parts. L'année suivante, on ne fit qu'une seule Troupe de celle de Guénégaud et de celle de l'Hôtel de

Bourgogne, et Madame Champmêlé fut toujours regardée, à juste titre, comme la premiere Actrice des deux Théatres réunis. Elle y brilla encore pendant près de vingt ans, jusqu'à ce que sa santé se trouvant fort dérangée, elle alla au village d'Auteuil, où son mari avoit pris une petite maison, et où elle espéroit se rétablir; mais elle y tomba malade tout-à-fait, et y mourut, le 15 Mai 1698.

Sa grande réputation et son extrême amabilité avoient attiré chez elle les premieres personnes de la Cour et de la Ville, et les plus illustres Écrivains du tems. Mais de tous ceux qui parurent admirer davantage ses talens et les graces de sa personne, après Racine, ce fut La Fontaine. Il lui adressa sa nouvelle de *Belphégor*, et la fit précéder par ce Prologue pour elle.

» De votre nom j'orne le frontispice
» Des derniers vers que ma Muse a polis.
» Puisse le tout, ô charmante Philis!
» Aller si loin que notre los franchisse
» La nuit des tems : nous la saurons dompter,
» Moi par écrire, et vous par réciter.
» Nos noms unis perceront l'onde noire;
» Vous régnerez long-tems dans la mémoire,

» Après avoir régné jusques ici
» Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
» Qui ne connoît l'inimitable Actrice
» Représentant ou *Phedre*, ou *Bérénice*,
» *Chimene* en pleurs, ou *Camille* en fureur?
» Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
» S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?
» Une autre enfin, allant si droit au cœur?
» N'attendez pas que je fasse l'éloge
» De ce qu'en vous on trouve de parfait:
» Comme il n'est point de grace qui n'y loge,
» Ce seroit trop; je n'aurois jamais fait.
» De mes Philis vous seriez la premiere:
» Vous auriez eu mon ame toute entiere,
» Si de mes vœux j'eusse plus présumé;
» Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
» Par des transports n'espérant pas vous plaire,
» Je me suis dit seulement votre ami,
» De ceux qui sont amans plus d'à demi;
» Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire!.... »

Les liaisons de La Fontaine avec cette charmante Actrice furent apparemment ce qui lui fournit l'occasion de faire présenter plusieurs de ses Pieces aux Comédiens, par son mari, et même ce qui l'engagea peut-être à en laisser passer quelques-unes sous son nom; de sorte qu'on pût les attribuer à CHAMPMÊLÉ, ou,

du moins, croire qu'il y avoit eu quelque part. Cette opinion n'est pas encore entiérement détruite. Qu'elle soit fondée ou non, l'on sait que CHAMPMÊLÉ avoit beaucoup d'esprit et ne manquoit pas de goût. Il étoit consulté par un grand nombre d'Auteurs qui travailloient pour le Théatre, et qui se trouvoient communément fort bien d'avoir suivi ses conseils.

Indépendamment des Pieces auxquelles on a prétendu qu'il avoit travaillé avec La Fontaine, il en a donné plusieurs qu'on n'attribue qu'à lui seul, et qui ne sont pas sans mérite.

« Son talent principal dans les Comédies qui nous restent de lui, consistoit à peindre, d'après nature, les ridicules des petites Sociétés bourgeoises, disent les Auteurs du Dictionnaire Historique des Hommes illustres, &c. Ses situations sont neuves et intéressantes, ses incidens heureux et plaisans; son style incorrect, mais badin et enjoué. Il connoissoit le Théatre, moins par une étude réfléchie, que par un exercice journalier; mais il se livroit trop à la facilité que lui donnoit cette connoissance.... &c. »

CHAMPMÊLÉ remplissoit au Théatre l'em-

ploi des Rois : il jouoit aussi quelquefois d'autres rôles dans le Comique, et toujours avec succès. Il s'étoit acquis une grande considération parmi ses camarades. C'étoit ordinairement lui qui apaisoit leurs débats, lorsqu'il s'en élevoit entr'eux, et qui les réconcilioit. Il mourut subitement et fort malheureusement, dans un moment où il alloit encore exercer cette espece d'autorité conciliatrice que lui avoit, en quelque sorte, conféré l'estime de ses camarades pour son bon esprit et sa probité.

Voici comment les freres Parfaict racontent la chose, dans leur Histoire du Théatre François, tome quatorzieme, page 525 et suivantes.

« La nuit du Vendredi 19 au Samedi 20 Août 1701, CHAMPMÊLÉ rêva qu'il voyoit sa mere, morte depuis plusieurs années, et sa femme, depuis trois, et que cette derniere lui faisoit signe avec le doigt de la venir trouver. Frappé de ce songe, il en fit le récit à ses amis, qui n'oublierent rien pour lui calmer l'esprit. Le lendemain, il joua dans *Iphigénie*, le rôle d'*Ulysse*; et pendant qu'on représentoit la petite Piece, il se promenoit dans le foyer en chantant : *Adieu*,

paniers, vendanges sont faites, et répéta tant de fois ce refrain, qu'on lui en fit la guerre. Le lundi matin, CHAMPMÊLÉ alla aux Cordeliers, et donna une piece de trente sols au Sacristain, en le priant de faire dire une messe de *Requiem* pour sa mere, et une autre pour sa femme. Le Sacristain voulant lui rendre dix sols, CHAMPMÊLÉ ajouta : *La troisieme sera pour moi, et je vais l'entendre.* Au sortir de la messe, CHAMPMÊLÉ prit le chemin de la Comédie ; et comme tous les Acteurs n'étoient point encore arrivés pour l'assemblée, il fut s'asseoir sur un banc, à la porte de l'Alliance, cabaret qui étoit alors à côté de l'Hôtel des Comédiens. Il y causa avec Sallé, Roselis, Beaubourg, des Mares, frere de Madame Champmêlé, et quelques autres de ses camarades, qu'il avoit priés à dîner, dans le dessein de raccommoder Sallé et le jeune Baron, qui s'étoient brouillés à l'occasion de quelques rôles ; car CHAMPMÊLÉ aimoit à voir régner la paix et l'union dans sa compagnie. Il répéta plusieurs fois : *Sallé, nous dînerons ensemble ;* ensuite, il prit sa tête entre ses deux mains, et tomba, tout étendu, le visage contre

le

le pavé. On courut promptement chercher le Chirurgien, qui demeuroit à deux portes de-là ; mais ce fut inutilement : il le trouva mort.... &c. »

C'est à Mademoiselle Dangeville, sa petite-niece, du côté de sa femme, que nous devons son portrait. Il n'avoit jamais été gravé ; et c'est d'après celui que Mademoiselle Dangeville possede, par succession, qui est fort beau, peint par Netscher, et qu'elle a bien voulu nous prêter, que nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici.

Nous ne nous dissimulons pas que la seule Piece que nous pussions donner de CHAMPMÊLÉ est encore bien médiocre ; mais l'incertitude de l'opinion qu'il ait, ou n'ait pas travaillé à d'autres Pieces avec ou pour La Fontaine, ne nous permettant pas de les séparer l'un de l'autre, considérés comme Auteurs Dramatiques, nous avons cru devoir faire connoître CHAMPMÊLÉ par une Comédie qu'on ne doute

pas qui ne soit de lui seul, et qui est sa meilleure.

Au reste, ne pourrions-nous pas répondre aux personnes difficiles, qui seroient étonnées de le rencontrer ici :

Que manque-t-il à CHAMPMÊLÉ
Pour que sa gloire soit certaine,
Puisqu'un siecle s'est écoulé
Sans qu'on ait encor démêlé
S'il ne fut pas l'Auteur des Pieces qu'à la scene
On attribue à La Fontaine ?

CATALOGUE
DES PIECES
DE CHAMPMÊLÉ.

* Les Grisettes, Comédie en trois actes, en vers ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1671 ; imprimée la même année à Paris, chez Pierre Le Monnier, *in*-12 ; réduite ensuite à un acte, sous le titre de Crispin Chevalier, et réimprimée en 1673.

L'Heure du Berger, Pastorale, en cinq actes, en vers ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1672 ; imprimée à Paris, l'année suivante, chez Pierre Promé, *in*-12.

La Bergere Daphné a été éloignée pendant six mois de son Village, par le Berger Alcidon, son frere, pour la soustraire aux regards du Souverain du canton, qui y

étoit venu passer quelque tems, et à qui sa beauté avoit fait impression. Daphné de retour, se présente sous les habits et le nom de Coridon, Berger, l'un de ses parens, et à qui elle ressemble parfaitement. Elle veut ainsi éprouver Arcas, autre Berger qu'elle aime; mais qu'on est près d'unir, malgré lui, à la Bergere Cléonice, qui aime le Berger Tyrcis; le faux Coridon s'entretient de Daphné avec Arcas, qui le croit son rival, car il aime Daphné sans qu'il ait jamais osé le lui déclarer. Elle lui reproche d'en avoir manqué l'occasion, un jour qu'il la trouva fort disposée à l'écouter favorablement; et de n'avoir pas su profiter de ce qu'on appelle *l'heure du Berger*. Voilà ce qui donne le titre à la piece, dans laquelle une Bergere coquette, nommée Corinne, fait usage de tout le pouvoir de ses charmes, pour brouiller les amans avec leurs maîtresses, espérant les leur ravir et augmenter le nombre des siens Mais, malgré toutes ses intrigues, elle a le chagrin de voir conclure des mariages qu'elle vouloit traverser; elle se trouve même contrainte à épouser Alcidon, qu'elle dédaignoit, et qui est le seul amant qui lui soit resté fidele. Daphné, satisfaite enfin de l'amour délicat et constant d'Arcas, se découvre et se donne à lui; et Cléonice est donnée à Tyrcis.

« Champmêlé fit paroître cette piece à peu près dans le même tems qu'on représenta la *Lisimene* de l'Abbé Boyer, au Théatre du Marais, disent les freres Parfaict, Histoire du Théatre François, tome onzieme, page 232 et suivantes. Ces deux pastorales se ressemblent fort pour le fonds du sujet, la conduite et les caracteres. Nous ne pouvons pas décider lequel de ces Auteurs a été le

copiste; mais il est aisé de connoître qu'avec bien des défauts, l'avantage est cependant du côté de Champmêlé, dont le Poëme est mieux conduit, plus amusant, et la versification assez passable et naturelle; au lieu que celle de l'Abbé Boyer est contrainte et obscure. Au reste, l'un et l'autre Poëte n'a fait que copier des intrigues et des personnages employés dans les Pastorales précédentes, telles que la *Célimene*, de Rotrou, et *l'Amarillis*, de Tristan, qui toutes deux n'ont qu'un même sujet. Ce sont toujours des Bergers et des Bergeres que l'on veut marier contre leur inclination, et qui, après divers obstacles, obtiennent ce qu'ils desirent; une coquette, ou plutôt une sotte, tellement prévenue en sa faveur, qu'elle croit être aimée de tous ceux qui la voient, et qui, enfin, est obligée d'avouer qu'elle s'est abusée, et d'accepter la main de l'amant qu'elle a le plus méprisé; et une Bergere qui, croyant avoir une rivale, se travestit en homme pour sonder le cœur du Berger qu'elle aime, et traverser ses projets. C'est cette derniere qui est chargée du principal rôle. L'on sait que de pareils travestissemens sont ordinairement assez bien reçus au Théatre; pour peu qu'une Actrice ait de grace, elle ne manque pas de briller dans ces sortes de rôles, et Mlle. d'Ennebaut, qui les remplissoit alors à l'Hôtel de Bourgogne, étoit douée de tous les talens nécessaires pour s'attirer des applaudissemens. »

Voici l'endroit de la Piece qui lui a fait donner son titre. Arcas est avec Daphné, qu'il prend pour Coridon, et à qui il veut persuader qu'il est aimé de cette Bergere.

DAPHNÉ.

« Vous êtes donc, Berger, sûr de votre Maîtresse ?

ARCAS.

» Oui, je suis sûr pour moi de toute sa tendresse.

DAPHNÉ.

» Mais encor, dites-moi, par quelles actions
» Vous a-t-elle informé de ses intentions ?
» Ne me le celez point, Arcas, je vous en prie.
» Un jour, il me souvient que de ma Bergerie,
» Un agneau s'échappa, se mêla dans les siens :
» Elle le reconnut d'abord pour un des miens,
» Le fit prendre, l'orna de bouquets, de guirlandes,
» Paré comme un de ceux qu'on destine aux offrandes,
» Entouré de festons de différentes fleurs,
» Et de rubans mêlés de diverses couleurs,
» Parfumé, plein d'odeurs et de galanterie,
» Elle le renvoya dedans ma Bergerie.
» Deux jours après, portant mes pas vers ces côteaux,
» Qu'un des bras du Lignon arrose de ses eaux,
» J'apperçus cette belle, à l'abri des bocages,
» Qui respiroit le frais dessous ces verts ombrages,
» Sur un lit de gazon parfumé des odeurs
» D'un parterre émaillé de différentes fleurs,
» Ramenant ses regards avecque nonchalance,
» Sans art, sans ornemens, dans une négligence
» Qui relevoit encor, par sa simplicité,
» Les charmes éclatans de sa jeune beauté.
» Que vous dirai-je, enfin ? Je m'approchai près d'elle,
» Et je crus dans ses yeux voir un témoin fidele,
» Que ma vue en ces lieux ne lui déplaisoit pas.

» Que je passai, Berger, d'heureux momens, hélas !
» Il m'en souvient encor : cette aimable Bergere
» S'amusoit à cueillir, sur la verte fougere,
» Mille fleurs, relevant sur moi, de tems en tems,
» Des regards pleins de feux amoureux et perçans ;
» Et d'une main, Berger, plus blanche que l'ivoire,
» Avec un enjoûment qu'à peine on pourroit croire,
» Capable d'engager, de charmer tous les cœurs,
» S'égayoit, se jouoit à me jetter des fleurs.
» Quels plaisirs, Coridon, et quelle joie extrême !
» Il faut, pour en juger, aimer autant que j'aime ;
» Il faut....

DAPHNÉ.

Mais, dites-moi, dans cette passion,
» Sûtes-vous profiter de cette occasion ?
» Vous déclarâtes-vous, enfin ?

ARCAS.

J'allois le faire;
» Mon cœur, dans ses transports, ne pouvoit plus se taire,
» Lorsque, pour mon malheur, un Berger, tout d'un coup,
» Vint nous troubler, criant, à pleine voix : au loup !
» Je me leve, j'y cours et recouvre sa proie.
» Je reviens triomphant, plein d'ardeur et de joie,
» Résolu de parler, d'essuyer ses refus ;
» Mais quand je retournai, je ne la trouvai plus.

DAPHNÉ.

» Vous le méritiez bien. Tout vous est favorable,
» Le tems, les lieux, l'amour : votre maîtresse aimable

» Se présente à vos yeux, avec tous ses appas ;
» L'occasion vous rit, vous n'en profitez pas !
» Loin d'être tout entier à ce bonheur suprême,
» Un rien vous le fait perdre ! Est-ce ainsi que l'on aime ?
» Non, vous ne connoissez ni l'amour, ni ses traits ;
» Vous vous flattez d'aimer, vous n'aimâtes jamais.
» Un véritable amant sait prendre, avec adresse,
» Le tems, l'occasion, auprès de sa maîtresse.
» Il se trouve en amour un fortuné moment,
» Facile, précieux, favorable, charmant,
» Où l'amante, à son tour, d'un cœur sensible et tendre,
» Se soumet à l'amour, ne sauroit s'en défendre,
» Ne sent plus ni fierté, ni sexe à ménager,
» Et cet heureux moment est l'heure du Berger !
» Cette heure est précieuse au moment qu'elle sonne ;
» Tout le monde l'attend, elle n'attend personne.
» Daphné, par ses discours, dans toutes ses façons,
» Vous en donnoit, Berger, d'infaillibles leçons ;
» C'étoit en ce moment l'heure de la Bergere :
» Son air, son enjoûment, ne cherchoient qu'à vous plaire ;
» Elle vous faisoit voir, dans ses regards confus,
» Son amour, ses desirs : que pouvoit-elle plus ?
» Voyant de cet amour la preuve manifeste,
» C'étoit à vous, Arcas, à ménager le reste ;
» Et vous eussiez pu joindre, à ne rien négliger,
» L'heure de la Bergere à l'heure du Berger.
» Vous ne l'avez pas fait : que vous êtes coupable !
» Car qui laisse échapper cette heure favorable

» Rarement la recouvre une seconde fois.
» Cependant, vous l'aviez, Berger, en votre choix.

ARCAS.

» Je l'avois, il est vrai. Mais que pouvois-je faire ?
» Mon respect contraignoit mon amour à se taire.
» Ne cherchez point, Berger, de méchantes raisons
» Pour vouloir réparer vos froides actions.
» Ce seroit bien en vain..... &c. »

Le Parisien, Comédie en cinq actes, en vers, avec une Préface; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 7 Février 1682; imprimée à Paris, l'année suivante, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Le succès de cette Piece, qui n'auroit été que médiocre pour un Auteur célebre, dit Champmêlé, dans sa Préface, a de beaucoup passé mon espérance. Je n'étois pas assez vain pour me flatter qu'un homme sans aucune étude que celle du monde, pût amuser le Public pendant quinze ou seize représentations. Si cet Ouvrage a eu le bonheur d'être suivi durant quelque tems, je l'attribue beaucoup moins à son mérite, qu'à la peine que mes camarades ont bien voulu se donner pour le représenter dans toute la perfection dont ils sont capables, et à la bonté de mes Auditeurs, qui ont bien voulu y rire, sans se donner la fatigue d'examiner si c'étoit dans les formes. Parmi quantité de défauts qui s'y sont trouvés, et que je n'entreprendrai pas de défendre, j'avoue que le titre est un des plus considérables; et que mon héros

pouvoit être de tout Pays. Je ne manquerai pas de raisons, bonnes ou mauvaises, pour justifier ma conduite. Jamais un Auteur n'en a manqué ; mais depuis quinze ou seize ans que j'ai commerce avec Messieurs les Poëtes, je me suis trop souvent récrié contre l'inutilité de leurs défenses, pour vouloir tomber dans les mêmes fautes. On n'appelle point des jugemens du public. En vain un Auteur, dans sa Préface, prend soin de rejetter la chute de son Ouvrage sur le mauvais goût des Spectateurs, sur la rigueur des tems, ou sur la malice des Acteurs : une bonne Piece surmonte tous ces obstacles ; et pour moi, je n'attribuerai jamais le peu de réussite d'un Ouvrage, qu'au peu de mérite de l'Ouvrage même. »

« Il étoit réservé à Champmêlé de relever, en quelque façon, la Scene Comique qui sembloit languir depuis plusieurs années. (Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome douzieme, page 309 et suivantes.) La Piece dont nous parlons est plaisante du commencement à la fin, remplie par des événemens imaginés avec esprit, et qui se succédent bien les uns aux autres. Tous les caracteres en sont vicieux et de mauvais exemple ; mais ils n'en sont pas moins vrais et naturels ; et, par malheur, l'expérience ne fournit que trop souvent de pareils modeles. Peut-on mieux peindre, et avec des couleurs plus vives, l'avare Jérôme, bourgeois de Paris, qui sacrifie, sans scrupule, femme, fille et probité même, lorsqu'il s'agit du moindre intérêt ? Sa Scene avec M. des Moulins, son ami et son voisin, et dans laquelle il est question d'un dédit de douze mille francs qu'ils ont fait ensemble, relativement au mariage

projetté entre Clitandre, fils de M. Jérôme, et Elmire, fille de M. des Moulins, est admirable. Celui-ci croit qu'Elmire a péri sur mer, en venant de Rome, où elle est née, et espere que M. Jérôme n'exigera pas l'accomplissement du dédit; mais ce dernier ne veut pas faire grace d'un sol, et prétend que l'autre a fait venir sa fille, que conduisoit sa femme tout exprès par mer, afin de se débarrasser de toutes deux à la fois. Madame Jérôme est une bonne femme, idolâtre de son fils, libertin achevé, et qui se livre, sans ménagement, à tout ce qui lui plaît. Il a fait connoissance d'une coquette, sans bien, en est devenu amoureux, et veut l'épouser; mais il a besoin des fourberies de son valet Frontin, pour fournir à ses folles dépenses, et Frontin, par différens tours, parvient à arracher de l'argent au vieux Jérôme. Mais il se trouve que cette Elmire, arrivée à Paris pendant que M. des Moulins en étoit absent, est précisément sa fille, qu'il croyoit périe sur mer, et qui, venue seule avec sa suivante Lisette, n'a encore rencontré de sa famille, que son frere Géraste, Capitaine au Régiment du Roi, et à Paris en recrue; lequel se prête volontiers aux projets de Clitandre, et l'aide à tromper son pere. La reconnoissance d'Elmire par M. des Moulins, arrange enfin toutes les choses au gré des deux peres et des deux amans, qui sont unis. »

« Elmire est dans le goût des amoureuses de Térence, son rôle est très-court; mais comme il est ici présenté d'une façon nouvelle, tout en Italien, il a dû faire un grand effet. Lisette, qui est son interprete, est en même tems une soubrette aussi hardie et aussi entreprenante

qu'aucune qu'on ait mise sur la Scene. Les autres personnages sont moins considérables. On se passeroit aisément de Crispin, valet d'Eraste, qui a pourtant quelques Scenes plaisantes, dans lesquelles il s'agit de tromper M. Jérôme, et d'interpréter ce que dit Elmire, dans l'absence de Lisette. Quant à Géraste, il est non-seulement plus inutile encore; mais il est odieux et bas. Le Notaire Guignon, frere de Madame Jérôme, est très-passable, sur-tout pour le tems, où l'on ne présentoit encore guere ce personnage sur la Scene. Tous ces différens caracteres peuvent être regardés comme les modeles sur lesquels Dancourt a composé plusieurs de ses comédies. Cet Auteur, ainsi que Champmêlé, a trop négligé les mœurs. Outre ce défaut, le *Parisien* en a deux assez marqués, la versification n'en est pas supportable, et le dénouement en est ridicule, parce qu'il est trop brusqué. »

Cette Comédie attira pourtant la foule, et l'Auteur du Mercure de Février 1682, page 237 et suivantes, dit que « les plus portés au chagrin se divertissoient à cette Piece; qu'on y rioit par-tout, et qu'il auroit été difficile de ramasser, dans un seul Ouvrage, un plus grand nombre de choses plaisantes; mais que la Veuve de Moliere, devenue Madame Guérin, contribua beaucoup au succès, par le rôle Italien dont elle s'acquitta parfaitement. »

La Rue Saint-Denis, Comédie en un acte, en prose; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 17 Juin 1632; imprimée

imprimée à Paris la même année, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Champmêlé ayant été dans le commerce avant que de s'être fait Comédien, on pourroit conjecturer que, peut-être, raillé par quelques-uns de ses anciens camarades, sur la profession qu'il avoit embrassée, il a voulu, pour se venger, les tourner en ridicule dans cette petite Comédie. (Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome douzieme, page 318 et suivantes.) Le sujet en est très-peu de chose. M. Guindé, Marchand, par une mauvaise foi insigne, pendant l'absence de son confrere et son ami, M. Armosin, veut s'approprier son bien, dont il lui a commis l'administration, et disposer de Mlle. Margot sa fille, en faveur de Jean Guindé, son fils. Pour y parvenir, moyennant quatre pistoles, il charge un fourbe, nommé La Mouche, de dire que M. Armosin est mort dans son voyage, et qu'avant de mourir, il a ordonné qu'on mariât Mlle. Margot, avec Jean Guindé. Damis, amant aimé de Mlle. Margot, voulant rompre ce mariage, ou du moins l'éloigner, engage Oronte, un de ses amis, à venir assurer que M. Armosin n'est point mort, qu'il arrivera avant trois mois, et qu'il demande qu'on suspende toute affaire qui le regarde, jusqu'à son retour. Ces deux stratagêmes n'ont aucun effet. M. Armosin arrive le même jour, et découvre tout. Il fait rendre compte de son bien à M. Guindé, et accorde sa fille à Damis, qu'il reconnoît pour le fils d'un de ses anciens amis, M. de Vauverbec, riche Banquier. Cette intrigue

n'est faite que pour donner lieu à une assemblée de parens et d'amis, qui ont été invités aux noces projettées de Jean Guindé, où sous des noms empruntés, l'Auteur a peut-être joué plusieurs personnages qu'il avoit en vue. M. Guindé est bête et sourd comme un pot; et il ne sauroit dire trois paroles de suite, sans y fourrer le mot *chose*. Jean Guindé est encore plus sot que son pere. Madame Binon, tante de Mlle. Margot, est une vraie commere. M. de Boisdouillet, frere de M. Guindé, a la manie de ne parler qu'en vers, ou plutôt de rimailler, sans raison, ni regles, tout ce qu'il dit. Sa femme est une façonniere ridicule, ainsi que M. et Madame Nifle, cousins de M. Guindé. Enfin, M. Poulaillier, parrain de Jean Guindé, ne dit que de méchans quolibets et de mauvaises pointes, et Madame Poulaillier, son épouse, ne parle jamais que par proverbes. »

« Le mérite de cette Comédie est de représenter, assez au naturel, ces petites Sociétés bourgeoises, que connoissent peu les gens du monde, et qui forment un tableau réjouissant, pourvu qu'on ne les voie qu'en passant, ou au Théatre, » dit l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, tome troisieme, page 88.

Les Fragmens de Moliere, Comédie en deux actes, en prose; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 6 Mai 1684; imprimée à Paris la même année, chez Jean Ribou, *in*-12.

« Cette Comédie, qui n'en mérite pas le nom, n'est qu'un assemblage, mal fait, des premieres Scenes des second et troisieme Actes du *Festin de Pierre*, et de la neuvieme du second Acte des *Fourberies de Scapin*, de Moliere; le tout est précédé d'un Dialogue entre les Fleuves Lignon et Jourdain, et qui n'a ni sens, ni raison. Cette rapsodie, qui n'étoit soutenue que par la force du comique et la vivacité du jeu des Acteurs, a eu cependant une espece de succès, et est restée long-tems au Theatre, parce que les Comédiens la savoient par cœur, étoient en état de la jouer sans aucune préparation, et la donnoient fréquemment, et lorsqu'ils n'avoient pas de petites Pieces prêtes. » Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome douzieme, page 439.

Il ne faut pas confondre cette Piece avec une autre du même titre, que Brécourt avoit donnée dix ans auparavant, et qui est une espece d'Apothéose de Moliere.

La Veuve, Comédie en un acte, en prose; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 30 Juillet 1699 : non imprimée.

« Après la mort du Comédien Jean-Baptiste Raisin, arrivée en 1695, et causée par trop d'intempérance, avant qu'il eut atteint quarante ans; sa veuve, Mlle. Françoise Retel de Lonchamp, touchée de cet accident imprévu, donna des marques sensibles de son affliction; mais l'excès de sa douleur ne lui permit pas de

répandre des pleurs. Elle avoua même depuis que, quoiqu'elle fût inconsolable de cette perte, cependant ce triste souvenir n'avoit jamais pu lui arracher des larmes, et qu'elle étoit étonnée que la nature lui eût refusé un don si nécessaire en cette occasion, et qu'elle semble avoir accordé à toutes les femmes. Champmêlé, qui étoit assez gai, badina beaucoup la jeune veuve, et cela lui fit naître l'idée de cette petite Comédie. » Histoire du Théatre François, par les freres Parfaict, tome quatorzieme, page 131 et 132.

On ne connoît rien de plus du plan de cette Piece, qui n'eut que cinq représentations.

LES GRISETTES, OU CRISPIN, CHEVALIER, COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

PAR CHAMPMÊLÉ.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXV.

SUJET
DES GRISETTES,
OU
CRISPIN, CHEVALIER.

CRISPIN, Valet du Chevalier Acaste, sachant que M. Griffaut, Procureur, a deux filles à marier, qu'il destine l'une au begue M. Coclet, Marchand, et l'autre à M. Pruneau, Apothicaire, et que ces Demoiselles voudroient épouser des gens de qualité, se présente à Isabelle, l'une d'elles, sous le nom du Prince de Chimere, et à sa sœur Angélique, sous le nom du Chevalier Crispin. Martine, Servante de M. Griffaut, aime Crispin et en est aimée; mais elle favorise ses poursuites auprès des deux filles du Procureur, parce qu'elle espere partager avec lui la dot de celle des deux qu'il épousera. Crispin se propose de les épouser toutes les deux,

s'il peut, afin d'avoir une double dot. Il veut donc s'aller vêtir convenablement à ses projets ; mais il est surpris auparavant par le Procureur, et il se fait passer pour un mineur orphelin, qui a à se plaindre de son Tuteur, contre lequel il est prêt à plaider, et il ne peut se débarrasser de Griffaut qu'en lui payant d'avance une partie des frais de ce prétendu procès. Il est encore surpris par Isabelle, à qui Martine fait accroire qu'il est le Chevalier amoureux d'Angélique, et qu'il s'est ainsi déguisé en Valet, par amitié pour le Prince de Chimere, qui l'a chargé de venir demander à Isabelle un rendez-vous pour la nuit prochaine, afin de pouvoir l'entretenir de l'amour qu'elle lui a inspiré. Isabelle renvoie Crispin, en l'assurant qu'elle consent à cette entrevue. M. Coclet, et son futur beau-frere, M. Pruneau, viennent faire leur cour aux deux sœurs, qui les reçoivent fort mal et les quittent, en leur déclarant qu'elles ne peuvent s'abaisser jusques à devenir leurs épouses. Ils soupçonnent quelques intrigues mystérieuses, et se cachent pour les épier et s'en assurer. Crispin arrive au rendez-vous, et y trouve d'abord An-

gélique, au lieu d'Isabelle. Pour la soustraire à l'hymen de l'Apothicaire, il lui propose de l'enlever et de l'épouser ensuite. Au moment où elle est prête à se rendre, elle entend son pere, et s'enfuit d'un côté, en faisant cacher Crispin d'un autre. Griffaut, qui a entendu du bruit, est venu, avec une lanterne sourde, pour savoir ce que c'est. Il ne voit rien, il ferme sa lanterne et écoute. Martine revient et le prend pour Crispin; Crispin revient aussi et le prend pour Martine, et les confidences qu'ils se font le mettent au fait de ce qui se trame. Il attend, pour éclater, l'arrivée de ses filles, qui sont confondues, en voyant qu'elles étoient les dupes des fourberies d'un Valet intrigant. Crispin se sauve, et Griffaut contraint ses filles à donner la main aux époux qu'il leur avoit destinés.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES GRISETTES, OU CRISPIN, CHEVALIER.

CHAMPMÊLÉ fit paroître cette Piece d'abord en trois actes, en faisant faire au Chevalier Acaste, avec quelque différence, ce que fait ici Crispin. « On peut conjecturer qu'en mettant sa Piece en un acte, et choisissant Crispin pour son principal personnage, il a voulu rendre l'action plus vive, et jetter la bassesse de la fourberie sur le compte d'un Valet, » disent les freres Parfaict, Histoire du Théatre François, tome onzieme, pag. 157.

Voici à-peu-près l'extrait qu'ils donnent de la premiere Piece des *Grisettes*.

Le Chevalier Acaste, las des bonnes fortunes qui l'accablent à la Cour, veut essayer d'en chercher parmi la Bourgeoisie. Il jette les yeux sur

les deux filles de M. Gripaut, Procureur, et les cajole en même tems, la cadette, appellée Catho, sous son propre nom à lui, et l'autre, appellée Manon, en lui faisant accroire qu'il est le confident du Prince Alcidamas, dont il sait qu'elle est entêtée. Gripaut le surprend au moment où il veut parler à Catho. Le Chevalier, embarrassé, feint d'être venu chercher le Procureur, de la part de la Comtesse de Fretille, pour laquelle il est chargé de plusieurs affaires. Tiré de ce premier pas, il se trouve l'objet de la jalousie des deux sœurs; mais un Marquis de ses amis vient l'en délivrer, en feignant d'être envoyé par le Prince pour demander un rendez-vous nocturne à Manon, qui l'accorde. La Comtesse paroît et dément d'abord le message; mais ce n'est qu'une intrigante, que le Chevalier connoît, et que, par la seule vue d'une bourse, il fait convenir de ce qu'il a avancé au Procureur, lequel s'apperçoit pourtant que l'on prépare quelque fourberie, et soupçonne que l'on en veut à l'une ou l'autre de ses filles. Il se tient sur ses gardes, avec M. Cauclet, Marchand, et M. Pindare, Apothicaire, qu'il leur destine pour époux. Ils se

trouvent au rendez-vous, d'où le Chevalier s'échappe ; mais les deux gendres prétendus, témoins de cette aventure, se retirent sans vouloir conclure leurs mariages.

« Rien ne fait plus honneur à un Auteur, qu'un pareil coup d'essai, ajoutent les freres Parfaict. Voici un genre de Comique tout neuf, qui dans la suite est devenu extrêmement à la mode, peu propre, à la vérité, à servir à la correction des mœurs ; mais plein d'esprit et d'agrément, par la nouveauté de l'intrigue, par les caracteres, les situations et les plaisanteries, qui en naissent très-naturellement. La Comédie des *Grisettes* a fourni à Saint-Yon l'idée du *Chevalier à la Mode*, qui fut long-tems attribué à Dancourt, et l'une des meilleures Pieces du Théatre François, après celles de Moliere. La même intrigue de Champmêlé, réduite par lui à un acte, sous le titre des *Grisettes*, ou *Crispin, Chevalier*, est semblable, quant au fonds, au *Dédit* de Dufresny. »

LES GRISETTES, OU CRISPIN, CHEVALIER, COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

PAR CHAMPMÊLÉ;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1671.

PERSONNAGES.

CRISPIN, Chevalier.

M. GRIFFAUT, Procureur.

ISABELLE, } Filles de M. Griffaut.
ANGÉLIQUE, }

M. COCLET, Marchand, Amant d'Isabelle.

M. PRUNEAU, Apothicaire, Amant d'Angélique.

MARTINE, Servante de M. Griffaut.

La Scene est à Paris, dans une Salle de la Maison de M. Griffaut.

LES GRISETTES, OU CRISPIN, CHEVALIER, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, MARTINE.

MARTINE.

Chut! notre Procureur est là dans son étude;
Parlons bas.

CRISPIN.

N'en ayons aucune inquiétude;
S'il me trouve, un procès de mon invention
Soudain auprès de lui sera ma caution:
Cette fourbe, au besoin, me tirera d'affaire.

MARTINE.

Mais avec cet habit, dis-moi, que veux-tu faire?
Pourquoi n'en pas changer! qui ta fait l'oublier?
Nos filles, toutes deux, te croyoient Chevalier;

Tes beaux ajustemens, ton grand air, ta noblesse,
Des deux, en ta faveur, ont surpris la tendresse.
Quels mépris aujourd'hui feront-elles de toi,
Si l'on sait que tu n'es qu'un valet?

CRISPIN.

Par ma foi!
J'avois choisi tantôt un habit de mon maître,
Avec lequel ici je prétendois paroître:
Je te laisse à penser, étant dans mes appas,
Si près de nos deux sœurs j'eusse fait du fracas;
Mais en vain j'en ai cru voir ma figure ornée,
Car mon maître a chez lui passé l'après-dinée:
Je n'ai pu, lui présent, endosser son harnois;
Je l'ai donné dans l'ame au diable cinq cents fois!
Mais, entre nous, le diable est sourd à ma priere:
Mes dons ont été vains. Ne sachant plus que faire,
Voyant l'heure approcher de me rendre en ces lieux,
J'ai, ma foi! tout risqué pour paroître à tes yeux,
Et ne te point manquer.

MARTINE.

Pourquoi cette saillie?
Nous pouvions bien remettre à demain la partie;
Un billet de ta part m'en eût dit le pourquoi.

CRISPIN.

D'accord. Mais mon bon sens, vois-tu? n'est plus à moi;
Et depuis le moment que tu m'as fait connoître
L'esprit impertinent du Procureur ton maître,
Qu'il est bourru, taquin, ladre, avaricieux,
Jusqu'à chercher pour rien des gendres en tous lieux;
Que ses filles aussi, donnant dans la chimere,

Sont folles toutes deux à l'exemple du pere ;
Que prenant à leurs yeux un air de qualité,
Ce qui ne coûte rien, j'en serois bien traité,
Et qu'un peu de micmac et de bonne fortune,
M'en feront tout au moins des deux épouser une,
L'espoir de voir sur moi tomber un si beau choix,
La gloire d'être un jour le gendre d'un bourgeois,
L'ardeur de mettre à fin une intrigue si belle,
Le plaisir de coucher auprès d'une femelle,
L'aise d'en voir sortir de petits embryons,
L'amour.... enfin.... Ma foi ! tous ces brinborions,
Ma pauvre enfant, ont mis ma cervelle en débauche,
Ma raison de travers et mon bon sens à gauche.

MARTINE.

Si bien donc que l'amour, offusquant ta raison,
Entre nous, t'a fait boire un doigt de son poison?

CRISPIN.

Un doigt? Le petit Dieu, Martine, je te jure,
M'en a fait boire au moins trois chopines, mesure
De Saint-Denis.

MARTINE.

Pour toi, je n'ai donc plus d'attraits?
Moi, que tu promettois d'aimer à tout jamais?

CRISPIN.

Au contraire, bouchon, cet amour qui t'offense,
Te fait plus que jamais voir mon obéissance;
Friponne, n'est-ce pas de ton invention,
Que vient tout le projet du matrimonion?
En ces lieux, sans qu'aucun puisse y trouver à mordre,
Si je suis Chevalier, ce n'est que de ton ordre:

Tu ne me fais l'époux de l'une ou l'autre sœur,
Que pour nous emparer des biens du Procureur.
Ainsi, quand cet amour brûle d'impatience,
Pour toi, par conséquent, il est sans conséquence;
Car si cet hymen donne à l'une ou l'autre sœur
Une place en mon lit, tu l'auras dans mon cœur.
L'épouse que j'aurai ne sera que ma femme:
Toi, tu seras toujours ma maîtresse; et mon ame
De Martine toujours fera la volonté,
Et toujours le bon bout sera de ton côté.

MARTINE.

Fort bien; mais des deux sœurs, pour ce grand hyménée,
Laquelle choisis-tu? la cadette, ou l'aînée?
Dis? laquelle des deux a pour toi plus d'appas?

CRISPIN.

Laquelle des deux?

MARTINE.

Oui.

CRISPIN.

Ma foi! je ne sais pas.

MARTINE.

Mais encor?

CRISPIN.

Dans ce choix mon bon sens s'embarrasse.
Je remarque en l'aînée un esprit de Parnasse,
Qui se soutient par-tout et qui s'exprime bien,
Dans un certain sublime.... où je ne comprends rien;
Mais qui me plaît beaucoup: son savoir me désarme.
Je donne aveuglément dans l'esprit; c'est mon charme.

D'autre part, la cadette est un trésor d'attraits.
Elle est bête, il est vrai, sotte encore plus; mais
Sa personne fait voir, quoi que dise sa bouche,
Une beauté qui plaît, un air enfant qui touche,
Des yeux, morbleu! des yeux remplis de feux follets,
Noirs, et qui font sur moi de terribles effets.
Pour ne te point mentir, l'une et l'autre m'occupe,
L'une et l'autre me plaît; mais, pour n'être point dupe,
Et pour ne point faillir dans un choix si douteux,
Je les veux par contrats épouser toutes deux.

MARTINE.

Les deux sœurs!

CRISPIN.

Eh! qu'importe? en cette concurrence,
Plus j'en épouserai, plus j'aurai de finance.
C'est agir finement.

MARTINE.

Oui, pour être pendu.

CRISPIN.

Voici le rabat-joie, et j'en suis confondu.
Peste! il faut s'en tenir à la moitié du rôle;
Mais qui prendre des deux? l'aînée?

MARTINE.

Elle est trop folle.
Je crains que son humeur ne nous fasse enrager;
Elle a pris de l'amour pour un Prince étranger,
Qu'on nomme, à ce qu'on dit, le Prince de Chimere,
Petit Principion, qui n'a point d'autre affaire
Qu'à se montrer par-tout, contrefaisant le beau,

Dans le fond d'un carosse étalé comme un veau.
Comme il passe souvent le long de notre rue,
La belle, qui pour lui dans son ame est férue,
S'imagine que c'est tout exprès pour la voir,
Et je crains franchement, malgré tout notre espoir,
Que sa Principauté, fût-ce une Métairie,
Ne l'emporte aujourd'hui sur ta Chevalerie.

CRISPIN.

Laissons-là donc Princesse, et n'y pensons jamais:
Aussi-bien la cadette a pour moi plus d'attraits,
Martine; elle est pour nous d'un aussi bon usage....
Tu fronces le sourcil! qu'a-t-elle?

MARTINE.

Elle est trop sage,
Et j'appréhende tout de sa timidité.
Je crains, quoiqu'elle t'aime avec sincérité,
Que sa sotte vertu, sa prudence ordinaire,
Ne t'épouse jamais sans l'aveu de son pere.

CRISPIN.

Cela seroit fâcheux. Que faire donc?

MARTINE.

Ma foi!
Je ne sais qu'un moyen qui.... Mais qu'entends-je?

CRISPIN.

Quoi?

MARTINE.

C'est notre Procureur; pour te tirer d'affaire,
Va-t-en lui débiter ton procès.

CRISPIN.

Comment faire ?
Il ne m'en souvient plus.

MARTINE.

Te moques-tu de moi ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus, Martine, par ma foi !
Et la peur m'en fait perdre encore la mémoire.

MARTINE.

Il faut bien sur le champ inventer quelque histoire,
Ou nous sommes perdus.... Songe à toi, le voilà.

SCENE II.

M. GRIFFAUT, CRISPIN, MARTINE.

GRIFFAUT, *à Martine.*

QUE faites-vous ici ? quel est cet homme-là ?
Toujours avec quelqu'un je vous trouve, ma mie,
Et de je ne sais qui, ma maison est remplie.

MARTINE.

Parlez bas. C'est un homme ici qui vient exprès
Pour mettre entre vos mains, dit-il, un grand procès.

GRIFFAUT.

Qui l'auroit cru, voyant cette mine affamée ?
(*A Crispin.*)
Que voulez-vous de moi, Monsieur ?

CRISPIN.

La renommée,
Qui rend justice aux gens de mérite et d'honneur,
M'a dit que vous étiez, Monsieur, un Procureur.

GRIFFAUT.

Grace à Dieu, je le suis; mais plein de foi : j'absorbe
La chicane aux procès.

CRISPIN.

L'honnête homme !

MARTINE.

A sa robe
On le voit. Ces lambeaux, signes de pauvreté,
Sont d'illustres témoins de son intégrité.

GRIFFAUT.

(*A Martine.*) (*A Crispin.*)
Passons.... Venons au fait. Dites-moi votre affaire.

CRISPIN.

Mon affaire est, Monsieur, une affaire assez claire;
Mais pourtant embrouillée en de certains endroits....
Excusez les sanglots qui me coupent la voix.
Hélas ! je suis un pauvre orphelin, sans malice,
Qui vient par votre organe implorer la justice.
Un jour a mis mon pere et ma mere au cercueil;
Pour eux d'un seul habit je porte un double deuil.
Ce n'est pas encor tout. Je suis sous la tutelle
D'un mien parent maudit, dont l'avarice est telle,
Que je n'en puis tirer un seul sou de mon bien.

GRIFFAUT.

Ces tuteurs, la plupart du tems ne valent rien.
Que dit-il pour frustrer ainsi votre héritage ?

CRISPIN.

Il dit que....

GRIFFAUT.

Quoi ?

CRISPIN.

Que....

GRIFFAUT.

Hein ?

CRISPIN.

Je ne suis pas en âge.

GRIFFAUT.

N'y seriez-vous pas ?

CRISPIN.

Non ; il s'en faut quelques mois,
A ce qu'il dit.

MARTINE, *bas.*

Le fat !

GRIFFAUT.

Martine, à ce minois,
Dirois-tu que Monsieur ne seroit pas en âge ?

MARTINE.

Il porte quarante ans, au moins, sur son visage :
Voyez sa barbe.

CRISPIN.

Bon ! la barbe ne fait rien
A l'âge. Dans mon sang c'est un droit fort ancien :
La barbe en ma famille avant l'âge est venue.
Mon pere étoit barbu, ma mere étoit barbue,
Mes tantes, mes cousins, mes oncles, mes neveux,
L'étoient tous comme moi, moi je le suis comme eux.

GRIFFAUT.

Je ne puis revenir encor de ma surprise !
Qu'entends-je ? être mineur ayant la barbe grise,
Vous ?

CRISPIN.

Oui, vous dis je ; à peine ai-je mes vingt-cinq ans ;
Je suis si jeune encor, qu'il me manque des dents.
Voyez.

GRIFFAUT, *à Martine.*

Pour ces discours je n'ai point de croyance.

MARTINE.

Il vous fera beau voir, plaidant à l'Audience,
Prendre la cause en main de ce jeune barbon.

GRIFFAUT.

On se rira de moi, Martine.

MARTINE.

Pourquoi ? Bon !
S'il est fou, c'est sur lui que la risée éclate ;
Allez, à cela près, qu'il vous graisse la patte.

GRIFFAUT.

(*A Crispin.*)

Fort bien... Que voulez-vous qu'on demande au tuteur ?

CRISPIN.

Qu'il me donne de quoi m'entretenir, Monsieur.

GRIFFAUT.

Ah ! vous avez raison.

CRISPIN.

La demande est honnête.

GRIFFAUT.

Il vous faut présenter demain une requête,

A ce qu'il soit permis de le faire assigner ;
Nous le ferons ensuite aisément condamner
A vous fournir pour vivre une somme honorable.

CRISPIN.

C'est fort bien dit.

GRIFFAUT.

Martine, apportez-moi ma table.

CRISPIN.

Est-ce pour la requête ?

GRIFFAUT.

Oui, je vais la dresser.

CRISPIN.

Faites de votre mieux.

GRIFFAUT.

Vous le pouvez penser ;
Mais mettez....

CRISPIN.

Hein ?

GRIFFAUT.

Mettez....

CRISPIN, *à Martine.*

Dis-moi, que veut-il dire,
Martine ?

MARTINE.

Il dit, qu'il faut lui donner de quoi frire.

CRISPIN.

Oh ! je n'avois pas mis cela dans mon marché.

MARTINE.

Il en faut bien sortir. Ne fais point l'empêché ;
Crois-moi, donne un écu.

CRISPIN, *donnant un écu.*

C'est un écu frélore....

Eh ! bien ?

GRIFFAUT, *ayant sondé l'écu, le serre.*

Mettez.

CRISPIN.

Martine, il en demande encore.

MARTINE.

Eh ! bien, donne.

CRISPIN, *à Griffaut.*

Tenez.

GRIFFAUD.

Mettez....

CRISPIN, *à Martine.*

Il y va dru !

MARTINE.

Patience.

CRISPIN.

Cela ne sort pas de ton crû.

On le voit. Que d'argent ! peste !

MARTINE.

Un bon mariage,

Va, paîra tout.

GRIFFAUT.

Mettez.

CRISPIN.

Ah ! le goulu ! j'enrage !

GRIFFAUT.

Mettez.

CRISPIN, *à Griffaut.*

Je n'en ai plus, Monsieur, d'homme d'honneur !

GRIFFAUT.

Je dis que vous mettiez votre chapeau, Monsieur.

CRISPIN.

Ce n'est que cela ?

GRIFFAUT.

Non.

CRISPIN.

Ma main est un peu prompte ;
Mais rendez donc l'argent.

GRIFFAUT.

Je vous en tiendrai compte.
Comment vous nommez-vous ?

CRISPIN.

Crispin.

GRIFFAUT.

Votre métier ?

CRISPIN.

Chevalier.

GRIFFAUT.

Chevalier Crispin ?

CRISPIN.

Non, Chevalier
De Malte. Notre race est fertile en grands hommes ;
Depuis mille ans, neuf mois et cinq jours, nous le sommes,
De pere en fils.

GRIFFAUT, *à Martine.*

Martine, il est fou.

MARTINE.

Je le croi ;
Mais il a de l'argent, qu'importe ?

CRISPIN.

Achevez-moi ;
J'ai hâte. Il faut que j'aille au logis voir mon maître.

GRIFFAUT.

Votre maître ?

MARTINE, *à Crispin.*

Etourdi ! que lui fais-tu connoître ?

GRIFFAUT.

Vous servez donc ?

CRISPIN.

Moi, non.... Vous le pouvez penser ;
Le maître dont je parle.... est.... un maître à danser,
Qui me montre.

GRIFFAUT.

Ah !

MARTINE, *à Crispin.*

Fort bien.

CRISPIN, *bas à Martine.*

Oh ! j'ai de la cervelle.

GRIFFAUT.

Comment votre tuteur a-t-il nom ?

CRISPIN.

Il s'appelle....,
Mon tuteur.

GRIFFAUT.

Dites-moi son véritable nom ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus. C'est un nom bas Breton,
Que je ne puis jamais mettre dans ma mémoire.
Est-il besoin qu'il soit couché dans ce grimoire ?

GRIFFAUT.

Oui.

CRISPIN.

Je vais le savoir et le mettre en écrit,
De peur de l'oublier.

GRIFFAUT.

Allez ; c'est fort bien dit :
Vous me retrouverez, Monsieur, dans mon étude.

(*Il sort.*)

SCENE III.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

A la fin nous voilà sortis d'inquiétude.
Où donc as-tu pêché ce grotesque procès ?
Peut-on, sans être fou, tomber dans cet excès ?
Te dire adolescent, toi, vieux comme ces rues ?

CRISPIN.

Ma foi ! sans le secours des familles barbues,
Par qui j'ai pallié ce minois embarbé,
Je me serois trouvé sottement embourbé.
J'en suis sorti.

MARTINE.

L'excuse est valable, sans doute.

CRISPIN.

J'en suis assez content, hors l'argent qu'il m'en coûte.

MARTINE.

Sur nos deniers futurs, va, tu le reprendras....
Mais, que vois-je ? Isabelle ! Ah ! Ciel !

CRISPIN.

Autre embarras.

MARTINE.

C'est bien pis.

CRISPIN.

Que faire ?

SCENE IV.

ISABELLE, MARTINE, CRISPIN.

ISABELLE.

AH ! soutenez-moi, Martine.

MARTINE.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous donc ?

ISABELLE.

Cet homme, avec sa mine,
Me fait mal au cœur.

MARTINE.

Oui ! Je vais le détaler ;
Sortez.

ISABELLE.

Martine, il a de l'air du Chevalier?

CRISPIN.

Ce n'est pas moi.

ISABELLE.

Voilà la voix et son visage;
C'est lui-même, c'est lui. Quel air! quel équipage!

MARTINE.

C'est qu'il s'est déguisé.

ISABELLE.

Pour qui?

CRISPIN.

Pour vos beaux yeux,
Je me métamorphose à l'exemple des Dieux.

ISABELLE.

Cet air bas, dépouillé de perruque et de linge,
N'expose à mes regards qu'une mine de singe,
Salope, dégoûtante; et, pour ne la plus voir,
Je sors d'ici.

MARTINE.

Sachez...

ISABELLE.

Je ne veux rien savoir.

MARTINE.

De ce déguisement apprenez le mystere;
Il se fait en faveur du Prince de Chimere.

ISABELLE.

Du Prince de Chimere?

MARTINE.

Oui. Comme ils sont amis,

Pour vous voir de sa part, en valet il s'est mis.
Vous avez su, pour vous, quelle étoit sa tendresse ;
Cependant pour vous plaire, et servir son Altesse,
Il l'éteint.

ISABELLE.

Chevalier, c'est être généreux !

CRISPIN.

Oh ! oh !

ISABELLE.

Mais, Chevalier, est-il bien amoureux ?
Avant que d'en venir à ces métamorphoses,
Qu'a-t-il dit ?

CRISPIN.

Il m'a dit... il m'a dit bien des choses.

MARTINE, *à Crispin.*

Que ne le dites-vous, pourquoi les déguiser ?
(*A Isabelle.*)
Il vous aime à l'excès, et veut vous épouser.

ISABELLE.

M'épouser ?

MARTINE.

A ces mots vous paroissez chagrine ?

ISABELLE.

Que ce début est plein d'absurdité, Martine !

CRISPIN.

Comment ! voudriez-vous que dans cette union ;
Il prît le contre-pied du matrimonion ?

ISABELLE.

Encor moins ; mais d'abord parler de mariage !
Le tombeau des amours, le sceau de l'esclavage !

Outre, ordinairement, qu'il naît de ces accords
Des enfans, et cela gâte les traits du corps.

MARTINE.

C'est ce que vous pourriez tantôt lui faire entendre,
Si vous lui permettiez en ces lieux de se rendre.
Il demande à vous voir.

ISABELLE.

Est-il vrai, Chevalier?

CRISPIN.

Il se fait de vous voir un plaisir singulier.

MARTINE.

Oui; mais ce rendez-vous a quelque circonstance.

ISABELLE.

Comment?

MARTINE.

Vous connoissez son rang et sa naissance.
(*A Crispin.*)
Il voudroit.... Dites-lui, Monsieur le Chevalier?

ISABELLE.

Qu'est-ce que sa demande a de particulier?
Parlez....

CRISPIN.

(*Bas, à Martine.*)
C'est qu'il souhaite.... Explique-lui, Martine.

ISABELLE, *à Martine.*

Eh! bien?

MARTINE.

Les décorons dus à son origine,
Pour dérober sa flamme aux regards curieux,
Demandent que sans suite il se rende en ces lieux;

Avec empressement il vous fait la priere
De vous y rendre aussi sans suite et sans lumiere.

ISABELLE.

Quoi ! n'est-ce que cela qui vous rend interdit ?
Le risque seroit grand pour un petit esprit ;
Mais moi, dont la raison regle en tout la conduite,
Je m'y puis exposer sans en craindre la suite ;
Ma vertu m'en répond. Faites-lui donc savoir
Que, comme il le prétend, je l'attendrai ce soir.
Adieu, Chevalier.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

Bon ! c'est juste notre affaire ;
Il faudra, sous le nom du Prince de Chimere,
Que tu reviennes ici tantôt au rendez-vous.
Malgré l'aversion qu'elle a pour un époux,
L'espoir d'être Princesse et l'amour qui la pique,
Fléchiront aisément sa vertu chimérique :
Elle t'épousera.

CRISPIN.

Tu l'as dit.

MARTINE.

Mais de peur
De quelque obstacle encor, va-t-en.

CRISPIN.

Oui, de bon cœur!
Je me vais dépouiller de ce vêtement mince,
Et, sous d'autres habits, prendre un minois de Prince,
Pour revenir ici.

(*Il sort.*)

MARTINE, *seule.*

Va.... Notre Procureur,
Cet hymen étant fait, le verra sans douleur;
Ses filles ont toujours fait son inquiétude.

SCENE VI.

COCLET, PRUNEAU, MARTINE.

COCLET.

MON... mon... sieur... Gri... Griffaut... est... est... il dans l'étude?

MARTINE.

Oui, Monsieur.

PRUNEAU.

Pouvons-nous lui parler?

MARTINE.

Je le croi....

(*Ils sortent.*)

A présent que la fin ne dépend que de moi,
Ne perdons point de tems; allons voir Isabelle
Pour lui.... Mais elle vient, et sa sœur avec elle.

SCENE VII.

ISABELLE, ANGÉLIQUE, MARTINE.

ISABELLE, *à Angélique.*

Votre petit esprit peut-il s'imaginer
Qu'ayant pris de l'amour, il en puisse donner?
Vous me faites pitié!

ANGÉLIQUE.

Votre noble génie
Ne perdra-t-il jamais l'orgueilleuse manie
D'envisager toujours les gens du haut en bas,
Et de croire être seule un objet plein d'appas,
Qui puisse plaire à tous, et faire une conquête?

MARTINE.

D'où vient cette dispute?

ISABELLE.

Elle s'est mise en tête,
En voyant à l'instant sortir le Chevalier,
(Que par hasard elle a trouvé sur l'escalier)
Que son déguisement n'étoit fait que pour elle.

MARTINE,

MARTINE, *bas à Isabelle.*

C'est un petit esprit qui manque de cervelle.

ANGÉLIQUE, *à Isabelle.*

Et sur quoi jugez-vous que ce n'est pas pour moi?
(*A Martine.*)
Tu sais tous les sermens qu'il m'a faits devant toi,
Martine? et cependant elle a cette pensée.

MARTINE, *bas à Angélique.*

Bon! bon! laissez-la dire : elle est un peu blessée.

ISABELLE, *à Angélique.*

Le pauvre esprit!

MARTINE, *à Angélique.*

Sortez.

ANGÉLIQUE, *à Isabelle.*

Le grand génie!

MARTINE, *à Angélique.*

Allez.

ISABELLE, *à Angélique.*

Sotte!

MARTINE.

Paix!

ANGÉLIQUE, *à Isabelle.*

Folle!

MARTINE.

Encore!

SCENE VIII.

GRIFFAUT, ISABELLE, ANGÉLIQUE, MARTINE.

GRIFFAUT.

HEIN? quoi? qu'est-ce? parlez:
Que disiez-vous là?

ISABELLE.

Rien.

GRIFFAUT.

En vain on le veut taire:
Ne disputiez-vous pas toutes deux?

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere.

GRIFFAUT.

Bonnes bêtes! Je vais, pour me venger de vous,
Vous livrer toutes deux dans les mains d'un époux,
Dont vous éprouverez l'autorité suprême.

ISABELLE.

Vous m'allez marier, moi, mon pere?

GRIFFAUT.

Oui, vous-même.

ISABELLE, *à part.*

Ah! mon Prince!....

GRIFFAUT.

Cela rabat votre caquet?

ISABELLE.

Eh ! quel est cet époux, enfin ?

GRIFFAUT.

Monsieur Coclet.

ISABELLE.

Qui ? ce Marchand qui fait le coin de notre rue ?

GRIFFAUT.

Oui.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas. Avez-vous la berlue ?
Moi, femme d'un Marchand ! moi ! peut-on concevoir
Qu'un air comme le mien, soit un air de comptoir ?
Où donc est le bon-sens ? on verroit mon visage
Parer une boutique ! en faire l'étalage !
J'irois d'une voix humble appeller les Marchands,
Et me donner sans cesse en spectacle aux passans !
Mon pere, en vérité, la chose ne peut être.

GRIFFAUT.

Nous verrons qui de vous ou moi sera le maître.
(*A Angélique.*)
J'ai fait choix d'un mari, ma fille, aussi pour vous ;
Pruneau, l'Apothicaire, est cet honnête époux.
Je suis sûr qu'avec lui vous serez fort heureuse.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, j'ai fait vœu d'être Religieuse.

GRIFFAUT.

Oh ! je ne l'ai pas fait, moi !... Ne m'échauffez pas !....
Je viens présentement de passer vos contrats !
Et c'est un nœud Gordien que rien ne peut dissoudre.

Vous n'avez qu'un moment, ou deux, pour vous
résoudre.
Mes deux gendres futurs vont venir pour vous voir :
Songez, et l'une et l'autre, à les bien recevoir ;
Autrement.... Vous savez ce que peut ma colere.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

ISABELLE, ANGÉLIQUE, MARTINE.

ISABELLE.

AH! quel pere, Martine !

ANGÉLIQUE.

Ah! Martine, quel pere!

ISABELLE.

Moi, l'amante d'un Prince ! après un si beau choix,
Je pourrois devenir la femme d'un bourgeois ? . . .
Je pourrois à ce point oublier ta personne !
Mon pauvre Prince, hélas ! quel rival on te donne!

ANGÉLIQUE.

Moi, qui d'un Chevalier attire tous les vœux,
Je pourrois m'abaisser à cet hymen honteux ?....
Hélas! mon cher amant, quel sera ta colere,
Lorsque tu me verras femme d'Apothicaire ?

MARTINE.

Pourquoi, dans ce moment, vous affliger si fort ?
On trouve du remede à tout, hors à la mort...

(*A Isabelle.*)

La nuit vient à grands pas: le Prince de Chimere,
Dans un moment, ou deux, vous tirera d'affaire....
(*A Angélique.*)
Mandez au Chevalier de se rendre en ces lieux:
Il essuiera bientôt les larmes de vos yeux....
Avant le tems, pourquoi toutes deux vous confondre?....
Mais voici vos futurs, songez à leur répondre.

SCENE X.

M. COCLET, M. PRUNEAU, ISABELLE, ANGÉLIQUE, MARTINE.

COCLET, *à Isabelle.*

Mon...mon...sieur votre pere... en...en...ce...ce... beau jour,
Cou.... cou... couronne enfin mon... mon... mon... mon amour;
En... en... me... me voyant, beau... beau...té...té divine,
Vous.... vous voyez l'époux.... qu'on.... qu'on.... vous... vous destine.

ISABELLE.

Vous, mon petit ami? vous? Vous n'y songez pas!
Moi? j'irois profaner tant d'attraits dans vos bras?

Moi! femme d'un bourgeois? Vous! mon époux, mon maître?
Allez, mon cher, allez apprendre à vous connoître.

(*Elle s'en va.*)

PRUNEAU, *à Angélique.*

Belle Angélique, enfin, vous allez être à moi;
Votre pere me vient d'engager votre foi.
Vos appas enchanteurs qui m'ont toujours su plaire.....

ANGÉLIQUE.

Modérez vos transports, Monsieur l'Apothicaire.
Des filles comme moi ne sont point des bijoux
Que l'on réserve aux gens mal tournés comme vous.

(*Elle s'en va, et Martine, après leur avoir fait à chacun la révérence, s'en va aussi.*)

SCENE XI.

COCLET, PRUNEAU.

COCLET.

Ouais.... ouais! Nous.... nous voilà reçus, par..... par ces filles,
Co... co... comme un... un chien dans... dans un jeu de quilles.

PRUNEAU.

Qu'importe? ayant pour nous le pere et les parens,
Nous leur ferons bientôt changer de sentimens.

COCLET.

Si... si... par... par for... force on... on les ma... marie,
C'est des... des co...cocus orner la confrairie.

PRUNEAU.

Malepeste ! il nous faut éviter ce danger.
Écoute ; faisons mieux : avant que d'en juger...
Mais, cachons-nous, on vient; c'est quelqu'un, ou quelqu'une.
Voyons.

(*Ils se cachent.*)

SCENE XII.

MARTINE, CRISPIN; COCLET et PRUNEAU, *cachés.*

MARTINE.

Tout contribue à ta bonne fortune.
Pour rompre cet hymen, qui fait son désespoir,
Isabelle à présent ne cherche qu'à te voir;
C'est à toi, sous le nom du Prince de Chimere,
De....

CRISPIN.

Comme il s'agit moins de dire que de faire,
Je te réponds de tout; n'en prends aucun souci.

MARTINE.

Je vais donc l'avertir... Mais quelqu'un vient ici.
C'est peut-être elle... Non ; je vois de la lumiere...
C'est la cadette.... O Ciel ! comment nous en défaire?

SCENE XIII.

ANGÉLIQUE, CRISPIN, MARTINE; COCLET, et PRUNEAU, *cachés.*

ANGÉLIQUE.

(*A Martine.*) (*A Crispin.*)

MARTINE, de ma part, va... C'est vous que je voi,
Chevalier ? vous venez heureusement pour moi ;
Je voulois envoyer chez vous, pour vous apprendre...

MARTINE.

Il sait tout, et ma bouche a su lui faire entendre....
Il vous aime, et prétend vous ôter de souci...
Mais je ne vous crois pas trop sûrement ici :
Votre futur époux est avec votre pere ;
S'ils alloient, revenant, découvrir ce mystere ?
Rien ne vous sauveroit de leurs fureurs ; enfin,
Croyez moi, remettez la partie à demain.

ANGÉLIQUE.

Tu peux, faisant le guet, nous en sauver, Martine.

MARTINE.

Qui! moi? j'ai mon souper à faire à ma cuisine ;
J'ai le couvert à mettre, une chambre à frotter,
Vingt paires de souliers du moins à décroter.

(*A Crispin.*)

Vous le savez. Adieu.... Songe à dénicher, vîte ;
Et reviens me trouver.

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

ANGÉLIQUE, CRISPIN; COCLET, et PRUNEAU, *cachés.*

CRISPIN.

IL faut que je vous quitte;
Vous le voyez, Martine, en dit les raisons.

ANGÉLIQUE.

Quoi!
N'avez-vous rien à dire en me quittant?

CRISPIN.

Qui! moi?
Que dirois-je?

ANGÉLIQUE.

Est-ce là l'ardeur qui vous transporte?
Chevalier, m'aimez-vous?

CRISPIN.

Oui, le diable m'emporte!

ANGÉLIQUE.

Pouvez-vous me laisser dans un tel embarras?

CRISPIN.

Qu'avez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Eh! quoi? ne le savez-vous pas?
On me donne un époux.... La fortune cruelle....

CRISPIN.

Quoi ! ce n'est que cela? c'est une bagatelle.

ANGÉLIQUE.

Qui me délivrera de ce fâcheux tourment ?

CRISPIN.

Moi. Je ne trouve rien plus facile.

ANGÉLIQUE.

Comment?

CRISPIN.

Nous nous aimons tous deux. Dès demain, sur la brune,
Nous pouvons faire un trou l'un et l'autre à la lune,
Prendre la clef des champs : un Notaire fera
Un contrat ; le Curé du lieu nous mariera.
Après, pour rendre en tout notre hymen manifeste,
Nous nous irons coucher, et nous ferons le reste.

ANGÉLIQUE.

Moi ! j'irois, sans façon, répondre à ce desir,
Me le conseillez-vous?

CRISPIN.

C'est à vous de choisir,
Ou d'être indignement femme d'Apothicaire,
Ou d'être, en tout honneur, Chevaliere.

ANGÉLIQUE.

Que faire ?

Hélas ! si... Mais, j'entends du bruit : on vient à nous
C'est mon pere, c'est lui.... Chevalier, cachez-vous.

(*Il sort par un côté, et elle par un autre.*)

SCENE XV.

GRIFFAUT ; COCLET ET PRUNEAU, *cachés.*

GRIFFAUT, *une lanterne sourde à la main.*

DEPUIS une heure ou deux il m'a semblé d'entendre
Marcher ici, parler, monter, courir, descendre.
Pour en être informé, je me rends en ces lieux.
M'y voilà. Cependant, rien ne s'offre à mes yeux.
Il est certain pourtant qu'on trame quelque chose :
Il faut m'en éclaircir ; j'en veux savoir la cause.
Demeurons en ces lieux, et, pour en être instruit...
Mais mon oreille corne, ou j'entends quelque bruit :
Il faut, tout doucement, refermer la lumiere....
(*Il ferme sa lanterne.*)
Ecoutons maintenant. Je vais me satisfaire.

SCENE XVI.

GRIFFAUT, MARTINE, CRISPIN; COCLET ET PRUNEAU, *cachés.*

MARTINE, *entrant d'un côté.*

CRISPIN!

CRISPIN, *entrant de l'autre côté.*

Martine!

MARTINE, *à Griffaut, qu'elle prend pour Crispin.*

Approche... Eh! bien, es-tu défait
D'Angélique?

CRISPIN, *à Griffaut, qu'il prend pour Martine.*

Oui, ma foi! mais à mon grand regret.
C'en étoit fait; j'allois l'enlever, quand son pere
Est venu sottement gâter tout le mystere.
Sans lui j'étois, Martine, au comble du bonheur.
Le petit scélérat! le chien de Procureur!
Que la peste l'étouffe et le diable l'emporte!

MARTINE.

Parlons bas, et bannis l'ardeur qui te transporte.
Isabelle dans peu calmera ton souci.
Je vais, dans un moment, te l'envoyer ici.
En déguisant ta voix, songe à bien contrefaire,
Par des discours trompeurs, le Prince de Chimere.

(*Elle sort.*)

GRIFFAUT,

GRIFFAUT, *bas.*

J'entends.... Il faut punir ce galant séducteur;
Il ne croit pas m'avoir ici pour spectateur.

PRUNEAU et COCLET, *ensemble, sortant de l'endroit où ils étoient cachés.*

Approchons-nous plus près, sans nous faire connoître.

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, PRUNEAU.

ANGÉLIQUE, *à part.*

LE Chevalier n'est pas encor sorti, peut-être:
Allons voir.

SCENE XVIII et dernicre.

ISABELLE, ANGÉLIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, MARTINE, COCLET, PRUNEAU.

ISABELLE, *à Martine, à l'entrée.*

QUOI! mon Prince est ici? Laisse-nous...
(*Martine sort.*)
Amour! fais succéder cet heureux rendez-vous!

CRISPIN, *à part.*

J'entends du bruit; on vient: l'occasion est belle.

ANGÉLIQUE.

St ?

PRUNEAU.

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET.

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

C'est lui.

ISABELLE, *à part.*

C'est lui.

CRISPIN, *à part.*

C'est elle.

ISABELLE, *prenant Coclet.*

Est-ce vous ?

COCLET, *bas.*

(*Haut, changeant sa voix.*)

Feignons... Oui.

ISABELLE, *lui prenant la main.*

C'est donc vous, Monseigneur ?
Votre Altesse me fait aujourd'hui trop d'honneur ;
Je ne mérite pas cet excès de tendresse.

ANGÉLIQUE, *s'adressant à Pruneau.*

Est-ce vous ?

PRUNEAU, *déguisant aussi sa voix.*

Oui, c'est moi.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez ma foiblesse,
Chevalier : je reviens ; mais soyez sage.

CRISPIN, *s'adressant à Griffaut.*

Holà !
Où diable êtes-vous donc, la belle ?... Ah ! vous voilà ?
Digne objet de mes vœux ! pour vous prouver ma flamme,
Je vous donne en présent, et mon corps et mon âme.
Dans ma Principauté prêt à vous épouser,
Je veux vous enlever. Permettez qu'un baiser...

GRIFFAUT, *ouvrant sa lanterne sourde.*

Ah ! ah !

ISABELLE, *appercevant Coclet.*

Oh ! oh !

ANGÉLIQUE, *appercevant Pruneau.*

Eh ! eh !

COCLET, *à Isabelle.*

Hi ! hi !

PRUNEAU, *à Angélique.*

Hon ! hon ! la belle,
Vous voilà bien camuse !

ISABELLE.

Ah ! fortune cruelle !

GRIFFAUT, *à Crispin.*

Je vous tiens, je vous tiens, Monsieur le suborneur !

PRUNEAU, *après avoir regardé Crispin.*

Comment ! c'est le valet d'un fort homme d'honneur,

Qui m'a, depuis six mois, donné sa chalandise;
Il porte le flambeau quand je le clystérise.

GRIFFAUT.

C'est mon homme au procès, c'est ce jeune garçon
Qui n'étoit pas en âge?

CRISPIN.

Il est vrai. Mais, pardon;
Vos filles, plus que moi, sont causes du mystere.
Près de l'une, j'étois le Prince de Chimere;
Près de l'autre, j'étois le Chevalier Crispin.
Je ne suis qu'un valet: je le confesse, enfin;
Mais plus homme de bien que l'on ne peut comprendre.
Ayant appris, Monsieur, qu'il vous falloit un gendre,
Je viens m'offrir à vous, pour avoir cet honneur.

GRIFFAUT.

Qui! moi? j'accepterois pour gendre un suborneur,
Un valet, un coquin, un...

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à dire?
Cela ne vous plaît pas! Eh! bien, je me retire:
Le mal n'est pas grand.

(*Il s'en va.*)

PRUNEAU.

Quoi! vous le laissez aller?

GRIFFAUT.

Ce sont de ces affronts qu'il faut dissimuler.
Croyez-moi, leur éclat est nuisible aux familles:
Il tomberoit sur vous, ainsi que sur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous? Quoi! vous croyez achever?

GRIFFAUT.

Pourquoi non ?

COCLET.

Nous... nous pourrions, marchant sur les pas d'Actéon,
Avoir ce mal...

GRIFFAUT.

Messieurs, je n'ai qu'un mot à dire :
Le contrat est signé ; cela me doit suffire.
Il faut, sur cet hymen, accomplir nos souhaits,
Ou, contre un Procureur, intenter un procès.

PRUNEAU.

Nous ! plaider contre vous ? Achevons tout-à-l'heure !
J'aimerois encor mieux vous épouser, je meure !

COCLET.

Moi... moi, pareillement.

GRIFFAUT.

Marchez donc sur mes pas.

PRUNEAU, *à Angélique.*

Donnez la main.

ANGÉLIQUE.

O Ciel !

COCLET, *à Isabelle.*

Allons, la belle.

ISABELLE.

Hélas !

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

UNIVERSITÉ O. M.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

T
Univer
I

For failure t
fore the last d
will be a fine o
charge of one ce